UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

REDÉFINIR LE CANADA ET LE QUÉBEC: LES REPRÉSENTATIONS IDENTITAIRES DU CENTENAIRE DE LA CONFÉDÉRATION ET DE L'EXPO 67 CHEZ LES JOURNALISTES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
À LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR
CAROLINE BLAIS

FÉVRIER 2021

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

La réalisation de ce mémoire n'était pas garantie. Le chemin menant au dénouement est parfois plus long et imprévisible qu'envisagé; il contient souvent plus d'obstacles et de péripéties qu'on ne le pense au début. Toutefois, la route qu'emprunte le/la chercheur/chercheuse est bordée par nombres d'individus qui prodiguent encouragement, support ou conseils. Il est plus qu'approprié de remercier ces individus sans qui la réalisation de ce mémoire aurait été impossible.

Pour débuter, je suis profondément reconnaissante pour les enseignements et les conseils judicieux de mon directeur Stéphane Savard. Dès le début, tu as su comment me guider et me pousser au meilleur de moi. Ton esprit de collégialité a permis d'enrichir mon mémoire et mon parcours universitaire. Tandis que ton souci pour le bien-être de tes étudiants aura été un baume, surtout en ces temps exceptionnels de pandémie. Je te remercie chaudement pour tout.

J'aimerais aussi remercier toutes ces personnes que j'ai côtoyées au cours de mes études en histoire. Vous avez, tous à votre manière, contribué à mon développement intellectuel. Je pense notamment à ceux qui ont lu mon chapitre III dans le cadre d'un groupe de lecture : Antoine Brousseau Desaulniers, Jean-Philippe Carlos, Marie-Joelle Duchesne, Mathieu Roy, Maxime Godard, Maxime Colleret et Jean-Simon Bigras. J'aimerais aussi remercier Jessica Riggi dont les efforts et le travail ont parfois été des exemples à suivre.

Finalement, j'aimerais remercier ma famille qui m'a supporté, écouté et encouragé dans mon quotidien. À mes parents, Bernard Blais et Nicole Dubois, vous avez toujours su cultiver chez moi le désir d'en apprendre plus. Vous m'avez aussi

toujours incité à poursuivre mes études à mon rythme et selon mes intérêts. Plus d'une fois au cours de la rédaction de ce mémoire, votre disponibilité et votre écoute ont permis de me changer les idées et de me faire prendre du recul. Merci d'avoir été présent pour moi, sans vous je n'en serais pas là et je ne serais pas la personne que je suis. À ma grande sœur, Fannie Blais, la première de la famille à aller à l'université. Je me répète; tu as toujours été l'une de mes héroïnes, l'une de mes modèles. Tu as ouvert la voie devant moi à plus d'une occasion. Je me considère chanceuse d'avoir une sœur aussi généreuse, empathique et aimante que toi. Merci pour tout l'amour dont vous m'avez inondé au cours de ma vie.

Pour terminer, j'aimerais remercier mon conjoint Martin Ducharme. Merci pour ton soutien indéfectible et pour ton réconfort dans les moments de découragement. Mes réflexions ont souvent été débloquées par ton oreille distraite. Alors que nos discussions animées m'ont fréquemment permis de voir les choses autrement. Toujours prêt à m'écouter parler d'histoire, malgré que cela ne soit pas dans tes intérêts, tu as une patience sans borne. Je suis impatiente d'entreprendre tous ces projets de vie que nous avons, de faire ma vie avec toi.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS II
TABLE DES MATIÈRES IV
LISTE DES TABLEAUX VII
LISTE DES ABRÉVIATIONS VIII
RÉSUMÉ IX
INTRODUCTION 1
CHAPITRE I APPAREIL CRITIQUE ET PORTRAIT DE LA COUVERTURE MÉDIATIQUE 5
1.1 Bilan historiographique: la question identitaire lors du Centenaire et de l'Expo 5
1.1.1 La question identitaire nationale dans les années 1960 6
1.1.2 Les célébrations et le Centenaire du Canada 12
1.1.3 Les expositions internationales: l'Expo 67 17
1.2 Problématique 22
1.3 Cadre conceptuel 24
1.4 Cadre méthodologique 27
1.5 La couverture médiatique : analyse des données quantitatives 33
1.5.1 Méthodes de collecte des données et constructions des graphiques 34
1.5.2 Analyse des données générales de la couverture médiatique 37
CHAPITRE II LES BALISES TERRITORIALES ET LE RAPPORT À LA NATURE 43
2.1 La frontière entre le « Nous » et l'« Autre » 44
2.1.1 Les Québécois en transition identitaire: identification territoriale 47
2.1.2 Les francophones hors Québec: identification au territoire provincial 51
2.1.3 Les multiples identitiés des Anglo-Canadiens en fonction de leur région 56
2.1.4 Les Premières Nations, des Canadiens différents des autres 62

2.2 Un vaste territoire nordique: un défi qui procure courage et force 65
2.3 Le territoire, une source de richesse 73
Conclusion 76
CHAPITRE III TENSION ENTRE HÉRITAGE ET MODERNITÉ 78
3.1 Monarchie et culture britannique et française 79
3.1.1 La Couronne, une institution essentiellement canadienne 79
3.1.2 La monarchie endossée par les uns, contestée par les autres 84
3.1.3 Les valeurs canadiennes: héritage britannique ou français? 88
3.1.4 Charles de Gaulle et la relation avec la France 95
3.2 La modernité des progrès industriels et sociaux 102
3.2.1 Être de son temps et l'idée du progrès 103
3.2.2 Le Québec dans un élan vers la modernité 108
Conclusion 111
CHAPITRE IV LE CANADA DÉSUNI 113
4.1 La diversité culturelle canadienne 114
4.1.1 Le biculturalisme comme moteur de la diversité 114
4.1.2 Une diversité différente du voisin américain 125
4.2 Instrumentalisation des célébrations 127
4.2.1 Le caractère nuisible des multiples identités 128
4.2.2 Célébrer pour avoir un nouveau départ 131
4.2.3 La réforme de la constitution 137
4.2.4 Des projets communs qui peuvent unir: l'exemple de l'Expo 67 142
Conclusion 146
CONCLUSION 147
ANNEXES
ANNEXE A QUANTITÉ D'ARTICLES SUR LE CENTENAIRE ET L'EXPO 67 DANS LES JOURNAUX HORS QUÉBEC POUR LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1967 155
ANNEXE B QUANTITÉ D'ARTICLES SUR LE CENTENAIRE ET L'EXPO 67 DANS LES JOURNAUX AU QUÉBEC POUR LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1967 156

ANNEXE C ÉTENDUE DES ARTICLES SUR LE CENTENAIRE ET L'EXPO 67 DANS LES JOURNAUX HORS QUÉBEC POUR LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1967 157

ANNEXE D ÉTENDUE DES ARTICLES SUR LE CENTENAIRE ET L'EXPO 67 DANS LES JOURNAUX AU QUÉBEC POUR LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1967 158

ANNEXE E QUANTITÉ D'ARTICLES SUR LES PAGES COUVERTURES PORTANT SUR L'EXPO ET LE CENTENAIRE DANS LES JOURNAUX HORS QUÉBEC 159

ANNEXE F QUANTITÉ D'ARTICLES SUR LES PAGES COUVERTURES PORTANT SUR L'EXPO ET LE CENTENAIRE DANS LES JOURNAUX AU QUÉBEC 160

ANNEXE G ÉTENDUE DES ARTICLES SUR LES PAGES COUVERTURES PORTANT SUR L'EXPO ET LE CENTENAIRE DANS LES JOURNAUX HORS QUÉBEC 161

ANNEXE H ÉTENDUE DES ARTICLES SUR LES PAGES COUVERTURES PORTANT SUR L'EXPO ET LE CENTENAIRE DANS LES JOURNAUX AU QUÉBEC 162

ANNEXE I BALISES TERRITORIALES INVOQUÉES DANS LES ARTICLES SUR LE CENTENAIRE ET L'EXPO EN POURCENTAGE: JOURNAUX HORS QUÉBEC 163

ANNEXE J BALISES TERRITORIALES INVOQUÉES DANS LES ARTICLES SUR LE CENTENAIRE ET L'EXPO EN POURCENTAGE: JOURNAUX AU QUÉBEC 164

ANNEXE K LISTE DES PRINCIPAUX JOURNALISTES ÉTUDIÉS ET LEURS AFFILIATIONS JOURNALISTIQUES 165

ANNEXE L NOMBRE DE TIRAGE DES JOURNAUX À L'ÉTUDE SUR UNE PÉRIODE DE SIX MOIS, DE LA FIN DE 1967 AU DÉBUT DE 1968 168

BIBLIOGRAPHIE 170

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1.1 Étendue moyenne des articles sur le Centenaire pour chaque journal 36

Tableau 1.2 Étendue moyenne des articles sur l'Expo 67 pour chaque journal 36

LISTE DES ABRÉVIATIONS

CCC : Commission canadienne du Centenaire

CCEU : Compagnie canadienne de l'Exposition universelle de Montréal 1967

BIE : Bureau international des expositions à Paris

CGP : Federal-Provincial Centennial Grant Program

PPNS : Programs and Projects of National Significance

AANB : Acte de l'Amérique du nord britannique

Commission B&B : Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme

RÉSUMÉ

Ce mémoire étudie les représentations symboliques et identitaires véhiculées par les journalistes canadiens et québécois lors du Centenaire de la Confédération canadienne et de l'Expo 67. Pour ce faire, il analyse les chroniques et les éditoriaux d'une sélection de journaux choisis en fonction des réalités linguistiques et géographiques du pays. La couverture médiatique du Centenaire et de l'Expo est également étudiée afin de bonifier l'analyse qualitative. Nous cherchons à mieux comprendre les transformations identitaires qui affectaient le Canada français et les Anglo-Canadiens lors des années 1960. Nous abordons également les représentations employées pour distinguer le Canada et le Québec d'autres sociétés occidentales.

Notre analyse est divisée en trois thématiques qui sont autant de volets qui viennent articuler la réponse à notre questionnement de départ. Le chapitre I présente l'appareil critique du mémoire ainsi que la couverture médiatique du Centenaire et de l'Expo des journaux étudiés. Le chapitre II aborde la thématique des balises territoriales. Les définitions et les limites du « nous » véhiculées par les journalistes canadiens et québécois sont présentées dans cette section. Cette partie examine également les représentations identitaires qui emploient des caractéristiques du territoire pour distinguer les Canadiens. Le chapitre III porte sur les tensions entre l'héritage et la modernité. Il est notamment question de la provenance des valeurs canadiennes et de l'héritage britannique et français du pays. Nous abordons aussi les représentations de la modernité du Canada et du Québec. Le dernier chapitre analyse les représentations symboliques et identitaires véhiculées par les journalistes concernant la diversité culturelle et l'unité nationale au Canada. Ces deux concepts sont intimement liés en 1967, comme la formule populaire « d'unité dans la diversité » le démontre lors des célébrations.

MOTS CLÉS : Centenaire, Expo 67, Canada, Québec, 1967, représentation identitaire, identité, symbole, Canada français, Anglo-Canadiens, presse, journaux

INTRODUCTION

La Secrétaire d'État du Canada de 1960 à 1968, Judy LaMarsh, rapporte que « the year 1967 was fun, but its apparent smoothness covered some very bumpy periods indeed »[1]. Plusieurs bouleversements profonds frappent ainsi le Canada dans les années 1960. En 1965, la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme (Commission B&B) publie un rapport préliminaire affirmant que le Canada traverse la plus grande crise de son histoire et souligne que c'est le fait canadien lui-même qui est en jeu[2].

Au Québec, la Révolution tranquille est accompagnée par des transformations identitaires amorcées dès les années 1950. Les Canadiens français de la Belle province deviennent des Québécois. Le nouveau nationalisme québécois réclame des changements aux conditions sociales, économiques et politiques des Canadiens français[3]. Cette décennie voit l'éclatement de la référence identitaire commune à la francophonie canadienne. Chaque communauté canadienne-française termine son processus d'identification en se tournant vers son territoire provincial[4]. Les États généraux du Canada français, qui ont eu lieu entre 1966 et 1969, témoigne de ce fractionnement identitaire.

---

[1] Judy LaMarsh, *Memoirs of a Bird in a Gilded Cage,* Toronto, McClelland and Stewart, 1969, p. 174.
[2] José E. Igartua, *The Other Quiet Revolution: National Identities in English Canada, 1945-1971,* Toronto, UBC Press, 2007, p. 201.
[3] Lucia Ferretti, « La Révolution tranquille », *L'Action nationale,* vol. 89, n° 10, décembre 1999, p. 69, 74 et 78.
[4] Marcel Martel, *Le Deuil d'un pays imaginé. Rêves, luttes et déroute du Canada français,* Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1997, p. 18.

Les Anglo-Canadiens passent eux aussi par des transformations identitaires similaires. Plusieurs membres de leurs élites préconisent jusqu'alors une identité qui est très attachée à la tradition politique et à la culture britannique. Ils ont une conception ethnique du Canada dans laquelle les Premières Nations, les Canadiens français et les Canadiens d'autres origines sont ces « autres » qui ne sont pas tout à fait comme les Canadiens d'origine britannique[5]. Durant les années 1960, les Anglo-Canadiens troquent, de façon progressive, cette définition ethnique de la nation pour une définition civique faisant appel à des principes tels que l'égalité des droits. Cette nouvelle identité civique met l'accent sur le principe d'unité dans la diversité[6].

En 1967, la Confédération canadienne célèbre ses cent ans à la suite de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique de 1867 (AANB). Le gouvernement conservateur de John Diefenbaker ne voit pas l'intérêt, dans les années 1950, d'entamer les préparatifs pour le Centenaire[7]. Toutefois, le secteur privé se mobilise en créant un organisme non gouvernemental qui attire l'attention et l'enthousiasme des Canadiens. Le gouvernement conservateur sort finalement de sa léthargie et adopte en 1961 une loi créant l'Administration nationale du Centenaire. Deux ans plus tard, ce nom change pour la Commission canadienne du Centenaire (CCC)[8]. La CCC organise plusieurs activités pour l'année 1967, dont le train et les caravanes de la Confédération qui sont des musées ambulants. La CCC débloque aussi des fonds pour que les Canadiens organisent eux-mêmes des projets pour les célébrations au niveau local; il s'agit des Programs and Projects of National Significance (PPNS). Cette commission transfère aussi de l'argent aux provinces pour qu'elles l'investissent dans des infrastructures culturelles; il s'agit du Centennial Grant Program (CGP).

---

[5] José E. Igartua, *op. cit.,* p. 12-13.
[6] Raymond Breton, « From ethnic to civic nationalism: English Canada and Quebec », *Ethnic and racial studies,* vol. 11, n° 1, janvier 1988, p. 92-93.
[7] Peter Aykroyd, *The Anniversary Compulsion: Canada's Centennial Celebrationa Model Mega-Anniversary,* Toronto, Dundurn Press, 1992, p. 42.
[8] *Ibid.,* p. 62. Aykroyd rapporte que le nom de l'organisme a été changé, car des membres de l'élite québécoise trouvaient le terme « national » offensant. Ils percevaient le Canada comme une entité politique et non nationale.

L'Expo 67 est un événement élaboré dans le cadre du Centenaire. Entre 1956 et 1958, la ville de Montréal devient la candidate canadienne pour recevoir l'Expo. Trois candidatures sont présentées au Bureau international des expositions (BIE) pour l'exposition de 1967 : celle de l'Autriche, du Canada et de l'URSS. À la suite d'un vote serré, Moscou est choisie. Or, en avril 1962, l'URSS décide qu'elle ne veut plus accueillir l'exposition universelle de 1967. Le Canada présente de nouveau sa candidature au BIE. Cette fois-ci, le pays n'a pas d'opposant et le BIE lui accorde l'Expo en novembre 1962[9]. La Compagnie canadienne de l'Exposition universelle de Montréal 1967 (CCEU) est créée le mois suivant.

L'année 1967 est donc une année de grandes célébrations dans laquelle peu d'événements sont distincts de la politique[10]. Ces célébrations étaient une occasion en or pour diffuser des représentations symboliques et identitaires de la nation; le Centenaire canadien et l'Expo 67 sont des événements tout désignés pour se mettre en scène et présenter un récit national. Une grande quantité de Canadiens dans les années 1960 se fiaient aux journalistes pour avoir de l'information sur la politique canadienne et sur l'unité nationale[11]. De plus, les journalistes sont des acteurs sociaux importants dans nos sociétés modernes. Leurs positions ont certainement eu un impact sur le développement des opinions d'un grand nombre de Canadiens et sur le partage de leurs références identitaires. C'est pour cette raison qu'une analyse des représentations symboliques et identitaires transmises par les journalistes canadiens et québécois au moment même des événements est pertinente pour mieux comprendre les transformations identitaires en cours dans cette décennie d'« ironies »[12]. Il faut ajouter que c'est un terrain encore inexploré par l'historiographie.

---

[9] Yves Jasmins, *La petite histoire d'Expo 67,* Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1997, p. 15 à 20.
[10] Michel Sarra-Bournet, « Les retombées politiques de l'Expo 67 à travers le triangle Paris-Ottawa-Québec », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 17, n° 1, 2008, p. 143-144.
[11] José E. Igartua, *op. cit.,* p. 6.
[12] Pour reprendre l'expression « décennie d'ironies » de l'historien Bryan Palmer. Voir Bryan D. Palmer, *Canada's 1960: The Ironies of Identity in a Rebellious Era,* Toronto, University of Toronto Press, 2009, 605 p.

Plan du mémoire

Notre mémoire est divisée en quatre chapitres. Le premier chapitre débute par une discussion historiographique avant de définir la problématique de notre recherche ainsi que le cadre méthodologique et conceptuel du travail. La deuxième partie de ce chapitre présente un portrait quantitatif des sources étudiées qui met la table à l'analyse qualitative des chapitres suivants.

Le second chapitre se concentre sur les représentations symboliques et identitaires qui concernent le territoire. Sont abordés le rapport entretenu par les journalistes avec le territoire et la relation qui existe entre les représentations identitaires évoquées et l'espace délimité par les balises territoriales mises de l'avant.

Le troisième chapitre s'intéresse aux tensions entre tradition et modernité en s'appuyant sur les représentations identitaires qui font référence aux cultures britannique et française pour définir les Canadiens et les Québécois. Une attention particulière est également portée aux représentations qui mobilisent des symboles de la modernité pour définir le pays ou ses citoyens.

Le dernier chapitre se tourne vers la question de l'unité nationale. Les journalistes diffusent plusieurs représentations symboliques et identitaires dont les visées sont d'encourager l'unité du pays. L'objectif est d'explorer leurs opinions concernant l'état de l'unité au pays lors du Centenaire et d'analyser leurs prises de position vis-à-vis de celle-ci.

CHAPITRE I

APPAREIL CRITIQUE ET PORTRAIT DE LA COUVERTURE MÉDIATIQUE

Une recherche ne se fait jamais dans le vide; il y a toujours d'autres études qui la précèdent et qui forment le soubassement sur laquelle elle s'appuie. Par conséquent, ce chapitre présente une analyse de l'historiographie qui ancre la problématique du mémoire dans une perspective originale. Il définit aussi le cadre conceptuel et méthodologique de notre recherche. Le chapitre se termine par une étude quantitative de la couverture médiatique du Centenaire et de l'Expo 67. L'analyse de ces données générales, faite de concert avec l'appareil critique, met la table à l'analyse qualitative en présentant préalablement certains éléments que nous allons approfondir dans les prochains chapitres. De plus, ces données quantitatives viendront appuyer notre argumentation sans que nous ayons besoin de nous interrompre pour les expliciter.

1.1 Bilan historiographique : la question identitaire lors du Centenaire et de l'Expo

Le sujet de notre mémoire traverse plusieurs historiographies denses. Par conséquent, l'analyse historiographique qui suit n'est qu'une parcelle de ce qu'on peut retrouver pour chacun des sujets. Nous avons procédé à des choix afin que se retrouvent seulement les ouvrages clés pour chacune des thématiques abordées lors du bilan. Ce

bilan est divisé en trois sections : la question identitaire dans les années 1960, les célébrations et commémorations ainsi que les expositions internationales. Nous tentons de faire dialoguer les auteurs des différents ouvrages et de souligner les principales tendances historiographiques.

1.1.1 La question identitaire nationale dans les années 1960

Il y a deux questions identitaires au Canada dans les années 1960 qui sont affiliées aux deux groupes linguistiques du pays. Concernant le Canada français, les historiens étudient surtout l'éclatement de l'identité canadienne-française ayant eu lieu lors de cette décennie. Yves Frenette s'applique à suivre l'évolution des perceptions identitaires des Canadiens français à travers le temps et l'espace[1]. Son analyse débute à la fondation de la Nouvelle-France et va jusqu'à aujourd'hui. Cet auteur s'intéresse au groupe des Canadiens français et non au Canada français. D'ailleurs, il fait une histoire par le bas, en ne polarisant pas son attention sur les membres des élites. C'est l'inverse de ce que fait Marcel Martel dans son livre *Le Deuil d'un pays imaginé.* Ce dernier étudie le Canada français et plus particulièrement l'élite des réseaux institutionnels canadiens-français. Il s'intéresse aux actions et aux revendications de ces réseaux afin de cerner les relations entre le Québec et les communautés francophones minoritaires[2]. Ces deux auteurs interprètent différemment le morcellement de l'identité canadienne-française qui a lieu dans les années 1960. Frenette avance que les processus d'urbanisation et d'industrialisation entament le

[1] Yves Frenette avec la coll. de Martin Pâquet, *Brève histoire des Canadiens français,* Montréal, Boréal, 1998, p. 9-10.
[2] Marcel Martel, *Le Deuil d'un pays imagine. Rêves, lutes et déroute du Canada français,* Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1997, p. 20-21.

schisme entre les communautés francophones avant même les années 1960[3]. De son côté, Martel soutient que la rupture se produit d'abord entre l'État québécois et les réseaux institutionnels et provient d'un désaccord concernant les moyens utilisés pour agir au nom de la nation canadienne-française[4]. Martel affirme que le néonationalisme est l'une des clés expliquant l'éclatement de l'identité canadienne-française[5]. Malgré cette divergence d'analyse, les deux auteurs s'accordent pour souligner que les États généraux du Canada français sont la manifestation d'une rupture déjà existante[6]. Jean-Philippe Warren critique le livre d'Yves Frenette, car ce dernier n'offrirait aucune définition formelle des Canadiens français. Par conséquent, le livre de Frenette n'aurait pas une vision équilibrée du développement et de l'histoire des Canadiens français[7]. Warren définit l'identité canadienne-française comme étant structuré institutionnellement et nourrit symboliquement par l'Église catholique. Cela permet de développer la thèse du Canada français qui n'aurait pas existé sans l'Église catholique, car cette dernière a joué un rôle déterminant dans sa représentation symbolique et dans son encadrement social[8]. Warren conclut que l'éclatement du Canada français est associé à la perte de pouvoir de l'Église.

---

[3] Yves Frenette, *op. cit.,* p. 153 et 174 à 178. Selon l'auteur, ces deux facteurs affaiblissent les réseaux institutionnels en causant la dispersion des Canadiens français hors Québec. Ils détournent aussi les Québécois de la question de la survie des communautés francophones minoritaires.

[4] Marcel Martel, *op. cit.,* p. 131.

[5] Marcel Martel, « Trois clés pour comprendre la rupture du Canada français, 1950-1965 », dans Benoît Cazabon (dir.), *Pour un espace de recherché au Canada français.Discours, objets et methods,* Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1996, p. 37 à 40.

[6] *Ibid.,* p. 37; Yves Frenette, *op. cit.,* p. 180-181. Michel Bock souligne également l'importance des réseaux institutionnels pour l'identité canadienne-française et soutient que le néonationalisme québécois est l'un des facteurs menant à l'éclatement du Canada français. Voir Michel Bock, « Tradition et territoire dans le projet national canadiens-français », dans Martin Pâquet et Stéphane Savard (dir.), *Balises et références. Acadies, francophonies,* Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, p. 57 à 77. Concernant les résolutions des États généraux, voir Rosaire Morin, « Les États généraux du Canada français », *L'Action nationale,* vol. 80, n^{o} 6, 1990, p. 799 à 815. Pour un ouvrage plus récent qui revisite les différentes interprétations associés aux États généraux, voir Jean-François Laniel et Joseph Yvon Thériault (dir.), *Retour sur les États généraux du Canada français. Continuités et ruptures d'un projet national,* Québec, Presses de l'Université du Québec, 2016, 410 p.

[7] Jean-Philippe Warren, « L'invention du Canada français. Le role de l'Église catholique », dans Martin Pâquet et Stéphane Savard (dir.), *Balises et références. Acadies, francophonies,* Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, p. 21-22.

[8] *Ibid.,* p. 22 et 50.

L'historien Gratien Allaire a une position mitoyenne entre Martel et Warren. Il reconnait que le néonationalisme québécois est l'un des processus amenant l'éclatement du Canada français. Toutefois, il affirme que ce n'est pas le seul facteur à l'œuvre et que le développement de l'État-providence au Canada, tout comme au Québec, est aussi un facteur important en raison des changements qu'il a apportés au rôle social de l'Église catholique. Il souligne aussi l'action du gouvernement fédéral dans les communautés francophones en milieu minoritaire comme l'un des facteurs participant à l'éclatement du Canada français[9]. Dans son article, Allaire trace l'évolution de la francophonie de l'Ouest dans son rapport avec l'« autre ». Selon lui, c'est cette relation et la redéfinition périodique de l'« autre » qui est l'une des composantes importantes de la francophonie de l'Ouest, car elle entraine un ajustement continu à son identité[10].

Dans un ouvrage collectif centré sur l'histoire acadienne, les historiens Martin Pâquet et Stéphane Savard ont exploré la problématique des relations entre les références identitaires et les balises territoriales dans une perspective multidisciplinaire. Ces relations sont actives, dynamiques et rendent possible l'étude du dialogue entre acteurs sociopolitiques d'une même société. Ils étudient les transformations de l'identité acadienne et de la francophonie en utilisant les points de rencontre entre référents identitaires et balises territoriales qui se trouvent sur ces axes[11]. Le livre collectif dirigé par Magda Fahrni et Robert Rutherdale s'inscrit aussi dans cette historiographie, sans qu'il aborde exclusivement la francophonie. L'objectif de ce livre est de montrer que l'après-guerre est une période de construction identitaire au

[9] Gratien Allaire, « Le rapport à l'autre. L'évolution de la francophonie de l'Ouest », dans Joseph Yvon Thériault (dir.), *Francophonies minoritaires au Canada. L'état des lieux,* Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1999, p. 181 à 183. Un ouvrage plus récent aborde les enjeux et les mobilisations de la francophonie minoritaires au Canada. Voir Joseph Yvon Thériault, Anne Gilbert et Linda Cardinal (dir.), *L'espace francophone en milieu minoritaire au Canada. Nouveaux enjeux, nouvelles mobilisations,* Montréal, Éditions Fides, 2008, 562 p.

[10] *Ibid.,* p. 163.

[11] Martin Pâquet et Stéphane Savard, « Introduction. Balises et références identitaires », dans Martin Pâquet et Stéphane Savard (dir.), *Balises et références. Acadies, francophonies,* Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, p. 3 à 9.

niveau national, mais aussi régional et communautaire. Cet ouvrage révèle les manières par lesquelles les citoyens canadiens ont imaginé et réimaginé leurs communautés entre 1945 et 1975 en insistant sur la diversité de l'expérience canadienne et sur le courant dissident de cette période[12]. Le chapitre de Joel Belliveau représente bien les visées établies par la direction de l'ouvrage. Belliveau présente les transformations qui ont affecté l'identité de la communauté acadienne entre 1945 et 1975, tout en soulignant la diversité de représentations et de mobilisations que ces transformations ont causées. Il relève la dynamique interne de ces transformations, ce qui lui permet d'aborder les influences allant de part et d'autre entre la communauté acadienne, le Québec et le gouvernement fédéral[13].

Raymond Breton est l'un des premiers à avoir étudié les changements identitaires des Anglo-Canadiens. Dans un article publié en 1988, Breton retrace l'évolution de l'identité anglo-canadienne et québécoise[14]. Il conclut que les Anglo-Canadiens sont passés progressivement d'une identité ethnique de la nation à une identité civique, que ce processus a commencé au début du 20^{e} siècle et qu'il est encore en cours dans les années 1980. Selon Breton, les Québécois subissent des transformations similaires à leur identité, mais, chez eux, ce processus a débuté lors des années 1960 et se déploie plus rapidement. Les Anglo-Canadiens ont pu développer une identité civique de la nation en se fondant sur le principe du multiculturalisme. Breton affirme toutefois que cette identité, en terme pratique, demeure largement indéfinie[15]. L'historien José Igartua critique le texte de Breton dans son livre *The Other Quiet*

---

[12] Magda Fahrni et Robert Rutherdale, « Introduction », dans Magda Fahrni et Robert Rutherdale (dir.), *Creating Postwar Canada, 1945-1975,* Toronto, UBC Press, 2008, p. 17.

[13] Joel Belliveau, « Acadian New Brunswick's Ambivalent Leap into the Canadian Liberal Order », dans *Ibid.*, p. 61 à 88.

[14] Raymond Breton, « From ethnic to civic nationalism: English Canada and Quebec », *Ethnic and racial studies,* vol. 11, n^{o} 1, janvier 1988, p. 85 à 87.

[15] David Meren étudie les relations entre le nationalisme canadien, québécois et français de 1945 à 1970 en replaçant ces relations dans leur contexte international. Toutefois, la seconde partie de son ouvrage évoque brièvement les transformations identitaires du Canada français et anglais. Meren soutient que les transformations identitaires des Anglo-Canadiens sont la conséquence de plusieurs facteurs ayant agi sur un temps long. David Meren, *With Friends Like These: Entangled Nationalisms and the Canada-Quebec-France Triangle, 1944-1970,* Toronto, UBC Press, 2012, p. 87 à 89.

Revolution. Selon lui, Breton présenterait l'évolution identitaire des Anglo-Canadiens comme trop graduelle et préordonné[16]. Igartua utilise la même base conceptuelle que Breton, soit les concepts d'identité ethnique et civique. Il explore comment le Canada anglais a changé sa définition ethnique britannique de lui-même, mais sur une courte période, soit celle des années 1960, pour adopter une nouvelle définition civique de la nation[17]. Il analyse les représentations de l'identité nationale qui évoquent des valeurs, des symboles, des mythes ou des traditions lors de débats politiques dans l'espace public entre 1945 et 1971. L'analyse de ces représentations identitaires lui permet d'avancer que l'identité des Anglo-Canadiens reposait sur la culture et les traditions politiques britanniques de la fin de la Seconde Guerre mondiale jusqu'aux années 1960 et ce malgré les pressions subies lors de cette période[18]. Les sources qu'Igartua utilise - les journaux, les débats parlementaires et les manuels scolaires - sont produites par les membres d'une élite dont l'objectif est d'influencer le rapport de force dans le champ politique et dans le réseau de communication. Les transformations identitaires abruptes qu'il met au jour ne sont donc pas nécessairement représentatives de l'ensemble de la population.

Philip Buckner serait d'accord avec Igartua : l'identité impériale anglo-canadienne a été abandonnée de manière rapide dans les années 1960[19]. Il juge toutefois que la distinction entre l'identité ethnique et civique est difficile à faire puisque la plupart des nations sont construites à partir de matériaux mélangeant les deux[20]. Buckner étudie l'histoire de l'identité impériale des Anglo-Canadiens à travers un bilan historiographique. Il avance que les Anglo-Canadiens avaient de multiples identités qui n'étaient pas en opposition. Selon lui, l'identité impériale des Anglo-Canadiens

---

[16] José E. Igartua, *The Other Quiet Revolution: National Identities in English Canada, 1945-1971,* Toronto, UBC Press, 2007*,* p. 4. Igartua qualifie l'article de Breton de « Whiggish sketch ».
[17] *Ibid.,* p. 1.
[18] *Ibid.,* p. 1, 5 et 12 à 14.
[19] Philip Buckner, « The Long Goodbye », dans Philip Buckner et R. Douglas Francis (dir.), *Rediscovering the British World,* Calgary, University of Calgary Press, 2005, p. 201.
[20] *Ibid.,* p. 183.

était l'une de leurs identités jusqu'aux années 1960[21]. Buckner a également dirigé un ouvrage dans lequel certains textes abordent l'identité canadienne, entre autres lors de la visite de la Reine en 1959 et la manière par laquelle cette vision impériale était utilisée comme contrebalance à la culture populaire américaine. L'ouvrage dans son ensemble explore les répercussions de la fin de l'Empire britannique pour les Canadiens et démontre que l'empire s'est éteint à des moments différents, de manières différentes selon les divers groupes étudiés. Néanmoins, son ouvrage identifie la période allant de 1956 à 1967 comme étant la période critique[22]. Quant à lui, C. P. Champion aborde les transformations symboliques ayant affecté les emblèmes canadiens entre 1964 et 1968 à travers l'affrontement de personnages politiques fédéraux à l'égard de l'identité canadienne britannique. Il démontre une redéfinition rapide des symboles nationaux qui renforce le fédéralisme canadien tout en incluant les groupes marginalisés[23]. Malgré le fait qu'il analyse les changements aux emblèmes canadiens, Champion est en accord avec Igartua et Buckner sur le fait qu'il y a eu une transformation identitaire abrupte.

Bryan Palmer critique certaines des conclusions d'Igartua. Sa critique peut d'ailleurs s'appliquer également à Buckner et Champion. Il affirme que les Anglo-Canadiens ne se rallient pas autant à l'identité multiculturaliste qu'ils le faisaient pour l'identité britannique d'eux-mêmes. Palmer serait en accord avec Breton. Selon lui, les années 1960 ont mené à la fin d'une vision impériale de l'identité canadienne, mais cette identité a été remplacée par de l'incertitude sur ce que les Canadiens étaient[24].

---

[21] Buckner présente rapidement une identité qui a cohabité avec celle impériale à la suite de la signature de l'AANB. Il décrit celle-ci comme s'inspirant de la culture et des traditions britanniques, mais modifiée pour s'adapter aux exigences du territoire nord-américain. *Ibid.,* p. 182, 186 et 189.

[22] Philip Buckner, « Introduction », dans Philip Buckner (dir.), *Canada and the End of Empire,* Toronto, UBC Press, 2005, p. 8 à 11.

[23] C. P. Champion, *The Strange Demise of British Canada: The Liberals and Canadian Nationalism, 1964-1968,* Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010, p. 6, 7, 16 et 20. Selon lui, la redefinition des symboles canadiens ne signifie pas que les Canadiens rejetaient leur *britannicité*. Il affirme que les nouveaux symboles canadiens sont nés de la culture britannique et y sont encore reliés.

[24] Bryan D. Palmer, *Canada's 1960: The Ironies of Identity in a Rebellious Era,* Toronto, University of Toronto Press, 2009, p. 5 à 19. Pierre Berton associe l'arrivée de l'incertitude identitaire à l'année

Palmer ne se prononce pas sur la question de la vitesse des changements identitaires. Quelques années plus tard, Paul Litt aborde lui aussi les transformations qu'a subies l'identité canadienne à travers la recherche des motivations et des causes de la « trudeaumanie ». Litt affirme que les Canadiens croyaient que Trudeau serait celui qui actualiserait l'identité nationale[25]. Litt s'inscrit dans la mouvance de Palmer et Breton; Trudeau a selon lui profité de l'incertitude identitaire et des attentes à son égard pour permettre son ascension. Il arrive à cette conclusion à la suite d'une analyse de l'histoire culturelle du Canada dans les années 1960 dans laquelle Trudeau est un personnage adapté aux conjonctures et présenté comme tel par les médias.

1.1.2 Les célébrations et le Centenaire du Canada

Les historiens abordent les célébrations et commémorations au Canada comme étant des actes politiques : ils visent des objectifs de développement de l'identité nationale par la mise en scène de celles-ci. Selon H. V. Nelles, une célébration peut parfois enseigner plus sur son époque que sur l'histoire qu'elle tente de commémorer[26]. Nelles étudie les célébrations du tricentenaire de Québec. Il avance que cette célébration promouvait un nationalisme impérialiste et un récit national qui avait comme objectif de donner un nouvel équilibre culturel au Canada[27]. Ronald Rudin étudie aussi le tricentenaire de Québec et s'accorde avec Nelles pour dire que le tricentenaire mettait en scène un nationalisme impérialiste[28]. Toutefois, ce dernier

---

1967, contrairement à Palmer qui l'associe à la décennie 1960. Pierre Berton n'est pas un historien. Son ouvrage est représentatif de cette impression sporadique qu'ont les Canadiens que leur identité est en crise. Pierre Berton, *1967 : The Last Good Year,* Toronto, Doubleday Canada Limited, 1997.

[25] Paul Litt, *Trudeaumania,* Toronto, UBC Press, 2016, p. 20.

[26] H. Nelles, *L'histoire spectacle. Le cas du tricentennaire de Québec,* Montréal, Boréal, 2003, p. 17.

[27] *Ibid.,* p. 16, 17 et 22.

[28] Ronald Rudin, *Founding Fathers: The Celebration of Champlain and Laval in the Streets of Québec, 1878-1908,* Toronto, University of Toronto Press, 2003, p. 8.

n'étudie pas seulement cette célébration. Il analyse l'évolution des célébrations publiques au Québec à travers les célébrations organisées en l'honneur de Samuel de Champlain et de Mgr de Laval. Rudin montre que les messages contenus dans les célébrations et les techniques pour les transmettre ne font pas l'unanimité entre les organisateurs[29]. Un peu de la même manière, le deuxième volume de la série *Celebrating Canada* étudie diverses célébrations commémoratives et analyse le développement des représentations symboliques, culturelles et identitaires à différents moments de l'histoire du Canada. Les articles composant cet ouvrage démontrent que les anniversaires et les commémorations ont aidé à définir et former l'identité canadienne et ils ont contribué ou contesté des conceptions du pays préexistantes ou dominantes[30]. L'ouvrage défend également l'idée que l'identité nationale canadienne est fluide et constamment réinventée et que cette réinvention est un acte politique[31]. La sociologue Eva Mackay utilise aussi cette méthode qui consiste à considérer une célébration comme un acte politique pour avoir accès à la situation sociopolitique de l'époque. Mackay analyse les célébrations du 125^{e} anniversaire de la Confédération et les contestations à l'identité officielle lors de l'événement. Elle cherche à savoir comment la mythologie canadienne du multiculturalisme sanctionné par l'État pourrait contribuer à l'intolérance et au racisme[32].

Tous les ouvrages présentés jusqu'ici étudient des célébrations organisées pour commémorer des événements séculaires. Le premier volume de la série *Celebrating Canada* de Matthew Hayday et de Raymond Blake est original par son étude des

---

[29] *Ibid.,* p. 4-5.
[30] Matthew Hayday et Raymond Blake, « Introduction. Celebrating Canada: Commemorations, Anniversaries, and National Symbols », dans Matthew Hayday et Raymond Blake (dir.), *Celebrating Canada: Commemorations, Anniversaries, and National Symbols,* Toronto, University of Toronto Press, 2018, p. 4 et 5.
[31] *Ibid.,* p. 6, 16 et 21.
[32] Eva Mackay, *The House of Difference: Cultural Politics and National Identity in Canada,* Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 3.

célébrations canadiennes annuelles de 1840 jusqu'à aujourd'hui[33]. Cet ouvrage considère le rôle que les fêtes annuelles ont joué, en tant que culture politique, dans la construction des identités nationales, régionales, provinciales et communautaires au Canada[34]. Les auteurs avancent que le succès à long terme d'une célébration est défini par sa capacité à être inclusive, à changer avec le temps et à avoir une interprétation flexible[35].

Les premiers ouvrages au sujet du Centenaire de la Confédération ont été écrits par des acteurs ayant participé aux événements. Ce sont des mémoires de nature non analytique. Judy LaMarsh, secrétaire d'État en 1967, a écrit une autobiographie qui contient un chapitre sur les événements ayant eu lieu en 1967[36]. Peter Aykroyd, ancien membre de la CCC, a consacré un livre en entier au Centenaire. Celui-ci a plus de recul que LaMarsh. Il développe une réflexion sur les raisons pour lesquelles les gens fêtent certains événements[37]. Il avance que ce qui pousse les gens à fêter prend racine dans des besoins psychologiques[38].

Certains chercheurs ont étudié les activités du Centenaire pour démontrer qu'elles légitiment le pouvoir de l'État canadien et effacent les revendications territoriales autochtones ou la place des Premières Nations dans l'histoire. Misao Dean a étudié le voyage en canot ayant eu lieu entre Edmonton et Montréal en 1967. Cette activité présentait un récit national dans lequel les Premières Nations étaient des partenaires économiques consentant dans le commerce des fourrures. Dans ce récit national, le commerce des fourrures est la prémisse à la fondation du Canada, ce qui invisibilisait

---

[33] Matthew Hayday et Raymond Blake, « Introduction: Nationalism, Identity, and Community in Canada's Holidays », dans Matthew Hayday et Raymond Blake (dir.), *Celebrating Canada: Holidays, National Days and Crafting of Identities,* Toronto, University of Toronto Press, 2016, p. 13.
[34] *Ibid.,* p. 5.
[35] *Ibid.,* p. 22-23.
[36] Judy LaMarsh, « Centennial Summer », dans Judy LaMarsh, *Memoirs of a Bird in a Gilded Cage,* Toronto, McClelland and Stewart, 1969, p. 174.
[37] Peter Aykroyd, *The Anniversary Compulsion: Canada's Centennial Celebrationa Model Mega-Anniversary,* Toronto, Dundurn Press, 1992*,* p. 1-2.
[38] *Ibid.,* p. 8.

les revendications autochtones. Ce récit plaçait également les Premières Nations comme les ancêtres de la nation canadienne[39]. Quant à elle, Pearlann Reichwein a étudié l'expédition d'alpinisme ayant eu lieu au mont St-Elias Range en 1967. Selon Reichwein, les alpinistes de l'expédition du Yukon se sont approprié le mont St-Elias Range à travers le sport pour servir l'objectif de commémoration nationale[40]. Cette expédition alpine a fait perdurer un impérialisme culturel d'exploration et de conquête en négligeant les revendications territoriales autochtones dans la région[41].

La seconde moitié du livre *Celebrating Canada : Commemorations, Anniversaries, and National Symbols* porte spécifiquement sur le Centenaire de la Confédération canadienne. Les articles compris dans cette seconde moitié démontrent que certains organismes ou communautés défendaient leurs propres intérêts ou leurs propres priorités lors de leur participation aux célébrations du Centenaire[42]. Par exemple, l'article de James Trepanier utilise la participation des scouts dans deux programmes de célébration du Centenaire pour explorer comment les objectifs officiels de commémoration et d'éducation de la CCC ont été interprétés, adaptés ou contestés par la direction nationale des scouts. L'auteur démontre que la direction nationale des scouts se préoccupait moins du développement identitaire canadien que des activités

---

[39] Misao Dean, « The Centennial Voyageur Canoe Pageant as Historical Re-enactment », *Revue d'études canadiennes,* vol. 40, n° 3, automne 2006, p. 61.

[40] Pearlann Reichwein, « Expedition Yukon 1967: Centennial and the Politics of Mountaineering in Kluane », *The Canadian Historical Review,* vol. 92, n° 3, septembre 2011, p. 512.

[41] *Ibid.,* p. 511.

[42] Matthew Hayday et Raymond Blake, « Introduction. Celebrating Canada: Commemorations, Anniversaries, and National Symbols », dans Matthew Hayday et Raymond Blake (dir.), *Celebrating Canada: Commemorations, Anniversaries, and National Symbols, op. cit.*, p. 16. Dans l'étude de Mélanie Hamilton, nous voyons que les institutions scolaires ontariennes avaient également leurs propres objectifs lorsqu'ils organisaient des événements pour le Centenaire. Hamilton analyse comment les étudiants de la région de Toronto ont participé aux célébrations et comment ils se sont engagés vis-à-vis de l'histoire canadienne à travers certaines activités. Son étude montre des manières de concevoir la nation et l'identité qui relevait encore de la conception britannique. Mélanie Hamilton, *Centennial Celebrations in Toronto-Area Schools,* mémoire de maîtrise.A. (éducation), Université de Toronto, 2009, p. 3, 4, 12 et 13.

qui leur permettaient de réaffirmer la présence du mouvement sur la scène publique canadienne tout en maintenant l'intérêt des jeunes garçons[43].

Les auteurs qui suivent analysent le Centenaire ou ses activités pour accéder au reflet de la situation sociopolitique de l'époque. La philosophe Meaghan Elizabeth Beaton étudie le Centenaire comme étant la manifestation de politique étatique en matière de développement culturel. Elle explore quatre initiatives culturelles qui ont été mises en place en Nouvelle-Écosse dans le cadre du Centenaire : le Musée minier du Cap Breton, la piscine du Centenaire d'Halifax, le Programme d'amélioration communautaire et le Highland Games and Folk Festival. Elle utilise ces initiatives pour comprendre les transformations culturelles, sociales, économiques et politiques ayant lieu dans cette province[44]. L'étude de la commémoration du Centenaire permet aussi à cette auteure d'aborder l'affrontement entre la nouvelle et l'ancienne identité des Néo-Écossais[45]. Beaton décrit l'ancienne identité des Néo-Écossais comme traditionaliste et attachée à l'idée d'une diaspora écossaise. Tandis qu'elle présente leur nouvelle identité comme moderne, progressiste et multiculturelle. Quant à elle, Helen Davies étudie les manières par lesquelles les organisateurs du Centenaire ont conçu celui-ci afin d'avancer l'objectif officiel de promotion de la fierté nationale et de renforcement de l'unité canadienne[46]. Pour atteindre son objectif, elle utilise comme source des discours présentés dans le matériel promotionnel et éducatif, ou encore exprimés lors d'événements officiels. Elle détermine que la CCC a mis en place un programme encourageant les participants à exprimer leur propre vision du

[43] James Trepanier, « "Fit for Citizenship": Scouting and the Centennial Celebrations of 1967 », dans Matthew Hayday et Raymond Blake (dir.), *Celebrating Canada: Commemorations, Anniversaries, and National Symbols, op. cit.*, p. 291.
[44] Meaghan Elizabeth Beaton, *The Centennial Cure: Commemoration, Identity and Cultural Capital in Nova Scotia during Canada's 1967 Centennial Celebrations,* Toronto, University of Toronto Press, 2017, p. 4-5.
[45] *Ibid.,* p. 6.
[46] Helen Davies, *The Politics of Participation: A Study in Canada's Centennial Celebration,* thèse de Ph.D. (philosophie), Université du Manitoba, 1999, p. 37.

Canada afin de véhiculer un message d'unité dans la diversité[47]. Quant à lui, Gary Miedema étudie les ajustements à la définition religieuse publique du Canada ayant eu lieu dans les années 1960 à travers l'analyse de l'image religieuse présentée lors du Centenaire et de l'Expo 67[48]. Miedema avance que le Canada serait passé d'une image religieuse majoritairement chrétienne à une image religieusement neutre et valorisant la pluralité des croyances[49]. Il analyse la présentation du religieux dans le pavillon canadien à l'Expo, dans le pavillon œcuménique et lors d'événements officiels du Centenaire.

En résumé, les historiens canadiens étudient surtout comment les célébrations participent à l'édification de l'identité nationale. Cette identité est construite à partir des décisions politiques des organisateurs des festivités. Néanmoins, les diverses communautés qui participent aux célébrations n'adhèrent pas nécessairement au message véhiculé et peuvent le transformer. Par conséquent, les célébrations nous enseignent plus sur leurs contextes socioculturels que celui qu'il tente de commémorer. Comme nous allons voir, les expositions internationales et universelles participent aussi à l'édification des identités nationales et nous donnent aussi accès à une foule d'information sur le contexte socioculturel dont ils sont issus.

1.1.3 Les expositions internationales : l'Expo 67

Ce sont surtout les historiens et les ethnologues qui étudient les expositions internationales. Les ouvrages qui se consacrent à l'étude des expositions internationales dans leur ensemble sont souvent des ouvrages généraux, illustrés et

[47] *Ibid.,* p. 33.
[48] Gary Miedema, *For Canada's Sake: Public Religion, Centennial Celebrations, and the Re-making of Canada in the 1960s,* Montréal, McGill-Queen's University Press, 2005, p. XV et XVI.
[49] *Ibid.,* p. XVII.

très descriptifs[50]. Les ouvrages plus analytiques portant sur les expositions préfèrent avoir une approche au cas par cas, par thème ou par séquence. Puisque l'historiographie des expositions internationales est foisonnante, nous présenterons rapidement quelques tendances historiographiques. Un premier débat historiographique sur ce sujet tente d'élucider ce dont les expositions ont besoin pour assurer leur avenir[51]. Plusieurs ouvrages analysent plutôt la diffusion et la vulgarisation de la science lors des expositions internationales[52] ou le rôle que les expositions ont joué dans la diffusion de la culture de masse et dans son instrumentalisation[53]. Plus récemment, des chercheurs commencent à étudier les identités nationales présentées dans les expositions universelles[54].

Tout comme le Centenaire canadien, les premiers ouvrages sur l'Expo 67 sont des ouvrages de nature anecdotique qui ont été écrits par des acteurs ayant participé aux

---

[50] John E. Findling et Kimberly D. Pelle, *Historical Dictionary of World's Fairs and Expositions, 1851-1988,* New York, Greenwood Press, 1990 est principalement un livre de références statistiques, tandis que le livre de Brigitte Schroeder-Gudehus et Anne Rasmussen, *Les fastes du progress. Le guide des Expositions universelles, 1851-1992* (Paris, Flammarion, 1992) est un outil de recherche utilisant des grilles de lecture systématique pour chaque exposition.

[51] John Allwood, *The Great Exhibitions,* Londres, Studio Vista, 1997; Marcel Galopin, *Les expositions internationales au XX^e siècle et le bureau international des expositions,* Montréal, Harmattan, 1997; Florence Pinot de Villechenon, *Fêtes géantes. Les expositions universelles, pour quoi faire?,* Paris, Éditions Autrement, 2000.

[52] Pierre-Gerlier Forest et Brigitte Schroeder-Gudehus, « La science à tout faire. À propos des representations scientifiques et techniques dans les expositions universelles », *Protée,* vol. 16, n^o 3, automne 1988, p. 49 à 56; Brigitte Schroeder-Gudehus et David Cloutier, « Popularizing Science and Technology During the Cold War », dans Robert Rydell et Nancy Gwinn (dir.), *Fair Representations,* Amsterdam, Vu University Press, 1994, p. 157 à 180; David E. Nye, « Electrifying Expositions, 1880-1939 », dans *ibid.*, p. 140 à 156.

[53] Lisa Rubens, « Re-presenting the Nations : The Golden Gate International Exposition », dans *ibid.*, p. 121 à 139; Burton Benedict, « Rituals of Representation: Ethnic Stereotypes and Colonized Peoples at World's Fairs », dans *ibid.*, p. 28 à 58; Robert W. Rydell, *World of Fairs: The Century-of-Progress Expositions,* Chicago, University of Chicago Press, 1993, 269 p; Paul Greenhalgh, *Fair World: A History of World's Fairs and Expositions, from London to Shanghai, 1851-2010,* Berkshire, Papadakis Publisher, 2011, 282 p.

[54] Christiane Demeulenaere-Douyère et Liliane Hilaire-Pérez (dir.), *Les expositions universelles. Les identités au défi de la modernité,* Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, 232 p. Cet ouvrage se concentre sur les expositions françaises ayant eu lieu entre 1855 et 1937.

événements. Pierre Dupuy est le premier à avoir écrit un livre sur l'Expo en 1972[55], suivi d'Yves Jasmins en 1997[56]. On peut retrouver autant d'œuvres en français qu'en anglais sur l'exposition de 1967. John Lownsbrough, un journaliste canadien, a écrit une chronique des événements de l'année 1967 dans laquelle il trace les grandes lignes d'un récit national. Ce journaliste a une approche plutôt dichotomique de l'histoire du Québec. Il souligne que l'Expo et sa période ont été un point charnière dans le développement du Canada[57]. Les études sur l'Expo 67 peuvent avoir des sujets très variés. Par exemple, certaines études analysent le travail des femmes sur le site[58], l'héritage environnemental[59], l'influence de l'Expo sur le cinéma national[60], sur les développements architecturaux[61] et sur le développement du design[62].

Plusieurs études ont analysé la place que prenait l'Expo 67 dans la lignée des expositions internationales. Bryan Macdonald voulait déterminer s'il y avait des continuités ou des ruptures entre les expositions internationales du passé et celle de 1967. C'est pour répondre à cette question qu'il a identifié les objectifs de la CCEU grâce aux revues d'informations que cette organisation a publiées à l'intention du

---

[55] Pierre Dupuy, *Expo 67, ou la découverte de la fierté,* Montréal, Les Éditions de la Presse, 1972, 237p.

[56] Yves Jasmins, *La petite histoire d'Expo 67,* Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1997, 462 p.

[57] John Lownsbrough, *The Best Place to Be: Expo 67 and Its Time,* Toronto, Allen Lane, coll. « The History of Canada », 2012, p. 6.

[58] Aurora Wallace, « Girl Watching at Expo 67 », dans Rhona Richman Kenneally et Johanne Sloan (dir.), *Expo 67 : Not Just a Souvenir,* Toronto, University of Toronto Press, 2010, p. 109 à 122; Emily Kirkman, *Fashioning Identity : the Hostesses of Expo 67,* mémoire de M.A. (histoire de l'art), Université de Concordia, 2011.

[59] Anna Graham, *Stories in the Sediment: DDD Use at Expo 67,* mémoire de M.A. (étude environnemental), Université Queen's, 2012; Tamzin Melinda El-Fityani, *Pesticide Use at Expo 67: Can we Find the Evidence 40 Years Later?,* mémoire de M.A. (étude environnemental), Université Queen's, 2010.

[60] Allison Whitner, *Labyrinth : Cinema, Myth and Nation,* mémoire de M.A. (art), Université McGill, 1999; Ben Highmore, « Into the Labyrinth : Phantasmagoria at Expo 67 », dans Rhona Richman Kenneally et Johanne Sloan (dir.), *op. cit.*, p. 125 à 142.

[61] Alain Marcoux, *Expo 67, vitrine de l'expressionnisme formel en architecture: Investigations sur son contenu, son contexte et son impact,* thèse de Ph.D. (histoire de l'art), Université du Québec à Montréal, 2007; France Vanlaethem, « Architecture et urbanisme. La contribution d'Expo 67 à la modernisation de Montréal », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 17, n^{o} 1, 2008, p. 121 à 134.

[62] Martin Racine, « The Ambiguous Modernity of Designer Julien Hébert », dans Rhona Richman Kenneally et Johanne Sloan (dir.), *op. cit.*, p. 93 à 108.

public[63]. Il a conclu que les objectifs de la CCEU sont en continuité avec celles des autres expositions universelles et que l'Expo 67 s'inscrit donc dans la lignée des expositions internationales[64]. Les articles de David Cloutier et de Bryan Macdonald paru dans le *Bulletin d'histoire politique* se complètent l'un et l'autre. Pris dans leur ensemble, ces articles retracent la participation du Canada aux expositions internationales du 20e siècle en étudiant la présentation que faisait le pays de lui-même et de ses caractéristiques[65]. Ces articles étudient les représentations de ce pays à l'Expo 67 dans la trame des représentations officielles du Canada. Avant la Première Guerre mondiale, le Canada était représenté à travers ses ressources naturelles. Après la guerre et jusqu'aux années 1950, le pays a commencé à intégrer des représentations de son industrie et de ses entreprises commerciales[66]. À partir de l'Expo 58, le Canada fondait sa représentation sur la beauté et la grandeur du territoire, sur le caractère chaleureux de ses habitants et sur ses innovations technologiques et scientifiques[67].

Une tendance historiographique plus près de notre objet d'étude analyse la définition de la nation ou les représentations identitaires exposées lors de l'Expo 67. Certains chercheurs ont étudié l'art pour souligner les expressions de l'identité qui y étaient exprimées. Michel Hellman analyse les expositions artistiques des pavillons de la jeunesse, du Canada et du Québec pour analyser les différentes versions du « soi » qui y était proposé. Son analyse s'appuie sur le fondement que l'identité se construit

---

[63] Bryan Macdonald, *La conception de l'Expo 67. Le projet de la Compagnie canadienne de l'exposition universelle de Montréal,* mémoire de M.A. (histoire), Université du Québec à Montréal, 2005, p. 33 à 35.
[64] *Ibid.,* p. 105.
[65] David Cloutier, « Le Canada aux expositions universelles de la première moitié du XXe siècle », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 17, no 1, 2008, p. 15 à 34; Bryan Macdonald, « La participation canadienne aux expositions universelles et internationales (1958-2000) », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 17, no 1, 2008, p. 35 à 48.
[66] David Cloutier, *loc. cit.,* p. 31.
[67] Bryan Macdonald, *loc. cit.,* p. 46.

en fonction du regard que le sujet a de lui-même et que « l'autre » porte sur lui[68]. Son étude lui permet de voir l'affrontement entre les nationalismes canadiens et québécois à l'Expo 67. Le nationalisme canadien voulait montrer une image unie de son art à l'aide du concept d'unité dans la diversité, tandis que le nationalisme québécois voulait insister sur les spécificités de la province et sur le fait que son développement artistique était indépendant du reste du pays[69]. Randal Arthur Rogers et Sonja Macdonald ont chacun étudié trois pavillons de l'Expo afin de montrer des points de fissures dans la définition de la nation canadienne articulée en 1967[70]. Pour Sonja Macdonald, les récits identitaires québécois, canadien et autochtone présentés dans leurs pavillons respectifs entrent en compétition et forment une hétérotopie[71].

Les auteurs précédents s'intéressent surtout à la définition nationale canadienne, tandis que Pauline Curien se concentre sur la définition nationale québécoise. Elle analyse le pavillon du Québec (les objets et textes exposés) et les fascicules qui y étaient vendus pour arriver à étudier l'identité québécoise présentée à l'Expo. Selon elle, le portrait officiel du Québec dans son pavillon a dépassé en audace celui qu'offraient les fascicules[72]. La représentation de la Belle province dans son pavillon

---

[68] Michel Hellman, *Art, identité et Expo 67. L'expression du nationalisme dans les oeuvres des artistes Québécois du Pavillon de la Jeunesse à l'Exposition universelle de Montréal*, mémoire de M.A. (histoire de l'art), Université McGill, 2005, p. 1 à 5. Isabelle Massicotte n'a pas étudié la peinture, mais l'architecture des pavillons nationaux. Elle a établi que l'architecture de ces pavillons a été créée à partir de considérations relevant de l'identité nationale du pays et à partir de références historiques. Isabelle Massicotte, *The Architecture of Expo 67: National Identities and the Signs of Time,* mémoire de M.A. (architecture), Université de Carleton, 2003.

[69] Michel Hellman, *op. cit.,* p. 31.

[70] Randal Arthur Rogers, *Man and his World: An Indian, a Secretary and Queer Child. Expo 67 and the Nation in Canada,* mémoire de M.A. (histoire de l'art), Université de Concordia, 1999, p. 83. Cet auteur a étudié le pavillon des Indiens du Canada, le pavillon de l'Homme et son foyer ainsi que le pavillon du Québec.

[71] Sonja Macdonald, *Expo 67, Canada's National Heteropia: A Study of the Transformative Role of International Exhibitions in Modern Society,* mémoire de M.A. (art), Université de Carleton, 2003, p. 6 à 8. Elle étudie le pavillon du Canada, du Québec et le pavillon des Indiens du Canada. L'hétérotopie est un concept de Michel Foucault. C'est un espace qui donne une unité de sens à des choses différentes et insolites et crée de nouveaux symboles par leur rencontre.

[72] Pauline Curien, *L'identité nationale exposée. Représentations du Québec à l'Exposition universelle de Montréal 1967 (Expo 67),* thèse de Ph.D. (science politique), Université Laval, 2003, p. 273 à 275. Michel Sarra-Bournet étudie aussi la question nationale québécoise lors de l'Expo 67 dans Michel

mettait l'accent sur un Québec devenu une nation émancipée politiquement et parvenu à la modernité, tandis que les fascicules mettaient l'accent sur un Québec moderne inscrit dans le Canada[73]. De plus, à l'aide d'interviews d'individus ayant visité l'Expo, elle démontre que les Québécois se sont appropriés symboliquement les aspects remarquables de l'Expo pour façonner de nouvelles représentations sur le Québec[74]. Les réponses des personnes interviewées montrent qu'elles ont vécu une catharsis identitaire qui a entrainé cette appropriation symbolique[75]. Néanmoins, elle n'aborde pas les aspects identitaires de l'Expo pour les Anglo-Canadiens. Robert Aird est le seul à étudier les représentations identitaires dans les journaux et plus particulièrement chez les caricaturistes. Il démontre que les caricatures portant sur l'Expo tendent à renforcer l'identité nationale québécoise, alors que les représentations du Centenaire sont négatives[76]. Il confirme l'analyse de Curien selon laquelle les Québécois se sont appropriés les caractéristiques de l'Expo[77].

1.2 Problématique

Le Centenaire de la Confédération canadienne et l'Expo 67 peuvent nous instruire sur la situation sociopolitique de l'époque. Par exemple, Gary Miedema étudie ces deux événements pour aborder les représentations religieuses du Canada. D'ailleurs, il est

---

Sarra-Bournet, « Les retombées politiques de l'Expo 67 à travers le triangle Paris-Ottawa-Québec », *loc. cit.*, p. 135 à 146. Il démontre que cet événement a permis de révéler au monde un Québec moderne.

[73] Pauline Curien, *op. cit.,* p. 277.

[74] Ces aspects remarquables sont l'ingéniosité et la chaleur humaine qui étaient perceptible à travers les pavillons et l'attitude des visiteurs.

[75] *Ibid.,* chapitre 7.

[76] Robert Aird, « L'Expo 67 à travers la caricature », *Bulletion d'histoire politique,* vol. 17, n° 1, 2008, p. 119. Samy Mesli étudie aussi les représentations du Québec, mais dans la presse française. Voir Samy Mesli, « L'Expo 67 dans la presse française, la vision du Québec dans l'Hexagone », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 17, n° 1, 2008, p. 63 à 78.

[77] *Ibid.,* p. 114.

le seul à aborder également ces deux événements. L'examen de l'historiographie a montré que la célébration du Centenaire est un acte politique dû à la mise en valeur d'un récit national. L'Expo peut aussi être interprétée comme un acte politique diffusant un récit national et des représentations identitaires. Sonja Macdonald et Michel Hellman abordent l'identité canadienne et québécoise mise en valeur lors de l'Expo, mais Macdonald le fait à partir de l'analyse de pavillons spécifiques et Hellman à partir de l'analyse de peintures. Les deux chercheurs étudient aussi la confrontation entre ces deux identités. Les études de Macdonald et Hellman appuient ce que Hayday et Blake avancent dans le premier volume de *Celebrating Canada* sur la nature des célébrations qui peuvent être un lieu de contestation.

Helen Davies souligne que les organisateurs du Centenaire n'ont pas imposé leurs représentations ou leurs récits nationaux sur les participants de l'événement. Pauline Curien élargit les conclusions de Davies en avançant que l'adoption d'identités présentées à l'Expo à travers la catharsis relevait d'un processus démocratique. Les journalistes peuvent être des acteurs importants dans ce processus démocratique d'adhésion ou de rejet de représentations identitaires, surtout lorsqu'il y a conflit entre plusieurs représentations identitaires comme on a pu le voir. Pourtant, rares sont les études qui analysent les représentations identitaires du Centenaire canadien et de l'Expo 67 dans le monde journalistique. Seul un article de Robert Aird le fait, mais en se concentrant uniquement sur les représentations identitaires québécoises dans les caricatures.

Un grand nombre de Canadiens dans les années 1960 se fiaient aux journaux pour avoir de l'information sur la politique canadienne et sur l'unité nationale. Ils consultaient plus régulièrement les journaux que les nouvelles à la télévision[78]. Par conséquent, la couverture médiatique et les opinions que les journalistes ont eues du Centenaire et de l'Expo ont certainement eu un impact sur le développement de

[78] José E. Igartua, *op. cit.,* p. 6.

l'opinion d'un nombre important de citoyens canadiens et sur le partage de références identitaires au Canada et au Québec, considérant qu'ils sont des acteurs sociaux importants dans nos sociétés modernes, des producteurs d'opinions. Il est alors pertinent d'étudier les représentations symboliques et identitaires du Centenaire canadien et de l'Expo 67 dans le monde journalistique, surtout que ces champs sont encore peu étudiés. Pour ce faire, il faut également analyser les prises de position des journalistes canadiens et québécois à l'égard du Centenaire et de l'Expo. Nous limitons notre cadre temporel à l'année 1967 pour avoir des représentations du Centenaire canadien et de l'Expo qui n'ont pas été altérées par le temps, le travail de la mémoire et par des événements historiques qui sont venus après 1967. Puisque ce mémoire s'intéresse aux perceptions anglo-canadiennes, canadiennes-françaises et québécoises, il est également pertinent d'explorer les variations dans les représentations de ces événements chez les journalistes en fonction de leur origine ethnique et de leur position géographique. Cette recherche est une contribution qui permettra d'éclaircir un peu plus le phénomène de transition identitaire canadienne et québécoise dans les années 1960.

1.3 Cadre conceptuel

Pour élucider cette problématique, les concepts utilisés dans ce mémoire doivent être choisis avec soin. Martin Pâquet et Stéphane Savard expliquent bien que la prise en compte de la question territoriale nécessite de faire appel à un concept qui éclaire le dialogue et la dynamique entre la construction de l'appartenance identitaire et la construction des représentations spatiales[79]. C'est pour cette raison que nous préférons utiliser le concept de représentations symboliques et identitaires, car ce

[79] Martin Pâquet et Stéphane Savard, « Introduction. Balises territoriales et références identitaires », dans Martin Pâquet et Stéphane Savard (dir.), *op. cit.,* p. 3-4.

dernier nous permet d'explorer les relations entre références identitaires et balises territoriales et permet d'étudier la mouvance et la dynamique de cette relation. Le concept de représentations symboliques et identitaires est une variante de la notion de représentations sociales. Une représentation symbolique et identitaire est caractérisée par des croyances, des valeurs, des attitudes, des images ou des symboles qui forment une interprétation socialement élaborée qu'un individu ou un groupe attribuent à une réalité[80]. Elles ont aussi une structure qui hiérarchise les symboles, les valeurs et les opinions et communique également de l'information[81]. Les représentations symboliques et identitaires fluctuent avec le temps. Elles sont imaginées et partagées par les différents membres d'une communauté dans le but conscient ou inconscient de créer une cohésion sociale[82]. Selon Denise Jodelet, les représentations « circulent dans les discours, sont portées par les mots, véhiculées dans les messages et images médiatiques, cristallisées dans les conduites et les agencements matériels ou spatiaux »[83]. Ces représentations voyagent à l'intérieur de la société grâce à des réseaux de communications. Ces réseaux interviennent dans leur élaboration et dans leur manipulation. Les journalistes sont des acteurs historiques pertinents à étudier justement, car ils se trouvent au cœur de ces réseaux. Les représentations symboliques et identitaires peuvent entrer en conflit avec celles d'autres groupes[84].

---

[80] Denise Jodelet, « Représentation sociales, un domaine en expansion », dans Denise Jodelet (dir.), *Les représentations sociales,* Paris, Presses universitaires de France, 1989, p. 52-53; Stéphane Savard, *Retour sur un projet du siècle. Hydro-Québec comme vecteur des représentations symboliques et identitaires du Québec, 1944 à 2005,* thèse de Ph.D. (histoire), Université Laval, 2010, p. 18. La thèse de Stéphane Savard a été publié plus tard : Stéphane Savard, *Hydro-Québec et l'État québécois, 1944-2005,* Québec, Septentrion, 2013, 439 p.

[81] Jean-Claude Abric, « La recherche du noyau central et de la zone muette des représentations sociales », dans Jean-Claude Abric (dir.), *Méthode d'étude des représentations sociales,* Ramonville Saint-Agne, Érès, 2003, p. 59-60.

[82] Benedict Anderson, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism,* New York, Verso, 2006 [1983], p. 4 à 6.

[83] Denise Jodelet, *loc. cit.,* p. 48.

[84] *Ibid.,* p. 52.

Ces conflits de représentations déterminent quelles représentations deviendront hégémoniques et acceptées par une majorité de membres de la communauté[85].

Dans ce travail, nous faisons une distinction claire entre journalistes canadiens et québécois, entre Québécois et Canadiens français hors Québec et entre Anglo-Canadiens hors Québec et Anglo-Canadiens au Québec, car nous souhaitons comparer leurs vues et analyser les représentations symboliques et identitaires chez chacun d'entre eux. Nous portons une attention particulière aux relations et échanges qu'il y a eu entre les journalistes afin de percevoir si des représentations symboliques particulières ont voyagé dans le monde journalistique ou afin de cerner si certaines représentations entrent en conflit avec les autres. Dans ce cas, ce travail cerne où et comment se déploie la fracture symbolique.

Il est possible que les journalistes retransmettent des conceptions du passé qui sont promues au sein des célébrations du Centenaire et de l'Expo. Il est aussi possible que les journalistes utilisent certaines interprétations du passé pour justifier leurs prises de position. Il est donc judicieux d'inclure un concept qui peut prendre en compte les manipulations des représentations du passé qui pourraient être faites par les acteurs historiques. Martin Pâquet utilise le concept d'usage du passé. Les usages du passé sont des pratiques qui instrumentalisent des représentations d'un passé lointain ou proche afin de les faire intervenir dans des enjeux ou des débats actuels à la société[86]. Bref, c'est une pratique dans laquelle un récit est socialement construit, se transforme et se réactualise, dans le but de servir les visées du présent[87]. Les journalistes pourraient faire usage du passé pour justifier leur prise de position. Ainsi, les représentations qu'emploient les acteurs historiques étudiés sont orientées par leurs

---

[85] Stéphane Savard, *Retour sur un projet du siècle., op. cit.,* p. 19-20.
[86] Martin Pâquet, « ″Amnistier le passé comme on enlève des bottes″. Des usages publics du passé au Canada et au Québec contemporains », dans Martin Pâquet (dir.), *Faute et réparation au Canada et au Québec contemporains. Études historiques,* Québec, Nota bene, 2006, p. 17-18.
[87] Comme dans le cas de la mémoire collective. Voir Maurice Halbwachs, *La mémoire collective,* Paris, Albin Michel, 1997, p. 131.

prises de position. Pour être opératoires, les usages du passé doivent être reconnus par d'autres acteurs du champ politico-culturel[88].

1.4 Cadre méthodologique

Une sélection de journaux canadiens et québécois sera choisie à la lumière des réalités géographiques et sociales variables du Canada, ce qui permettra d'avoir accès à une variété de représentations. Nous procèderons à une analyse quantitative et qualitative sur cette sélection de journaux: l'analyse de la couverture médiatique et l'analyse des chroniques et des éditoriaux. Nous allons analyser de manière quantitative la couverture médiatique de l'Expo 67 et du Centenaire de la Confédération à partir des textes d'information. Nous comparons, entre l'Expo 67 et le Centenaire, lequel était le plus abordé par les différents journaux en termes de quantité et de superficies des articles. Nous comparons également lequel des sous-événements du Centenaire et de l'Expo attirait le plus l'attention des journaux. Nous vérifions lesquels de ces événements sont présents en première page ou dans les pages subséquentes. Afin de ne pas alourdir les recherches, l'étude de la couverture médiatique se limite aux 20 premières pages pour les journaux plus volumineux. Ce sont ces 20 premières pages qui contiennent l'actualité et qui sont par conséquent les plus significatives. Certains journaux étudiés, tel *La Liberté et le Patriote,* contiennent moins de 20 pages. L'analyse de la couverture médiatique est significative, car elle révèle l'importance que les journalistes ou la rédaction accordaient à un article ou à l'événement qu'ils traitaient. La couverture médiatique est une jauge permettant d'évaluer le retentissement des propos des journalistes. Elle

[88] Martin Pâquet, *loc. cit.,* p. 17.

permet aussi d'examiner la forme que prenait le contenu des chroniques et des éditoriaux.

Les chroniques et les éditoriaux seront analysés de manière qualitative. Nous dépouillerons ces sources en centrant notre analyse sur les prises de position des journalistes, sur les usages du passé qu'ils font pour justifier leur prise de position, sur les interventions qui utilisent des expressions de l'imaginaire ou des caractéristiques décrivant ou qualifiant l'identité. Une liste des principaux journalistes abordés au cours du mémoire se trouve à l'annexe K. On analyse aussi la définition, les limites et les rapports entre le « nous » et l'« autre » que les journalistes communiquent. Ces types d'interventions orientent la construction des représentations symboliques et identitaires[89]. L'analyse des chroniques et des éditoriaux est aussi orientée vers la vérification de la présence ou non d'éléments préalablement définis. Cette dernière analyse demeure flexible afin de ne pas mettre de côté des éléments non prévus et pertinents à notre étude. Ces éléments sont définis préalablement grâce à l'analyse de l'historiographie et de la connaissance du contexte historique et sont regroupés en trois catégories de représentations.

La première catégorie de représentations concerne le territoire. C'est cette catégorie qui se charge d'élucider la relation qu'ont les journalistes avec le territoire et le rapport entre les représentations symboliques et identitaires et l'espace délimité par les balises territoriales canadiennes. L'historiographie consultée souligne l'ascendance du territoire dans la définition du « nous » canadiens[90]. Par le passé, c'est un thème important qui a permis aux Canadiens de se distinguer. Nous vérifierons ainsi si les journalistes s'appuient sur la nature, l'immensité du territoire

[89] Stéphane Savard, *Retour sur un projet du siècle, op. cit.,* p. 27.
[90] Eva Mackey explique que le caractère nordique du pays a été employé pour définir les Canadiens à la suite de la Confédération (Eva Mackey, *op. cit.,* p. 23 à 49). Misao Dean rapporte que le matériel promotionnel de la course de canot du Centenaire employait la nature sauvage du pays pour définir les Canadiens comme étant forts et endurants (Misao Dean, *op. cit.,* p. 54 et 55). Stéphane Savard aborde l'ascendance du contrôle territorial par Hydro-Québec dans la définition du « nous » québécois (Stéphane Savard, *Retour sur un projet du siècle, op. cit.,* p. 159 à 176).

ou sur la nordicité du Canada ou du Québec comme élément identitaire. Nous vérifierons également les limites de l'altérité chez les journalistes; c'est-à-dire si les journalistes francophones et anglophones s'identifient à leur territoire provincial respectif.

La deuxième catégorie de représentations aborde l'héritage et la modernité. Cette catégorie de représentations porte sur les symboles associés au Canada et au Québec. Les années 1960 sont une période d'intense restructuration de l'ordre symbolique au Canada tel que C. P. Champion le démontre[91]. De plus, cette décennie est associée à l'idée de l'atteinte d'une modernité. Il est donc essentiel d'étudier l'intersection entre les représentations de l'héritage et de la modernité. Cette catégorie de représentations va contenir beaucoup de prises de position, car elle aborde la question de l'héritage britannique du Canada.

La dernière catégorie de représentation porte sur la diversité culturelle. Il est essentiel d'avoir une catégorie qui explore les manières par lesquelles le pluralisme culturel est représenté au Canada. Nous vérifierons si les journalistes diffusent des représentations du Canada ou du Québec se basant sur le concept du biculturalisme et du bilinguisme ou sur le concept du multiculturalisme. De plus, les célébrations du Centenaire mettent en valeur le pluralisme culturel canadien afin de renforcer l'unité nationale[92]. Ainsi, les représentations de la diversité culturelle sont liées à la notion de l'unité nationale comme le slogan populaire « d'unité dans la diversité » le démontre en 1967. Nous explorons aussi les prises de position concernant l'unité nationale.

Les journaux à l'étude ont une origine linguistique et géographique variable pour avoir accès à une diversité de représentations du Centenaire et de l'Expo. Les réalités sociales du Canada ont été considérées lors du choix des journaux. Les journaux à l'étude pour le Québec sont le *Devoir*, *La Presse* et *The Gazette* qui sont tous publiés

[91] C. P. Champion, *op. cit.,* p. 6-7.
[92] Helen Davies, *op. cit.,* p. 24-25; Eva Mackey, *op. cit.,* 59 à 63; Peter Aykroyd, *op. cit.,* p. 61-62.

à Montréal. Sinon, nous avons aussi choisi *Le Soleil* et *Le Nouvelliste* qui sont publiés respectivement dans la ville de Québec et de Trois-Rivières. Les journaux à l'étude pour le Canada, hors Québec, sont le *Droit* et l'*Ottawa Citizen*, publiés à Ottawa; le *Toronto Star* et le *Globe and Mail*, publiés à Toronto; *L'Évangéline* et *The Chronicle Herald,* tous deux provenant des Maritimes; *La Liberté et le Patriote*, publié à St-Boniface; le *Vancouver Sun* et *l'Edmonton Journal* publiés dans les villes éponymes. À l'annexe K, il y a une liste des principaux journalistes étudiés affiliés à ces journaux, tandis qu'un tableau contenant le nombre de tirage sur une période de 6 mois pour chaque journal étudié se trouve à l'annexe L.

L'examen des éditoriaux, des chroniques et de la couverture médiatique est fait sur une période de quelques jours avant et après certains événements-clés qui ont été préalablement choisis : la cérémonie allumant la flamme du Centenaire sur la colline Parlementaire (31 décembre 1966), le départ du train de la Confédération en Colombie-Britannique (9 janvier 1967), l'inauguration de l'Expo 67 (27 avril), le départ d'une compagnie de canots de la Saskatchewan (21 mai), la fête de la St-Jean Baptiste (24 juin), l'arrivée de la reine Elizabeth II au Canada (29 juin), la Fête nationale du Canada (1er juillet), le passage de la Reine à l'Expo (3 juillet), l'arrivée de Charles de Gaulle à Québec (23 juillet), le discours de De Gaulle prononcé à Montréal (24 juillet), le passage de De Gaulle à l'Expo (25 juillet), l'arrivée des canoteurs partis de la Saskatchewan à l'Expo (4 septembre), la fermeture de l'Expo (29 octobre) et l'arrivée du train de la Confédération à Montréal (5 décembre). Ce corpus d'événements, élaboré à partir de l'historiographie, permet de couvrir les événements les plus saillants du Centenaire et de l'Expo. Ils sont les plus susceptibles d'engendrer l'intérêt des journalistes et la production d'opinions.

Les années 1960 sont marquées par le phénomène de concentration des médias, phénomène qui va se poursuivre et s'accélérer jusqu'à la fin du siècle[93]. Au Québec, *Le Nouvelliste* est détenu par l'homme d'affaires Paul Desmarais. Ce dernier fait également l'acquisition de *La Presse* au cours de l'année 1967[94]. Cette concentration des médias est dangereuse pour la pluralité des positions, pour la diversité de l'information et pour l'autonomie des journalistes. Ce phénomène est moins prononcé dans le reste du Canada, car le quart des tirages du Canada anglophone est réalisé par des entreprises indépendantes (dont fait partie le *Toronto Star*)[95]. En parallèle, les journalistes doivent également se battre pour faire valoir leurs droits : le droit de défendre l'intérêt public plutôt que celui de leurs patrons et celui de véhiculer leurs propres interprétations de l'actualité. Ce combat va mener à de nombreux conflits syndicaux au cours des décennies 1960 et 1970. Les journalistes se disent prêts à se rendre responsables des articles qu'ils signent, mais ils exigent en retour que leurs textes soient publiés dans leur intégralité[96].

Malgré la concentration des médias, les équipes éditoriales sont généralement en mesure d'infléchir les orientations du journal qu'ils dirigent. Par conséquent, les journaux ne sont pas des plateformes neutres, puisqu'ils défendent parfois certains intérêts ou causes. Les quotidiens d'Halifax, dont le *Chronicle Herald,* sont réputés pour leurs écrits qui se portent à la défense des intérêts de la Nouvelle-Écosse et de la monarchie canadienne[97]. Ces journaux ne sont pas les seuls à avoir des orientations qui défendent des intérêts provinciaux ou régionaux. *Le Soleil* défend aussi les intérêts associés à l'agglomération de Québec. L'équipe du *Nouvelliste* cherche à promouvoir le développement économique et industriel de la région de Trois-

---

[93] Marc Raboy, *Les médias québécois. Presse, radio, télévision, inforoute,* Montréal, Gaëtan Morin éditeur, 2000, 2e éd., p. 79 à 83.
[94] *Ibid.*
[95] *Ibid.*
[96] *Ibid.,* p. 155 à 157.
[97] Commission royale sur les quotidiens, *Rapports,* Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1981, p. 31.

Rivières[98]. Tandis que celle de l'*Edmonton Journal* a un intérêt marqué pour les affaires qui concerne le nord du Canada. D'ailleurs, ce journal est aujourd'hui distribué jusqu'à Inuvik dans les Territoires du Nord-Ouest[99].

Il est plus commun pour les éditorialistes d'appuyer des causes sociales ou d'avoir des orientations politiques. Nombreuses sont les équipes éditoriales francophones qui défendent des causes sociales, comme celle de *L'Évangéline* qui fait la promotion de la survivance acadienne ou celles du *Droit,* de *La Presse* et du *Soleil* qui font la promotion des intérêts des Canadiens français[100]. D'ailleurs, l'équipe de *La Presse* est également reconnue pour sa défense de l'unité canadienne[101]. Lorsque les journaux à l'étude ont une orientation politique, celle-ci est plus fréquemment de nature libérale comme le *Vancouver Sun* et le *Toronto Star*[102]. Toutefois, cela n'empêche pas l'équipe éditoriale de ces journaux d'être critique à l'égard des partis politiques libéraux sur la scène provinciale ou fédérale. La *Gazette* est l'un des seuls journaux à avoir des écrits qui dénotent une orientation plus conservatrice, même si celle-ci est modérée[103]. Le *Globe and Mail* et *Le Devoir* n'ont pas d'orientation ou d'intérêt clairement défini. Néanmoins, on peut dire du *Devoir* qu'il est un journal dont la clientèle se retrouve davantage parmi les élites de la population québécoise[104].

Il est possible qu'il y ait un décalage entre les représentations véhiculées par les journalistes et celles partagées par la population plus large. Les journalistes ne sont

---

[98] André Beaulieu, Jean Hamelin *et al., La presse québécoise des origines à nos jours. Tome sixième, 1920-1934,* Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1984, p. 19.
[99] André Beaulieu, Jean Hamelin *et al., La presse québécoise des origines à nos jours. Tome premier, 1764 à 1859,* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1973, p. 6.
[100] Commission royale sur les quotidiens, *op. cit.,* p. 31.
[101] *Ibid.*
[102] Patricia E. Roy et Jessica Potter, « The Vancouver Sun », *L'encyclopédie canadienne,* 8 août 2010. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/sun-the-vancouver> (11 février 2021); Robert Bothwell, « Toronto Star », *L'encyclopédie canadienne,* 21 juillet 2009. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/toronto-star> (11 février 2021)
[103] André Beaulieu, Jean Hamelin *et al., La presse québécoise. Tome premier, op. cit.*, p. 6.
[104] André Beaulieu, Jean Hamelin *et al., La presse québécoise des origines à nos jours. Tome quatrième, 1896 à 1910,* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1979, p. 332.

pas des citoyens ordinaires, ils en savent plus et se préoccupent davantage du politique que la plupart de leurs concitoyens[105]. Ce biais est aussi renforcé par les sources d'information qu'ils empruntent qui sont produites par des élites de partout au pays. Bref, ils ont des propos retentissants, mais leur groupe est minoritaire sur l'ensemble de la population canadienne de 1967[106]. De plus, les journalistes peuvent avoir leur propre raison d'aborder la nation et ses symboles. Ils ne sont pas les seuls à discuter de ce sujet et d'autres acteurs historiques, comme les artistes ou les universitaires, peuvent aussi avoir un impact dans cette discussion[107]. Il s'agit là des limites à notre analyse. Nous avons également conscience que l'opinion des journalistes sur l'Expo 67 a changé vers la fin de l'année 1966. Bien qu'il n'en fasse pas la démonstration, Yves Jasmins rapporte de mémoire que l'opinion des journalistes était plus négative avant la fin de l'année 1966[108]. Aykroyd rapporte aussi de mémoire que les Canadiens étaient indifférents au Centenaire avant juin 1966[109]. Nous n'aurons peut-être pas accès à ces changements d'opinions.

1.5 La couverture médiatique : analyse des données quantitatives

Cette section se consacre entièrement à la couverture médiatique des journaux étudiés. Les différents graphiques que le lecteur peut retrouver en annexe exposent les données quantitatives amassées lors de l'analyse de nos sources. Trois méthodes ont été employées pour faire la collecte des données. Ces trois méthodes sont associées à trois groupes différents de graphiques : ceux rapportant des quantités, des étendues et les balises territoriales invoquées. Après avoir présenté ces trois groupes de

[105] Paul Litt, *op. cit.,* p. 36-37.
[106] *Ibid.*
[107] *Ibid.*
[108] Yves Jasmins, *op. cit.,* p. 180, 182 et 183.
[109] Peter Aykroyd, *op. cit.,* p. 161-162.

graphiques, nous explicitons les données générales et développons des interprétations préliminaires[110].

1.5.1 Méthodes de collecte des données et construction des graphiques

Nous abordons ici directement la méthodologie employée pour construire les graphiques sur la couverture médiatique du Centenaire et de l'Expo. Nous présentons cette méthodologie en fonction de nos trois groupes distincts de graphiques. Je tiens à rappeler que l'analyse de la couverture médiatique se limite chez les journaux volumineux (comme la *Gazette* et le *Globe and Mail*) aux vingt premières pages.

Le premier groupe de graphiques se rapporte aux quantités d'articles produits en lien avec les événements ciblés. Ce groupe comprend les graphiques A, B, E et F (voir annexes). Nous avons comptabilisé tous les articles qui abordent le Centenaire de la Confédération ou l'Expo 67. Nous avons également comptabilisé les photos ou images qui ne sont pas associées à des articles, car ils font partie des choix éditoriaux qui affectent la couverture médiatique des événements. Nous avons essayé le plus possible de diviser les articles entre les deux événements à l'étude, mais il arrive que certains discutent à la fois du Centenaire et de l'Expo. Dans ces cas-ci, nous avons vérifié si l'article fait davantage allusion à l'un ou l'autre des événements. Lorsqu'un texte aborde de manière égale les deux événements, il est catégorisé dans une section à part[111]. Cette procédure doit être suivie de manière stricte, car ces données sont colligées dans un esprit comparatif. À l'exception des graphiques portant sur les

[110] Nous conseillons au lecteur de consulter les graphiques en couleur, puisque que nous utilisons un code de couleurs pour présenter certaines informations.
[111] Les graphiques en annexe A et B inclus une troisième colonne pour ces situations. Cette situation a toujours lieu concernant les articles à l'intérieur du journal.

pages couvertures, les colonnes quantifiant les articles sont subdivisées par un code de couleur en fonction des activités ou circonstances rapportées dans les textes.

Le second groupe de graphiques rapporte des étendues, des superficies en termes de pages. Ce groupe comprend les graphiques en annexe C, D, G et H. Pour élaborer ces graphiques, nous évaluons à l'aide de fraction l'étendue prise par chacun des articles, des photos ou des images, sur la page du journal. Par la suite, l'addition de l'ensemble des fractions nous permet d'avoir l'étendue totale en termes de pages prise par la couverture du Centenaire et celle de l'Expo pour chacun de nos journaux. Le seul inconvénient de cette méthodologie est que la variabilité des formats des journaux n'est pas prise en compte. Les textes qui abordent simultanément le Centenaire et l'Expo de manière égale ont été comptés deux fois; nous les comptons à la fois dans la colonne sur le Centenaire et dans celle de l'Expo. L'étendue en termes de pages prise par le Centenaire ou l'Expo est subdivisée en fonction des activités ou circonstances invoquées. Les graphiques G et H comptabilisent également l'étendue des photos et des textes de ces événements, mais concerne spécifiquement les pages couvertures des journaux. Ces derniers graphiques ne sont pas subdivisés en fonction des activités ou circonstances invoquées.

Avant de présenter la méthodologie de notre dernier groupe de graphiques, il faut introduire les tableaux 1.1 et 1.2 qui ont été produits à l'aide des données du premier et du second groupe de graphiques. Ces tableaux rapportent l'étendue moyenne prise par chacun des articles sur le Centenaire ou l'Expo 67 pour chaque journal. Nous obtenons cette information en divisant l'étendue totale prise par le Centenaire ou l'Expo par la quantité d'articles portant sur l'événement correspondant. Cette information est pertinente, car elle permet de compléter les données des graphiques.

Tableau 1.1 Étendue moyenne des articles sur le Centenaire pour chaque journal

Journaux	Étendue moyenne en page	Journaux	Étendue moyenne en page
The Chronicle Herald	0,123	*Edmonton Journal*	0,149
L'Évangéline	0,262	*Vancouver Sun*	0,142
Le Droit	0,214	*The Gazette*	0,192
The Ottawa Citizen	0,152	*La Presse*	0,166
Toronto Star	0,228	*Le Devoir*	0,113
The Globe and Mail	0,144	*Le Soleil*	0,154
La Liberté et le Patriote	0,1	*Le Nouvelliste*	0,146

Tableau 1.2 Étendue moyenne des articles sur l'Expo 67 pour chaque journal

Journaux	Étendue moyenne en page	Journaux	Étendue moyenne en page
The Chronicle Herald	0,098	*Edmonton Journal*	0,13
L'Évangéline	0,175	*Vancouver Sun*	0,151
Le Droit	0,139	*The Gazette*	0,135
The Ottawa Citizen	0,118	*La Presse*	0,22
Toronto Star	0,126	*Le Devoir*	0,137
The Globe and Mail	0,138	*Le Soleil*	0,139
La Liberté et le Patriote	0,092	*Le Nouvelliste*	0,149

Notre troisième groupe de graphiques porte sur l'aspect territorial de nos recherches. Les graphiques en annexe I et J permettent de connaitre quelle référence territoriale est invoquée dans les articles sur le Centenaire et l'Expo, et la proportion que prend celle-ci dans la couverture médiatique. Pour construire ces graphiques, nous vérifions quelle balise territoriale est mise de l'avant dans chacun des articles. Nous utilisons cinq cadres territoriaux qui ont chacun leur dimension : provincial, national, international, Commonwealth et francophonie mondiale. Par la suite, nous calculons

la somme totale des articles et la proportion en pourcentage d'articles associé à chaque balise territoriale. Les photos n'ont pas été prises en compte pour faire ces graphiques. Certains articles emploient plusieurs balises territoriales. Dans ce cas-ci, nous classons l'article avec le cadre territorial qui a la plus grande dimension géographique, car ce dernier comprend généralement les cadres de plus petites dimensions. Par exemple, un article qui informe sur le Centenaire au Canada et dans le Commonwealth va être dénombré comme invoquant les balises du Commonwealth. Dans le cas particulier de l'*Ottawa Citizen,* la ville d'Ottawa représente parfois le pays ou le contexte provincial ontarien. Nous avons redoublé de prudence avec ce journal pour bien distinguer les balises territoriales invoquées.

Les articles sur l'Expo 67 abordent parfois l'architecture des pavillons ou les spectacles de certains artistes. Dans ces situations, nous déterminons les balises territoriales évoquées en fonction de la provenance du pavillon discuté ou de l'origine des artistes présentés. Cela explique pourquoi certains journaux basés hors du Québec abordent l'Expo avec un cadre provincial. Nous considérons les îles de l'Expo comme un terrain international. Ainsi, tous les articles qui abordent l'Expo 67 sans offrir de balises territoriales claires sont classés dans le cadre international. Ce choix méthodologique a une incidence sur la pondération des balises internationales de nos graphiques; la proportion des balises internationales de la couverture médiatique de l'Expo est gonflée en comparaison au Centenaire. Il faut donc être prudent lors de la comparaison de ces pourcentages.

1.5.2 Analyse des données générales de la couverture médiatique

Nous analysons ici les caractéristiques générales de la couverture médiatique des journées dépouillées, et ce, dans une optique comparative. C'est pour cette raison que

cette section est structurée en fonction de considérations géographiques et linguistiques. Cette section est divisée en deux : la première analyse et compare la couverture médiatique des événements à l'étude au Québec francophone et dans la francophonie canadienne hors Québec, alors que la seconde procède à cette analyse dans les journaux anglophones et la compare avec celle francophone. La couverture médiatique est représentative des choix éditoriaux pris par les journaux à l'étude.

En premier, nous comparons la couverture médiatique du Centenaire et de l'Expo 67 dans les milieux francophones. Bien que *Le Droit* soit celui qui a la plus grande quantité d'articles et la plus grande étendue totale accordée au Centenaire, c'est *L'Évangéline* qui démontre le plus grand intérêt pour cet événement. En effet, *L'Évangéline* est le journal francophone hors Québec ayant la plus grande superficie accordée à cet événement en couverture avec 0,7 pages de plus au total de l'année que *Le Droit*[112]. De plus, *L'Évangéline* est le journal francophone hors Québec dont l'étendue moyenne des articles sur les célébrations est la plus grande[113]. Au Québec, c'est *Le Soleil* qui s'intéresse le plus au Centenaire, car il consacre au total 21 articles de plus et, dans l'ensemble du journal, 3 pages de plus au total de l'année à cet événement que les autres journaux franco-québécois[114]. *Le Droit* est le journal francophone hors Québec qui s'intéresse le plus à l'Expo 67, car il publie plus d'articles sur l'événement, a la plus grande étendue totale, la plus grande quantité d'articles en page couverture et la plus grande étendue en couverture[115]. Du côté québécois, il serait difficile de déterminer lequel des journaux s'intéressent le plus à l'Expo, considérant qu'aucun des journaux à l'étude ne surpasse les autres de manière constante dans l'ensemble de nos données. *La Presse* surpasse bien les autres

[112] *L'Évangéline* est aussi le second journal francophone hors Québec ayant le plus d'articles sur le Centenaire en couverture. *La Liberté et le Patriote* arrive en premier dans ce classement avec un seul article de plus en couverture que *L'Évangéline*. Voir l'Annexe E et G.
[113] Voir le tableau 1.1 à la page 34.
[114] *Le Soleil* consacre également davantage d'articles et d'étendue au Centenaire sur ces pages couvertures que les autres journaux franco-québécois. Voir l'Annexe B, D, F et G.
[115] Voir l'Annexe A, C, E et G.

journaux franco-québécois en terme d'étendue totale et d'étendue moyen des articles sur l'Expo. Toutefois, cela est dû au fait que ce journal publie beaucoup de photos et d'images du site de l'événement et des pavillons, comme le code de couleur des graphiques le montre bien; il s'intéresse aux pavillons, aux éléments d'expositions ou au site de l'Expo[116]. D'ailleurs, les pavillons, le site de l'événement et les éléments d'expositions ainsi que la présence de personnalités connues sont les sujets qui intéressent le plus les journaux francophones hors Québec à propos de l'Expo. Tandis que les journaux franco-québécois ont plus de variabilité dans leurs sujets d'intérêt se rapportant à cet événement[117].

En termes de quantité totale et de quantité d'articles en couverture, les journaux francophones hors Québec présentent un équilibre entre le Centenaire et l'Expo 67. Cet équilibre entre les événements est également visible dans l'étendue des articles en page couverture[118]. Tous les journaux francophones du Québec ont significativement plus d'articles sur l'Expo que le Centenaire, autant en couverture qu'au total. Ce déséquilibre marqué entre les événements au Québec se transpose également dans l'étendue totale et dans l'étendue des articles sur les pages couvertures[119]. Par conséquent, il est plausible de penser que les journalistes franco-québécois et la population auquel ils s'adressent manifestent un certain désintérêt envers le Centenaire en comparaison aux journaux francophones hors Québec, puisque l'étendue totale accordée aux célébrations est moindre que ces derniers et que l'étendue moyenne des articles sur le Centenaire est plus basse au Québec que dans *Le Droit* ou *L'Évangéline*[120].

---

[116] Voir l'Annexe B et D.
[117] Voir l'Annexe A, B, C et D.
[118] Seul *Le Droit* démontre un déséquilibre plus marqué entre les couvertures médiatiques des événements concernant la quantité d'articles en couverture. Voir l'Annexe A, E et G.
[119] Voir l'Annexe B, D, F et H.
[120] Voir l'Annexe C et D. Voir le tableau 1.1 à la page 34.

Les journaux québécois invoquent davantage le Centenaire dans son cadre national que les journaux francophones hors Québec[121]. Les journaux québécois invoquent davantage des balises territoriales nationales lorsqu'ils abordent le Centenaire, car peu d'activités sont organisées dans la Belle province en lien avec ces célébrations[122]. De plus, la population québécoise est réputée pour son désintérêt envers le Centenaire, ce qui rend les journalistes franco-québécois plus enclins à rattacher l'événement au cadre national plutôt que provincial[123]. Tandis que les journaux francophones hors Québec se concentrent davantage sur leur territoire provincial lorsqu'il aborde le Centenaire.

En deuxième partie, nous analysons la couverture médiatique du Centenaire et de l'Expo 67 dans les milieux anglophones et la comparons avec celle analysée du côté francophone. Évidemment, la *Gazette* est le journal anglophone qui s'intéresse le plus à l'Expo 67, car c'est le journal qui dédie la plus grande quantité d'articles, la plus forte superficie totale, la plus grande quantité d'articles en couverture et la plus grande superficie en couverture à cet événement[124]. Si l'on exclut la *Gazette,* seul journal anglo-québécois de notre analyse, l'*Ottawa Citizen* et le *Globe and Mail* sont ceux qui abordent le plus l'Expo. La quantité d'article et l'étendue totale accordée à l'Expo semblent varier dans les journaux anglophones en fonction de la proximité géographique avec l'événement. L'*Ottawa Citizen* est le journal anglophone qui s'intéresse le plus au Centenaire[125]. Cela s'explique par le fait que ce journal est basé dans la capitale nationale du Canada et que davantage d'activités y ont lieu. Sinon, les

[121] Voir l'Annexe I et J.
[122] Presse canadienne, « Mécontent du traitement qu'il a reçu depuis un siècle. Le Québec participera de façon mitigée aux fêtes de la Confédération », *Le Nouvelliste,* 31 décembre 1966, p. 5 et 21.
[123] Certains journalistes mentionnent le désintérêt des Québécois envers le Centenaire. Voir « Could these be Canadians? », *Toronto Star,* 3 juillet 1967, p. 4; Maurice Western, « Constructive Signs: Centennial Project Politically Sound », *The Vancouver Sun,* 4 janvier 1967, p. 4; Dennis Braithwaite, « A dubious diary », *The Globe and Mail,* 29 décembre 1966, p. 17; « L'entrée du Canada dans son Centenaire est fêtée partout, sauf au Québec », *Le Devoir,* 3 janvier 1967, p. 1 et 7.
[124] Voir l'Annexe A, B, C, D et E, F, G, H.
[125] L'*Ottawa Citizen* a les données les plus élevées en termes de quantité d'articles, d'étendue totale accordée à l'événement et de quantité d'articles sur les pages couvertures. Voir l'Annexe A, C et E.

autres journaux anglophones ont des données semblables. Dans l'ensemble, les journaux anglophones hors Québec accordent davantage d'articles, de superficie totale et de superficie en moyenne au sujet du Centenaire par rapport à celui de l'Expo[126]. Toutefois, les journaux anglophones présentent un équilibre dans leur couverture médiatique des événements sur leurs pages couvertures[127]. Lorsqu'on exclut *La Liberté et le Patriote* (journal ayant toujours moins de 20 pages et publié une fois par semaine), la couverture médiatique du Centenaire et de l'Expo 67 sur les pages couvertures est semblable entre les journaux anglophones et les journaux francophones hors Québec. Ils ont des quantités d'articles et des étendues sur les pages couvertures qui ont des dimensions similaires, malgré quelques variations[128].

L'*Edmonton Journal,* le *Vancouver Sun* et le *Chronicle Herald* sont les journaux qui abordent le plus le Centenaire en fonction de balises territoriales provinciales, car ils sont davantage éloignés du Canada-Centre (Ontario et Québec)[129]. Leur couverture médiatique des événements centrés sur leur territoire provincial est comparable à celle des journaux francophones hors Québec. Sinon, la majorité des journaux anglophones abordent davantage le Centenaire et l'Expo avec un cadre national.

Le *Chronicle Herald* et l'*Edmonton Journal* invoquent davantage un cadre territorial provincial dans les articles du Centenaire, car ils sont éloignés des principales activités en lien avec cet événement. Si l'on regarde plus attentivement les données relevées par le code de couleur, on remarque que cette affirmation est appuyée par le fait que ces deux journaux sont ceux qui informent le plus à propos des projets du

---

[126] Voir l'Annexe A et C. Voir les tableaux 1.1 et 1.2 à la page 34 et 35.
[127] Les quantités d'articles et les étendues sur les couvertures ne sont pas autant déséquilibrées entre les deux événements. Voir l'Annexe E et G.
[128] L'étendue accordée au Centenaire en couverture se situe entre 1,5 et 2,7 pages pour tous les journaux hors Québec. Tandis que l'étendue accordée à l'Expo en couverture pour ces mêmes journaux varie entre 1,8 et 2,7 pages. La quantité d'article en couverture portant sur ces deux événements peut varier davantage dans les journaux hors Québec. Toutefois, cette plus grande fluctuation peut être attribuée à la variabilité des formats des journaux, car les journaux ayant un plus grand format ont généralement davantage d'articles sur les événements. Voir l'Annexe E et G.
[129] Voir l'Annexe I.

Centenaire dans le cadre du PPNS[130]. De plus, l'*Edmonton Journal* est celui qui a la plus grande superficie totale accordée aux PPNS[131]. Il est également plausible que ces données démontrent la présence d'un sentiment régionaliste. La lecture des graphiques en annexe A et B à la lumière du code de couleur permet également de constater que le Centenaire attire plus l'attention journalistique, autant dans le monde francophone qu'anglophone, dans les environs du jour de l'an et de la fête du Canada.

Cette analyse de la couverture médiatique des journaux permet de souligner quelques éléments significatifs qui seront approfondis dans les prochains chapitres. On peut constater qu'il y a une régionalisation des identités chez les journaux francophones hors Québec et chez les journaux anglophones hors Ontario, car ils abordent les événements à l'étude davantage avec un cadre territorial provincial comparativement aux autres journaux. Il y a aussi un certain esprit d'affrontement de la part des journaux franco-québécois à l'égard des autorités fédérales, car ils ne craignent pas de montrer leur désintérêt vis-à-vis du Centenaire comparativement aux autres journaux francophones. La seule exception provient du *Soleil.*

[130] Voir l'Annexe A.
[131] Voir l'Annexe C.

CHAPITRE II

LES BALISES TERRITORIALES ET LE RAPPORT À LA NATURE

Ce chapitre se consacre à l'étude des dynamiques dans la relation entre les représentations identitaires et l'espace délimité par les balises territoriales. Dans cette relation, les balises territoriales circonscrivent le terrain des représentations identitaires en fonction de deux dimensions : l'espace et le temps. L'espace fait référence aux lieux physiques ou immatériels comme éléments du discours, tandis que le temps se décline en trois volets, le passé, le présent et le futur. Le jeu de va-et-vient entre ces cadres temporels permet l'élaboration d'usages du passé qui sont utilisés en fonction des besoins du présent[1]. Les usages du passé permettent de défendre la pérennité des représentations des groupes en cause. Ce chapitre est divisé en trois sections. La première étudie les limites géographiques et sociales implicites à chaque vocable identitaire mis de l'avant (Québécois, Canadiens, Canadiens français, etc.). La deuxième analyse les représentations identitaires qui emploient la nordicité du Canada et l'immensité territoriales pour définir le « nous » canadien. La dernière se penche sur les représentations identitaires qui utilisent les ressources naturelles pour définir le pays.

[1] Martin Pâquet, « ″Amnistier le passé comme on enlève des bottes″. Des usages publics du passé au Canada et au Québec contemporains », dans Martin Pâquet (dir.), *Faute et réparation au Canada et au Québec contemporains. Études historiques,* Québec, Nota Bene, 2006, p. 17.

2.1 La frontière entre le « Nous » et l'« Autre »

Cette section analyse les multiples appartenances identitaires des journalistes en fonction de leur région ou de leur langue. Nous allons aborder en premier les limites du « nous » projeté par les journalistes québécois. Dans l'ordre, nous allons ensuite explorer les limites du « nous » et de l'« autre » présenté par les journalistes canadiens-français hors Québec et par ceux anglo-canadiens. Même si l'appartenance au territoire provincial ou régional semble forte, tous les journalistes étudiés se considèrent quand même « Canadien », ce qui engendre cette pluralité d'appartenances identitaires.

Commençons par aborder brièvement la question des limites de la nation. Benedict Anderson considère que la nation est une communauté politique imaginée limitée et souveraine. La nation est imaginée comme limitée, car elle a une frontière finie, malgré son élasticité[2]. Les journalistes, lorsqu'ils abordent les célébrations du Centenaire ou de l'Expo, représentent symboliquement le Canada comme étant une nation ou comme étant un pays comprenant deux nations en son sein. Les journalistes pour qui le Canada est composé de deux nations sont tous d'origine canadienne-française, dont une légère majorité provient du Québec. Tandis que la majorité des journalistes anglophones représentent le Canada comme étant une seule nation. Par conséquent, il y a une fracture symbolique entre francophones et anglophones. Cette fracture symbolique s'explique par les définitions divergentes que prend ce mot en anglais et en français. En anglais, le mot « nation » fait référence à un État souverain, à une entité juridicte regroupant parfois des gens de différentes cultures. Tandis qu'en

[2] Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism,* New York, Verso, 2006 [1983], p. 5 à 7.

français, ce mot renvoie à un groupe d'individus ayant la même langue, la même affiliation culturelle et les mêmes traditions[3].

La Presse, Le Devoir et *Le Droit* ont tous dans leur rang des journalistes qui représentent le Canada comme une entité politique qui renferme deux nations culturelles[4]. D'ailleurs, Roger Champoux de *La Presse* est celui qui revendique le plus clairement cette position. Dans un éditorial, Champoux rapporte les propos tenus par Daniel Johnson dans son discours du jour de l'an et agrée à ceux-ci. Tout comme Daniel Johnson, Champoux « […] souhaite qu'en cette année qui marquera le Centenaire de la Confédération canadienne, nos deux nations puissent travailler ensemble […] »[5]. *Le Droit* retranscrit une chronique parue dans le journal *L'Action* de Québec. *Le Droit* fait voyager une représentation du Canada dans le réseau de communication. Cela ne signifie pas qu'il adhère nécessairement à cette représentation, mais sa diffusion constitue une intervention dans ce combat symbolique entre différentes interprétations du Canada. La retransmission de cette représentation signifie également qu'elle tient une place importante dans le réseau de communication. Dans la chronique de *L'Action* que *Le Droit* diffuse, le journaliste Laurent Laplante parle de la Saint-Jean Baptiste comme de la fête nationale des Canadiens français[6]. Ainsi, la Saint-Jean Baptiste appartient aux Canadiens français en tant que nation. L'affirmation que le Canada contient deux nations sur son territoire constitue également un argument qui veut défendre l'existence du biculturalisme canadien. Nous allons étudier plus particulièrement les représentations du biculturalisme canadien dans le chapitre 4.

De leur côté, certains journalistes anglophones du *Chronicle Herald,* de l'*Edmonton Journal,* du *Globe and Mail,* de l'*Ottawa Citizen,* de la *Gazette,* du *Toronto Star* et du

[3] Michel Seymour, *La nation en question,* Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1999, p. 14.
[4] Dans le cas du *Devoir,* Jean-Marc Léger présente le groupe canadien-français comme une nation souveraine. Voir Jean-Marc Léger, « Au-delà des illusions », *Le Devoir,* 4 juillet 1967, p. 4.
[5] Roger Champoux, « La minute de réflexion », *La Presse,* 31 décembre 1966, p. 4.
[6] Laurent Laplante, « Lettre à un député fédéral », *Le Droit,* 4 juillet 1967, p. 6.

Vancouver Sun représentent le Canada comme étant une seule nation[7]. L'usage qu'ils font de ce mot confirme que celui-ci désigne, pour eux, un État souverain, une entité politique et juridique. Par exemple, l'éditorialiste du *Toronto Star* utilise le mot « nation » comme un synonyme de « Canada » ou de « pays » selon le contexte : « It is not often, in peacetime, that Canada does something which stirs a sense of pride, pleasure and achievement across the whole nation. […] Sixty-four nations have come, not only to glorify the deeds of their own people, but to contribute richly to Expo's theme of ″Man and his World″ »[8]. Ces journalistes anglophones ont donc une conception de la nation qui est indissociable du concept d'État-nation.

Les éditorialistes du *Nouvelliste* et du *Soleil* emploient à la fois la définition française et anglaise de ce mot et tentent ainsi de contourner ce problème linguistique. Sylvio St-Amant du *Nouvelliste* a des positions contradictoires. Il présente alternativement le Canada et les Canadiens français comme étant une nation. Selon ce raisonnement, le Canada est une nation qui contient deux nations[9]. Sylvio St-Amant est le seul à présenter une telle contradiction. Quant à lui, l'éditorialiste du *Soleil* emploie strictement la définition anglophone lorsqu'il parle de la nation. Par conséquent, il représente le Canada comme étant une seule nation, car ce mot est utilisé comme un synonyme de pays : « sans violence, le Canada est passé de colonie à nation »[10]. Toutefois, il affirme aussi que la Confédération « […] était également l'union de deux nationalités différentes appelées à vivre ensemble dans la paix et la concorde »[11]. Dans cette citation, l'éditorialiste attribut au mot « nationalité » la définition française de nation. Par conséquent, l'éditorialiste du *Soleil* considère que

---

[7] John Meyer, « Expo's Important Benefits are not on Balance Sheet », *The Chronicle Herald,* 25 juillet 1967, p. 7; « Centennial Dominion Day for Everyman : The Time is Now », *The Edmonton Journal,* 30 juin 1967, p. 4; « The Party is Complete », *The Globe and Mail,* 29 juin 1967, p. 6; Charles Lynch, « It's our Golden Age », *The Ottawa Citizen,* 27 avril 1967, p. 7; « The Horizon of 100 Years », *The Gazette,* 30 juin 1967, p. 6; « Expo : A surge of Pride in Canada », *Toronto Star,* 27 avril 1967, p. 6; « As our First Century Ends… », *The Vancouver Sun,* 30 juin 1967, p. 4.
[8] « Expo : A surge of Pride in Canada », *Toronto Star,* 27 avril 1967, p. 6.
[9] Sylvio St-Amant, « Infantilisme amusant », *Le Nouvelliste,* 3 janvier 1967, p. 4
[10] « À l'aube du Centenaire », *Le Soleil,* 31 décembre 1966, p. 4.
[11] *Ibid.*

le Canada contient deux nationalités, mais que celles-ci forment une seule nation. Il bâtit son propre vocabulaire pour contourner ce problème de définition. Les journalistes ne sont pas des êtres impartiaux; ils peuvent défendre leurs propres objectifs lorsqu'ils manipulent des représentations de la nation[12].

Le fait de se représenter le Canada composé d'une ou deux nations a une portée symbolique et politique. Représenter le Canada comme ayant deux nations permet aux Canadiens français de revendiquer plus de pouvoir au sein du pays et de donner un poids plus grand à la théorie des deux peuples fondateurs. À l'inverse, percevoir le Canada comme étant une seule nation permet d'appuyer la centralisation d'Ottawa. La connaissance préalable des limites de la nation permet de connaitre la toile de fond sur laquelle les limites du « nous » sont tracées. Ces connaissances seront également utiles pour la lecture du chapitre 4 portant sur l'unité nationale.

2.1.1 Les Québécois en transition identitaire : identification territoriale

Certains journalistes de la Belle province utilisent un « nous » québécois, alors que d'autres utilisent un « nous » canadien-français. Toutefois, l'analyse des éditoriaux et des chroniques permet de souligner la mouvance des balises territoriales associées au vocable identitaire « canadien-français ». Pour une majorité de journalistes québécois, les balises territoriales rattachées au référent « Canadien français » se sont resserrées sur le Québec. De plus, certains d'entre eux expriment des idées qui relèvent du nouveau nationalisme québécois territorial et revendicateur. Cela démontre que les

[12] Paul Litt, *Trudeaumania,* Toronto, UBC Press, 2016, p. 36-37.

journalistes francophones du Québec ont entamé leur transition identitaire qui va éventuellement les amener à s'identifier complètement à leur territoire provincial[13].

Sylvio St-Amant du *Nouvelliste* utilise alternativement un « nous » qui fait référence aux Canadiens français et un « nous » qui fait référence aux « Québécois ». Dans un même éditorial, ce journaliste superpose ces deux référents lorsqu'il affirme que le Québec a relevé le défi que constitue l'Expo 67 :

> Les Canadiens français s'apprètent [sic] à célébrer leur fête nationale, la Saint-Jean-Baptiste. […] Notre fête nationale doit être l'occasion de manifester notre joie et notre légitime fierté mais elle doit aussi et surtout nous inciter à réfléchir, à faire le pont. […] L'Expo '67 prouve aujourd'hui que les Québécois sont capables d'audace et d'imagination. Cette grande réalisation contribuera très certainement à faire disparaitre ce complexe d'infériorité qui nous était collé à la peau depuis la conquête[14].

L'utilisation conjointe de ces deux « nous » signifie que ce journaliste perçoit les Québécois comme faisant partie du groupe canadien-français, mais qu'ils forment également leur propre communauté distincte des autres Canadiens français. St-Amant du *Nouvelliste* commence à s'identifier au territoire du Québec. Toutefois, la transition identitaire de ce dernier est seulement entamée et non complétée, car il ne semble pas y avoir eu de rupture avec le vocable « Canadien français »[15].

Au *Devoir*, Claude Ryan utilise l'identifiant de Canadien français qu'il présente comme incluant les Québécois[16]. Dans un éditorial, il parle de l'attitude des Canadiens français et des Anglo-Canadiens vis-à-vis du Centenaire :

---

[13] Processus notamment étudié par Yves Frenette, *Brève histoire des Canadiens français,* Montréal, Boréal, 1998, p. 167 à 169.
[14] Sylvio St-Amant, « Un défi à relever », *Le Nouvelliste,* 23 juin 1967, p. 4.
[15] Roger Champoux de *La Presse* emploie strictement le vocable identitaire « Canadiens français », mais délimite le territoire national à celui du Québec. Il entame lui-aussi une transition identitaire. Voir Roger Champoux, « La minute de réflexion », *La Presse,* 31 décembre 1966, p. 4.
[16] Jean-Marc Léger du *Devoir* utilise aussi un « nous » qui réfère aux Canadiens français. Voir Jean-Marc Léger, « Au-delà des illusions », *Le Devoir,* 4 juillet 1967, p. 4.

> Au Québec, au contraire, tout était calme. […] Faut-il voir, dans cette différence, le fruit d'une sinistre conspiration qui viserait à empêcher les Canadiens français de participer aux fêtes du centenaire? […] Le Canadien français du Québec considère, au contraire, que la véritable histoire du Canada remonte non pas à 1867 mais au tout début du peuplement […] Le Canada français se dispose plutôt à participer à ces ″fêtes″ avec l'esprit de réserve[17].

Ryan considère donc les Québécois comme un sous-groupe distinct de la nation canadienne-française. Dans cet éditorial, il utilise majoritairement l'identifiant de « Canadien français » qu'il met en relation avec le territoire du Québec. La représentation spatiale associée au groupe canadien-français s'est resserrée sur le Québec. Malgré qu'il utilise le vocable identitaire « Canadien français », la mouvance des balises territoriales démontre l'initiation de la transition identitaire chez Claude Ryan. Ce journaliste, ainsi que l'éditorialiste du *Soleil,* représente aussi le Canada anglophone comme étant un « autre »[18].

L'éditorialiste du *Soleil* considère que les Québécois sont des Canadiens français et il ne les perçoit pas comme un groupe particulièrement distinct. Il emploie un « nous » qui réfère au Canada français et qui est mis en relation avec le territoire du Canada : « […] la présence du Canada français ne doit pas se limiter au Québec mais doit aussi se manifester activement dans nos institutions fédérales et dans les autres provinces. La culture française est l'un des grands avantages du Canada »[19]. Dans cette citation, le journaliste parle de la présence du Canada français dans les autres provinces que le Québec. Il souhaite que de nombreux Canadiens français et plusieurs réseaux institutionnels et associatifs francophones soient reconnus hors de la Belle province. L'éditorialiste du *Soleil* établit les balises territoriales du Canada français *ad mare*

---

[17] Claude Ryan, « Les ″deux centenaires″ », *Le Devoir,* 4 janvier 1967, p. 4.
[18] Claude Ryan, « Les ″deux centenaires″ », *Le Devoir,* 4 janvier 1967, p. 4; « Cent ans après », *Le Soleil,* 4 juillet 1967, p. 4.
[19] « Cent ans après », *Le Soleil,* 4 juillet 1967, p. 4.

usque ad mare. L'emploi de ces balises territoriales canadiennes cadre bien avec les limites et la définition de la nation que met de l'avant l'éditorialiste de ce journal.

L'éditorialiste du *Soleil*, Roger Champoux de *La Presse* ainsi que Richard Arès, intellectuel invité à écrire une chronique au *Devoir,* partagent un énoncé qui indique une transition identitaire. Cet énoncé est davantage en évidence dans l'éditorial de Champoux qui exprime des souhaits pour la prochaine année. Il affirme que « le chef de notre groupe ethnique, M. Daniel Johnson a pu être vague dans son message de l'An nouveau »[20]. La formulation « notre groupe ethnique » réfère au sujet déjà nommé qui est la nation canadienne-française. Ainsi, il désigne le premier ministre du Québec comme le chef du groupe ethnique canadien-français[21]. Ces journalistes assimilent les décisions de ce gouvernement à celles du Canada français et reconnaissent en même temps l'importance des leviers économiques, sociaux et politiques qu'offre le gouvernement provincial québécois[22]. Ce sont des caractéristiques du nouveau nationalisme québécois qui gagne de plus en plus d'adhérents dans les années 1960 en redéfinissant l'identité en fonction de l'État québécois[23]. Les vocables identitaires au Québec dans les années 1960 ont parfois mis plus de temps à faire leur transition que le contenu des discours[24]. Ces journalistes

[20] Roger Champoux, « La minute de réflexion », *La Presse,* 31 décembre 1966, p. 4.
[21] Arès dit la même chose. Voir Richard Arès, « Bilan d'un siècle », *Le Devoir,* 30 juin 1967, p. 25. L'éditorialiste du *Soleil* ne dit pas directement que le premier ministre du Québec est le porte-parole du Canada-français, mais fait référence à des traités entre le Canada français et la France. Toutefois, c'est le gouvernement du Québec qui a signé ces traités avec la France. Voir « Cent ans après », *Le Soleil,* 4 juillet 1967, p. 4.
[22] Michael D. Behiels, *Prelude to Quebec's Quiet Revolution : Liberalism versus Neo-nationalism, 1945-1960,* Montréal, McGill-Queen's University Press, 1985, p. 58 à 60.
[23] Lucia Ferretti, « La Révolution tranquille », *L'action nationale,* vol. 89, n° 10, décembre 1999*,* p. 84.
[24] Michel Bock, « Tradition et territoire dans le projet national canadien-français »*,* dans Martin Pâquet et Stéphane Savard (dir.), *Balises et références. Acadies, francophonies,* Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, p. 71.

manifestent de la confusion entourant les rapports conceptuels entre le Québec et le Canada français, car les deux vocables semblent dans ce cas-ci interchangeables[25].

Tous les journaux franco-québécois utilisent également un « nous » canadiens dans leurs éditoriaux en plus du « nous » canadien-français[26]. Un bon exemple se trouve dans l'éditorial de Sylvio St-Amant du *Nouvelliste* : « A [sic] titre de Canadiens, nous sommes débordants de fierté »[27]. Ce « nous » canadien est surtout employé dans les éditoriaux qui abordent l'Expo 67 et qui en font l'éloge. Il n'est pas contradictoire pour les journalistes québécois d'utiliser un « nous » canadien-français et un « nous » canadien, car ces deux appartenances sont complémentaires à leurs yeux. Chacune de ces identités s'imbrique l'une dans l'autre. L'analyse auquel nous venons de procéder est probante avec l'historiographie sur la question. Plusieurs historiens s'entendent pour dire que ce sont les États généraux du Canada français qui ont consacré la rupture du Canada français, une rupture officielle dont les premières manifestations ont lieu depuis plusieurs années déjà[28].

2.1.2 Les francophones hors Québec : identification au territoire provincial

Tout comme les Québécois, les journalistes francophones du *Droit* et de *La Liberté et le Patriote* utilisent un « nous » canadiens-français et un « nous » qui les identifient à leur province. Toutefois, il est particulier aux journalistes francophones hors Québec

---

[25] Michel Bock, *Comment un peuple oublie son nom. La crise identitaire franco-ontarienne et la presse française de Sudbury (1960-1975),* Ottawa, Prise de parole, 2001, p. 24.
[26] Roger Champoux, « Une partie qu'il faut gagner », *La Presse,* 28 octobre 1967, p. 4; Vincent Prince, « Une mission superbement accomplie », *Le Devoir,* 30 ocotbre 1967, p. 4; « L'expo à moitié chemin », *Le Soleil,* 31 juillet 1967, p. 4.
[27] Sylvio St-Amant, « L'Expo 67, c'est aussi notre affaire », *Le Nouvelliste,* 28 avril 1967, p. 4
[28] Marcel Martel, « Trois clés pour comprendre la rupture du Canada français, 1950-1965 », dans Benoît Cazabon (dir.), *Pour un espace de recherché au Canada français.Discours, objets et methods,* Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1996, p. 37 à 40 ; Yves Frenette, *op. cit.*, p. 180-181.

de *L'Évangéline* et du *Droit* de présenter certaines composantes du groupe canadien-français comme des « autres ». En effet, ils présentent les Québécois comme des « autres ». Ces situations témoignent d'une transition identitaire qui s'amorce dans les communautés francophones hors Québec.

Le seul journal francophone à ne pas utiliser le « nous » canadien-français est *L'Évangéline.* Depuis les années 1860, les Acadiens soutiennent qu'ils sont un groupe distinct sur la scène régionale et nationale[29]. Par conséquent, ils n'adhèrent pas réellement au « nous » canadien-français. Cela explique le détachement de Bernard Poirier de *L'Évangéline* par rapport à cette identité alors qu'il se réfère plutôt à un « nous » acadien :

> Pourtant, nous reconnaissons que durant ces 100 ans, les Acadiens ont accompli quelque chose […]. Ils sont fiers de leurs réalisations et même s'ils n'ont pas encore maîtrisé et obtenu toutes leurs revendications et leurs droits, nous croyons qu'ayant fait partie de la Confédération pendant 100 ans, nous avons contribué suffisamment à son édification pour en être fiers et le souligner de façon appropriée[30].

Dans cet éditorial, Poirier critique abondamment le Québec pour son abstinence à célébrer le Centenaire. De plus, ce dernier fait une distinction claire entre le Québec et les Acadiens. Bref, l'ensemble de ces éléments démontre que Bernard Poirier considère le Québec comme un « autre » différent de ses compatriotes acadiens. Il présente cet « autre » comme irrespectueux, ingrat et belliqueux[31]. Il faut souligner les mots durs que Poirier porte à l'égard du Québec. La relation entre le « nous » acadien et l'« autre » québécois semble donc déjà acrimonieuse dans l'esprit de certains avant même les États généraux du Canada français de novembre 1967. Cela

[29] Nicolas Landry et Nicole Lang, *Histoire de l'Acadie,* Québec, Septentrions, 2001, p. 157-158.
[30] Bernard Poirier, « Le Québec, mauvais perdant? », *L'Évangéline,* 4 janvier 1967, p. 4.
[31] *Ibid.*

confirme que Bernard Poirier s'est distancé des autres communautés francophones et a conscience de la spécificité acadienne dès le début des célébrations de 1967[32].

Un éditorialiste anonyme de *La Liberté et le Patriote* utilise à la fois un « nous » canadien-français et l'identifiant de « Franco-Manitobains » lorsqu'il fait l'éloge des voyages étudiants organisés par l'État fédéral dans le cadre du Centenaire :

> Quelle chance pour les Canadiens français! Il est grandement temps que nous acceptions d'être bousculés dans nos habitudes quelque peu bourgeoises, […]. Les Jeunes Franco-Manitobains de la Rivière-Rouge se sont fait un devoir d'afficher partout leur bilinguisme et leur belle éducation. Ils ont suscité la surprise dans les milieux français comme anglais, lesquels ignoraient sincèrement l'existence de Canadiens français élevés au Manitoba et montrèrent un intérêt insoupçonné[33].

Ce journaliste ajoute parfois « du Manitoba » à la suite du vocable identitaire « Canadien français ». Par conséquent, il met ce dernier en relation avec le territoire provincial. Ce journaliste témoigne d'une transition identitaire et cela même s'il n'emploie pas directement le « nous » franco-manitobain. Bref, les balises territoriales associées à l'identifiant canadien-français sont déplacées pour correspondre aux frontières du Manitoba. L'éditorialiste de *La Liberté et le Patriote* présent aussi les Anglo-Canadiens comme des « autres »[34].

---

[32] Julien Massicotte, « Réflexions sur les États généraux du Canada français et l'Acadie du Nouveau-Bunswick », dans Joseph Yvon Thériault et Jean-François Laniel (dir.), *Retour sur les États généraux du Canada français. Continuités et ruptures d'un projet national,* Québec, Presses de l'Université du Québec, 2016, p. 87 à 90. À travers des éditoriaux, *L'Évangéline* est le seul journal francophone hors Québec à se réjouir de la tournure souvrainiste qu'ont prit les assises préliminaires des États généraux du Canada français ayant lieu en novembre 1967. Voir Serge Miville, « Le Grand ″Schisme″? La ″première mémoire″ des États généraux et la presse francophone au Canada », dans Joseph Yvon Thériault et Jean-François Laniel (dir.), *op. cit.*, p. 78-79.

[33] « Voyages enrichissants à la portée des jeunes », *La Liberté et le Patriote,* 3 août 1967, p. 2.

[34] « Influence salutaire de l'Expo sur la mentalité canadienne », *La Liberté et le Patriote,* 2 novembre 1967, p. 2.

À plusieurs occasions, dans des éditoriaux différents, Willie Chevalier du *Droit* emploie un « nous » canadien-français[35]. Toutefois, ce n'est pas le seul vocable identitaire diffusé dans les éditoriaux de ce journal. En effet, Marcel Gingras démontre un début d'identification à son territoire provincial : « […] il convient de jeter un coup d'œil sympathique sur nos compatriotes ontariens de langue anglaise »[36]. L'utilisation de l'adjectif possessif « nos » signifie que ce journaliste s'approprie aussi l'adjectif « ontarien ». Ainsi, il s'identifie comme un Ontarien ou un Franco-Ontarien. C'est une chose qu'il fait à plusieurs reprises dans son éditorial qui évalue la place de la langue française dans la fonction politique ontarienne : « tout bien pesé, nous sommes maintenant un peu plus chez nous qu'autrefois en Ontario, […] »[37]. Le déplacement des balises territoriales explique ce changement d'identifiant. Nous documentons un peu plus l'émergence de l'identité franco-ontarienne à la fin des années 1960. Cette identité préconise une communauté de langue, d'histoire et de culture centrée sur les frontières de l'Ontario et sur les interventions du gouvernement de cette province[38]. L'évaluation que fait Gingras de la place du français dans les structures politiques de la province démontre aussi un changement de perspective qui annonce la consolidation de balises territoriales centrées sur l'Ontario.

Robert l'Heureux du *Droit* présente les Québécois comme des « autres » dans des situations particulières où les Franco-Ontariens ont une opinion différente d'eux :

> Je m'y suis aperçu que plusieurs personnes [franco-ontariennes] étaient gênées, embarrassées, humiliées par l'attitude des ″abstinents du Centenaire″.

[35] Willie Chevalier, « ″…A ceux qui luttent″ », *Le Droit,* 25 juillet 1967, p. 6; Willie Chevalier, « Cent ans », *Le Droit,* 30 juin 1967, p. 6; Willie Chevalier, « Propos de circonstance », *Le Droit,* 4 juillet 1967, p. 6.
[36] Marcel Gingras, « Nos amis anglophones », *Le Droit,* 30 juin 1967, p. 6.
[37] *Ibid.*
[38] Stéphane Savard, « Une référence franco-ontarienne en mutation. Émergence de nouvelles composantes identitaires franco-ontariennes entre 1968 et 1984 », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 15, n^{o} 3, printemps 2007, p. 278-279.

> […], je tenterai de résumer les principales raisons qui m'ont été données pour expliquer la ″froideur″ des Québécois [vis-à-vis du Centenaire]. […] À partir de cette prémisse, ils croient que l'on peut souligner le Centenaire, peut-être à l'occasion de la fête du 1er juillet, sans toutefois en faire l'objet d'un an de manifestations[39].

Dans cette citation, l'Heureux parle des Québécois à la troisième personne et parle d'eux comme des gens extérieurs à leur communauté. Ce journaliste n'attribue pas de caractéristique particulière à cet « autre ». Cette chronique montre succinctement que le « nous » des Franco-Ontariens se développe en réaction au discours identitaire des Québécois, discours qui effrite les liens entre ces deux communautés[40].

Cette identification de la part des journalistes de *L'Évangéline,* de *La Liberté et le Patriote* et du *Droit* à leur territoire provincial respectif se traduit dans leur couverture médiatique du Centenaire. En effet, ces journaux réfèrent beaucoup au cadre territorial provincial lorsqu'ils publient des articles sur le Centenaire[41]. Ces journaux ont fait le choix de miser sur les informations à donner quant aux célébrations qui avaient lieu dans leur province. Des journalistes du *Droit* et de *La Liberté et le Patriote* utilisent aussi un « nous » canadien dans des éditoriaux[42]. Cette situation transparait également dans la couverture médiatique par l'invocation de balises territoriales nationales[43]. Il n'est pas contradictoire pour ces journaux d'entretenir de multiples appartenances identitaires. Elles sont mutuellement complémentaires. L'analyse des frontières entre le « nous » et l'« autre » au Québec et dans les communautés francophones hors Québec montre qu'il y a déjà un détachement vis-à-vis du vocable identitaire « Canadien français » avant même les

[39] Robert l'Heureux, « Le Centenaire », *Le Droit,* 6 janvier 1967, p. 2.
[40] Michel Bock, *op. cit.,* p. 26.
[41] Ils font partie de ceux qui invoquent en plus grand nombre des balises territoriales provinciales dans leur couverture médiatique des célébrations. Voir le graphique à l'annexe I. La couverture médiatique du Centenaire est plus éloquante à utiliser dans ce contexte, car l'Expo 67 a lieu hors de leur territoire provincial.
[42] Willie Chevalier, « Cent ans », *Le Droit,* 30 juin 1967, p. 6; « Voyages enrichissants à la portée des jeunes », *La Liberté et le Patriote,* 3 août 1967, p. 2.
[43] Voir le graphique à l'annexe I.

États généraux de novembre 1967. Notre analyse vient corroborer les propos des historiens Yves Frennette et Marcel Martel[44]. Les États généraux du Canada français ne font que consacrer officiellement la rupture et précipiter des changements entamés.

2.1.3 Les multiples identités des Anglo-Canadiens en fonction de leur région

Plusieurs journalistes anglo-canadiens ont de multiples appartenances identitaires qui s'imbriquent les unes dans les autres. Le changement de vocable identitaire se fait à la suite d'un changement de cadre territorial. Des journalistes du *Chronicle Herald* et du *Vancouver Sun* s'identifient à leur province, tandis que des chroniqueurs de l'*Ottawa Citizen* et du *Toronto Star* s'identifient à leur ville. Les journalistes de l'*Edmonton Journal,* de la *Gazette* et du *Globe and Mail* ne partagent pas d'identifiants provinciaux ou régionaux. Tous les journaux anglophones à l'étude ont un « nous » canadien. C'est ce « nous » canadien qui est jumelé à l'identifiant régional ou provincial.

Les journalistes du *Chronicle Herald* utilisent plusieurs identifiants différents. Un chroniqueur anonyme utilise un « nous » qui désigne les habitants des Maritimes. Ce « nous » est mis en opposition à un « autre » qui est plus à l'ouest de l'Atlantique :

> In this Centennial year, Maritimers who are celebrating one hundred years of Confederation sincerely hope that the federal government will show the same degree of largesse in the solution of our problems as has been showered upon some of the provinces west of the Atlantic in recent years[45].

[44] Ces deux historiens s'accordent pour souligner que les États généraux sont la manifestation d'une rupture déjà existante. Voir Marcel Martel, *loc. cit.,* p. 37 à 40. Yves Frenette, *op. cit.,* p. 174 à 181

[45] « In this centennial year », *The Chronicle Herald,* 2 janvier 1967, p. 3.

Ce « nous » *maritimers* qu'emploie ce chroniqueur inconnu démontre une identification régionale qui déborde les frontières de sa province. Indirectement, il reconnait que les gens des Maritimes ont des défis et des expériences similaires qui sont aux antipodes de ceux à l'ouest du pays. Néanmoins, cette identification aux territoires des Martimes n'empêche pas d'autres journalistes du *Chronicle Herald* d'entretenir d'autres référents identitaires qui ont des balises territoriales différentes.

L'éditorialiste du *Chronicle Herald* critique des étudiants québécois qui ont manifesté leur opposition à la monarchie canadienne. C'est dans ce contexte qu'il diffuse un second référent identitaire, celui de Néo-Écossais. Ce changement d'identifiant est dû au déplacement des balises territoriales qui se sont resserrées sur la province :

> When in Quebec, sensible Nova Scotians are prepared to concede that the monarchy is much less popular there than here. When in Nova Scotia, Quebeckers should also be prepared to recognize the difference[46].

Cet éditorialiste n'est pas neutre et prend position en appui aux Néo-Écossais qui soutiennent la monarchie. Il s'inclut dans le « nous » néo-écossais. De plus, il place les Québécois en opposition à ces derniers et les présente comme des « autres » qu'il critique abondamment. Ces « autres » québécois sont perçus comme des gens rudes et irrespectueux, tandis que les Néo-Écossais sont présentés comme des gens sensibles et raisonnables. Ce journaliste présente également ce groupe comme respectueux de leurs traditions[47]. Cette analyse est probante avec la description de l'identité néo-écossaise des années 1960 que fait Meaghan Elizabeth Beaton. Cette dernière explique que les Néo-Écossais se voient comme des descendants d'Écossais et comme faisant partie d'une diaspora écossaise. Dans cette optique, ils considèrent

[46] « 'Different Traditions' », *The Chronicle Herald,* 28 octobre 1967, p. 4.
[47] *Ibid.*

important de préserver leurs traditions vivantes et de les mettre en valeur[48]. L'éditorialiste du *Chronicle Herald* a également un « nous » canadien[49].

À l'opposé géographique du pays, l'éditorialiste du *Vancouver Sun* s'identifie lui aussi à sa province, car il a un « nous » britanno-colombien bien définit. On peut remarquer ce « nous » britanno-colombien lorsque le journaliste manifeste l'espoir que sa province se développe mieux :

> British Columbia came four years late into Confederation and already had its own peculiar history as a brawling frontier territory behind it. Its reputation as the most ebullient, and surely one of the most resentful of central authority, has been earned. Yet British Columbians are as conscious as any of the people of this dominion of their Canadianism. […] We shall, we hope, do better, building a worthy city, a great province, for those who will look back to us a century hence[50].

Cet éditorialiste donne une ample description de la communauté britanno-colombienne avant de s'inclure dans celle-ci. Cette description lui permet de différencier les Britanno-Colombiens de leurs compatriotes canadiens. Ce journaliste inclu ce « nous » britanno-colombien comme étant l'une des variantes de l'identité canadienne. Ainsi, en présentant un « nous » britanno-colombien, il s'insère implicitement dans un « nous » canadien[51]. L'éditorialiste du *Vancouver Sun* est le journaliste qui démontre le mieux comment les différentes identités régionales des Anglo-Canadiens s'imbriquent dans l'identité canadienne.

---

[48] Meaghan Elizabeth Beaton, *The Centennial Cure: Commemoration, Identity and Cultural Capital in Nova Scotia during Canada's 1967 Centennial Celebrations,* Toronto, University of Toronto Press, 2017, p. 77.
[49] « The Centennial Visit », *The Chronicle Herald,* 1 juillet 1967, p. 4.
[50] « …And Our Particular Part », *The Vancouver Sun,* 31 décembre 1966, p. 4.
[51] L'éditorialiste du journal a aussi un « nous » canadien dans un autre article. Voir « The Memory Lingers On », *The Vancouver Sun,* 3 juillet 1967, p. 4.

Le « nous » le plus utilisé par les journalistes du *Toronto Star* est celui anglo-canadien. L'éditorialiste énonce clairement la position du journal en écrivant « our side » dans un contexte où il parle du dualisme culturel canadien[52]. L'abondance d'identification à la communauté anglo-canadienne démontre que ce vocable identitaire fait partie du noyau central des représentations pour l'éditorialiste du *Toronto Star*. Il associe aussi le vocable identitaire « Canadien anglais » à celui « Canadien ». Il se considère comme Canadien et s'inclut dans cette communauté. Par conséquent, le vocable de « Canadien anglais » correspond pour lui à l'une des sous-composantes de l'identité canadienne. Pour l'éditorialiste du *Toronto Star,* la culture est l'élément dominant dans l'établissement de l'altérité entre les Canadiens.

Le « nous » anglo-canadien et canadien ne sont pas les seuls à être évoqués dans les pages du *Toronto Star.* En effet, l'éditorialiste du *Toronto Star* démontre clairement un lien d'appartenance et d'identification à la métropole torontoise en utilisant un « nous » torontois. Il emploie ce « nous » lorsqu'il critique le projet du Centenaire de sa ville, organisé dans le cadre du CGP, dont l'ampleur a été réduite par manque de fond; il critique le fait que Toronto se contente de rénover un vieux bâtiment pour le transformer en Centre des arts plutôt que d'en construire un tout neuf :

> If that's the best that can be done by the Canadian city [Toronto] which has flourished like no other since Confederation, then we should be ashamed of ourselves – and of our city fathers, and of the wealthy men and companies who have failed to support a project worthy of the city's greatness[53].

Dans cette citation, le « we » qui devrait être honteux est celui torontois. Ce « nous » torontois a été évoqué en raison d'un contexte de compétition entre différentes villes. En effet, l'éditorialiste du journal compare Toronto à des villes de l'Alberta et du

[52] « Let's confess : It's great to be Canadians », *Toronto Star,* 1 juillet 1967, p. 6.
[53] « Is this the best we can do on our birthday? », *Toronto Star,* 29 juin 1967, p. 6.

Québec[54]. Pour conclure avec le *Toronto Star,* l'éditorialiste du journal représente les Torontois comme des gens libéraux et modernes. Ce faisant, les conservateurs et les traditionalistes sont considérés comme des « autres », car leurs vues et opinions sont à l'opposé de ceux partagés par la majorité torontoise selon le journaliste[55].

On ne peut pas aborder l'*Ottawa Citizen* sans mentionner que c'est le journal dont les chroniques et les éditoriaux sont les plus aseptiques. Les journalistes de l'*Ottawa Citizen* pèsent beaucoup leurs mots. Ils évitent d'aborder des sujets controversés, d'être trop critiques, d'être trop négatifs ou de présenter un « nous » contestable. Il est plausible que cette situation soit due au fait que ce journal se trouve plus près du pouvoir. À cause de cette situation, il est plus difficile de cerner les identifiants des journalistes de l'*Ottawa Citizen*. Toutefois, il est quand même possible d'identifier deux « nous » différents. Dans cette première citation provenant d'un éditorial souhaitant la bienvenue aux souverains canadiens, ces deux « nous » sont superposés l'un à l'autre et démontrent bien la difficulté à cerner ce journal :

> Ottawa, as a city and on behalf of the nation, today welcomes its most honored visitors of Centennial year, Her Majesty the Queen and His Royal Highness Prince Philip. They are here to join us in our celebrations as we approach the anniversary date of Confederation. Nothing could cap the event more appropriately than their presence here on this most special day[56].

Il est difficile de cerner à quel groupe renvoie le pronom « us ». L'éditorialiste dit que la ville, au nom de la nation, accueille les souverains. Considérant que les souverains sont à Ottawa à ce moment et que la ville d'Ottawa est la capitale nationale du Canada, ce pronom représente symboliquement les Canadiens et effectivement les Ottaviens. Le « nous » ottavien et canadien est adroitement superposé grâce à la

[54] Il aborde les villes de Winnipeg, de Lethbridge en Alberta et de Shawville au Québec. *Ibid.*
[55] « The royal amnesty is outdated », *Toronto Star,* 28 juin 1967, p. 6.
[56] « The party's on : Glad to see you, Your Majesty », *The Ottawa Citizen,* 29 juin 1967, p. 6.

symbolique employée. Les journalistes de l'*Ottawa Citizen* emploient aussi ces deux « nous » de manière distincte dans différentes chroniques[57].

Jusqu'ici nous n'avons pas abordé les identifiants ou le « nous » employé par les journalistes de la *Gazette,* du *Globe and Mail* et de l'*Edmonton Journal*[58]. Ceux-ci ont un « nous » uniquement canadien dans leurs chroniques et éditoriaux. Il est possible que les journalistes de la *Gazette* et du *Globe and Mail* ne proposent pas de multiples appartenances identitaires, car leurs journaux publient un peu partout au Canada. Par conséquent, ils se limiteraient à diffuser seulement une appartenance identitaire canadienne afin de ne pas soulever de controverses et d'atteindre un plus grand bassin de lecteurs. De plus, cela aurait été contradictoire pour ces trois journaux anglophones de diffuser de multiples appartenances identitaires, car ils critiquent la pluralité identitaire comme nous verrons au chapitre 4.

Les multiples identités des journalistes anglophones n'entrent pas en contradiction et sont mutuellement complémentaires en raison de la variété de leur dimension spatiale et du fait qu'elles peuvent s'imbriquer les unes dans les autres. Philip Buckner démontre, en utilisant l'identité impériale et l'identité canadienne, que les Anglo-Canadiens avaient de multiples identités qui n'entraient pas en confrontation[59]. Notre analyse permet d'ajouter que cela est également vrai des diverses identités régionales.

---

[57] Charles King utilise le « nous » canadien. Tandis que, Roger Appleton emploi un « nous » ottavien. Voir Charles King, « Now let's display our new maturity », *The Ottawa Citizen,* 3 juillet 1967, p. 6; Roger Appleton, « Expo shows us how : Rapid transit's uncomfortable, but it moves crowds », *The Ottawa Citizen,* 4 jui llet 1967, p. 6.

[58] Gordon Aalborg de *l'Edmonton Journal* parle parfois de la population de l'Alberta à la troisième personne, mais ne s'identifie pas à ce vocable. Toutefois, il emploie un « nous » canadien. Voir Gordon Aalborg's, « A Most Worthy Project », *Edmonton Journal,* 4 janvier 1967, p. 17. La *Gazette* n'emploie pas un « nous » clairement défini dans ses éditoriaux. Toutefois, plusieurs de ses chroniqueurs emploient un « nous » canadien. Voir Gordon Pape, « Expo : It Could End Canada's Inferiority Complex », *The Gazette,* 28 avril 1967, p. A-7; Bill Bantey, « An Open Letter », *The Gazette,* 27 avril 1967, p. 23. Le *Globe and Mail* emploie un « nous » canadien dans des éditoriaux. Voir « In Expo Canada came of age », *The Globe and Mail,* 28 octobre 1967, p. 6; « Confederation Day », *The Globe and Mail,* 1 juillet 1967, p. 6.

[59] Philip Buckner, « The Long Goodbye », dans Philip Buckner et R. Douglas Francis (dir.), *Rediscovering the British World,* Calgary, University of Calgary Press, 2005, p. 182 et 189.

Cette situation correspond à ce qu'Helen Davies rapporte, à savoir que le Centenaire mettait l'accent sur les loyautés régionales déjà existantes[60]. La pluralité identitaire pourrait être une réponse des Anglo-Canadiens face à l'éclatement de leurs référents britanniques; une réponse à ce que Bryan Palmer qualifie d'incertitude identitaire[61].

2.1.4 Les Premières Nations, des Canadiens différents des autres

Aucun des journalistes à l'étude ne s'identifie comme un membre des Premières Nations. Toutefois, des journalistes du *Globe and Mail,* du *Chronicle Herald* et de l'*Edmonton Journal* représentent ces communautés comme des « autres ». Ils emploient la troisième personne lorsqu'ils abordent ce groupe[62]. Ces « autres » autochtones sont quand même considérés comme des Canadiens. Ainsi, ces journalistes anglophones les présentent comme faisant partie de la nation canadienne. Ces journalistes participent à construire des représentations sur les Premières Nations qui abordent leur place dans le Canada de 1967. Bref, ces journalistes ont une approche colonialiste au moment même où ces diverses communautés commencent à faire-valoir leurs revendications dans l'espace public à travers leur pavillon à l'Expo 67[63].

---

[60] Lyn Spillman, *Nation & Commemoration : Creating National Identities in the United States and Australia,* cité par Helen Davies, *The Politics of Participation: A Study of Canada's Centennial Celebration,* thèse de Ph.D. (philosophie), Université du Manitoba, 1999, p. 32 et 33.

[61] Bryan D. Palmer, *Canada's 1960 : Ironies of Identity in a Rebellious Era,* Toronto, University of Toronto Press, 2009, p. 5 et 21.

[62] Gordon Aalborg's, « A Most Worthy Project », *Edmonton Journal,* 4 janvier 1967, p. 17; « …absolutely, Mr. Brown », *The Globe and Mail,* 1 juillet 1967, p. 6.

[63] Le Pavillon des Indiens du Canada décrivait la colonisation européenne comme un événement historique ayant forcé le déplacement ou ayant causé la perte de plusieurs populations autochtones. Il présentait également la colonisation comme étant la source de la destruction de leur culture ancestrale. Ce pavillon dénonçait l'état de pauvreté et d'aliénation dans lequel vivaient les Premières Nations en 1967. Voir Sonja Macdonald, *Expo 67, Canada's National Heteropia: A Study of the Transformative*

Un chroniqueur du *Globe and Mail* rapporte ce que les visiteurs de l'Expo pourront trouver dans le pavillon des Indiens du Canada. L'objectif est surtout d'aborder la situation déplorable des Premières Nations dans le Canada de 1967. C'est dans ce contexte qu'il utilise la troisième personne pour aborder ces communautés. Toutefois, ces dernières sont également présentées par le journaliste comme étant des camarades canadiens : « they have little to celebrate, as some of their fellow Canadians are discovering at Expo »[64]. Gordon Aaalborg de l'*Edmonton Journal* partage aussi cette représentation des Premières Nations comme des communautés « autres » inclues dans la nation canadienne[65]. Aalborg et le chroniqueur du *Globe and Mail* décrivent ces « autres » comme des groupes vivant sur des réserves, ayant leur propre culture, leur propre héritage et comme étant majoritairement rural[66]. Ces journalistes mettent l'emphase sur la culture pour définir l'altérité des Premières Nations. Aalborg emploie également la couleur de la peau pour définir leur altérité. Comme le souligne Randal Arthur Rogers, l'insistance sur l'héritage autochtone tend à placer ces groupes comme à l'antithèse de la modernité[67].

Le *Chronicle Herald* rediffuse cette précédente chronique du *Globe and Mail* que nous avons abordé. Toutefois, ce journal retransmet cette chronique avec quelques modifications; plus particulièrement, le *Chronicle Herald* retire la description des « autres » autochtones comme ayant leur propre culture, leur propre héritage et comme étant majoritairement rural[68]. Le retrait de ce paragraphe est un choix éditorial significatif, car le journal manipule ainsi un discours. Cela signifie que le *Chronicle Herald* ne souhaite pas partager une telle représentation des Premières Nations. Par

---

Role of International Exhibitions in Modern Society, mémoire de maîtrise (art), Université de Carleton, 2003, p. 143 à 145.

[64] « A record of failure », *The Globe and Mail,* 24 juin 1967, p. 6.

[65] Gordon Aalborg's, « A Most Worthy Project », *Edmonton Journal,* 4 janvier 1967, p. 17.

[66] *Ibid;* « A record of failure », *The Globe and Mail,* 24 juin 1967, p. 6.

[67] Randal Arthur Rogers, *Man and his World: An Indian, a Secretary and a Queer Child: Expo 67 and the Nation in Canada,* mémoire de M.A. (histoire de l'art), Université Concordia, 1999, p. 27-28.

[68] « Depressing Record : From the Toronto Globe and Mail », *The Chronicle Herald,* 29 juin 1967, p. 4.

conséquent, ce journal ne définit pas ce qui constitue l'altérité de ces dernières, mais déplore leur situation dans le Canada de 1967 comme le fait le *Globe and Mail.*

Aucun journal francophone n'aborde les Premières Nations dans leurs chroniques ou éditoriaux. Il est peu probable que les journalistes francophones ne les considèrent pas comme des « autres », car plusieurs d'entre eux perçoivent la culture comme délimitant l'altérité. En fait, il est plus plausible que ces journalistes ne soient pas encore sensibilisés aux enjeux de ces communautés. Leur silence est très révélateur, car cela signifie à la fois que les journalistes francophones ne considèrent pas les Premières Nations comme des Canadiens français ou des Québécois et qu'ils ne sentent pas le besoin de les inclure dans les discussions politiques de l'heure. Bref, ils les ignorent au moment où ces communautés commencent à prendre parole dans l'espace public. Il s'agit d'une autre forme de colonialisme, différente de celle des anglophones.

Pour conclure, Eva Mackey affirme que les Premières Nations sont perçues comme un « autre » en 1967; un « autre » que le gouvernement fédéral désire transformer en clientèle politique[69]. Des journalistes anglo-canadiens présentent également celles-ci comme des « autres ». Toutefois, cela ne les empêche pas d'inclure les Premières Nations dans l'identité canadienne. Ces journalistes abordent ces communautés lorsqu'ils présentent leurs enjeux particuliers en 1967. Cela nous permet d'affirmer que ces journalistes veulent également inclure les Premières Nations dans la clientèle politique du gouvernement fédéral. Ces journalistes font pression sur les instances politiques fédérales pour qu'elles hâtent leurs réponses aux enjeux autochtones, mais surtout pour qu'elles règlent les problèmes causés par les écoles résidentielles.

[69] Eva Mackey, *The House of Difference, Cultural Politics and National Identity in Canada,* Toronto, University of Toronto Press, 2002*,* p. 61-62.

2.2 Un vaste territoire nordique : un défi qui procure courage et force

Dans cette partie, nous voyons que les journalistes diffusent des représentations identitaires de l'espace canadien afin de souligner les vertus que le territoire a suscitées chez les habitants du pays. D'ailleurs, ils font souvent usage du passé pour affirmer la pérennité dans le temps de ces représentations et des vertus qui y sont associées. Cette section est divisée en trois parties. En premier, nous voyons que quelques journalistes, surtout anglophones, diffusent une représentation identitaire de la nordicité pour affirmer la supériorité canadienne. En second, plusieurs journalistes représentent le vaste territoire comme un défi qui a façonné les Canadiens. En dernier, deux journalistes présentent le commerce des fourrures comme étant au fondement du Canada, participant ainsi au processus de légitimisation du pouvoir exercé par le gouvernement fédéral.

La première représentation identitaire concerne la relation entre le climat nordique et les vertus de la robustesse, du courage et de la force des Canadiens. Dans ce cas-ci, la nordicité est un élément qui permet aux journalistes de mieux distinguer et caractériser le « nous » et d'affirmer sa supériorité face à « l'autre » américain. La nordicité comme élément de supériorité est une représentation identitaire dont la sociologue Eva Mackey souligne l'existence dans différents milieux sociaux, surtout anglophone, depuis la signature de l'AANB[70]. Notre étude montre que cette représentation identitaire est présente dans les milieux journalistiques, surtout anglophones, lors des célébrations du Centenaire.

[70] Eva Mackey, *op. cit.,* p. 40 à 42 et 145.

Des journalistes de l'*Edmonton Journal,* du *Globe and Mail,* du *Toronto Star,* du *Vancouver Sun* et de *L'Évangéline* partagent cette représentation identitaire. Dans une chronique du *Globe and Mail,* Dennis Braithwaite rapporte le déroulement de la cérémonie inaugurant la flamme du Centenaire :

> Even Judy LaMarsh was something to see in her coonskin – though for my money the dignitaries overdid the fur hat and coat bit; that's the kind of Canadian sterotype we are trying to shed, isn't it? The little plumes of vapor that issued, in echelon, from the mouths of the choir and individually from the platform speakers', got the point across much more naturally that this, indeed, was the true north strong and free[71].

Braithwaite présente les petits nuages de condensation comme représentant plus efficacement le « nous » canadien et caractérise ainsi les Canadiens par leur nordicité. Le journaliste fait également allusion au Canada lui-même comme le vrai nord fort et libre. Il présente ici des qualités qu'il considère comme nationales.

Une seconde chronique, celle de Bruce West, parue dans le *Globe and Mail* la même journée se consacre en partie à rapporter le déroulement de l'inauguration de la flamme du Centenaire. Bruce West cite l'un de ses collègues, Greg Clark, dans son texte : « ''BOY!'' said he. ''Did you see that steam? If any Americans were watching that ceremony on their TV sets it must have scared the dickens out of them! After all, any neighbor that breathes live steam like that when it kicks off its centenary is a neighbor to be reckoned with'' »[72]. Le fait que Bruce West rapporte les mots de son collègue qui présente ce même nuage de vapeur comme inspirant la peur et le respect lui permet de défendre la supériorité du Canada.

Les journalistes de *L'Évangéline* et du *Toronto Star* sont les seuls à faire usage du passé pour soutenir cette représentation identitaire de la nordicité canadienne. À

[71] Dennis Braithwaite, « Words fail us », *The Globe and Mail,* 2 janvier 1967, p. 17.
[72] Bruce West, « Getting up steam », *The Globe and Mail,* 2 janvier 1967, p. 17.

l'occasion de la fête du Canada, l'éditorialiste du *Toronto Star* célèbre les Pères de la Confédération. C'est dans ce contexte qu'il présente des qualités que les ancêtres des Canadiens ont développé en raison des difficultés du climat : « It took hard work and hardy people to make nature yield her treasures in this wintry clime. We tend to regard our history as humdrum and unheroic after the age of discovery and exploration »[73]. Le journaliste poursuit son éditorial en démontrant qu'il est faux de dire que l'histoire canadienne n'est pas héroïque après la colonisation. Ainsi, il affirme que ses prédécesseurs étaient des gens robustes et productifs et que ces qualités ont été transmises à leurs descendants. Cet usage du passé permet au journaliste d'affirmer la supériorité des Canadiens en raison du climat nordique du pays. *L'Évangéline* véhicule également cette représentation[74]. C'est le seul journal francophone à la diffuser. Il est possible que la plus grande proximité des Acadiens avec les Anglo-Canadiens facilite le transfert de représentations d'un groupe à l'autre. Il est donc plausible que cette représentation de la nordicité ait voyagé dans le réseau de communications, traversant la barrière linguistique au Nouveau-Brunswick. D'ailleurs, nous sommes en mesure de voir l'influence de cette proximité sur la couverture médiatique de *L'Évangéline.* Tout comme la majorité des journaux anglophones, *L'Évangéline* manifeste un grand intérêt pour le Centenaire[75].

Des journalistes du *Vancouver Sun* et de l'*Edmonton Journal* diffusent aussi la représentation identitaire de la nordicité. Toutefois, chez eux, cette représentation n'est pas utilisée pour affirmer la supériorité du pays. Ces deux journaux publient un poème à l'occasion de la fête du Canada. Dans le cas du *Vancouver Sun,* le poème est tiré d'un livre écrit par le directeur de la rédaction et se trouve sur la première page du

[73] « Let's confess : It's great to be Canadians », *Toronto Star,* 1 juillet 1967, p. 6.
[74] « Le Canada vu dans sa totalité », *L'Évangéline,* 3 janvier 1967, p. 4. Il faut spécifier que cette chronique a été publiée à l'origine dans le Bulletin mensuel de la Banque royale du Canada. Même si cette représentation n'est pas véhiculée par l'un des journalistes de *L'Évangéline*, la rediffusion de cet article atteste de la validité de la représentation et de sa circulation dans le réseau de communications.
[75] C'est le journal francophone hors Québec dont la superficie des articles sur le Centenaire sur ses pages couvertures est la plus grande. C'est aussi le journal francophone dont l'étendue moyenne des articles sur le Centenaire est la plus importante. Voir les annexes G et le tableau 1.1 à la page 34.

journal. La présence de ce poème sur la première page la veille de la fête du Canada signifie que les représentations identitaires qu'il contient ont plus de retentissement, sont jugées moins controversées et plus importantes à évoquer. Dans ce poème, Bruce Hutchison souligne le passage des saisons et l'impact des changements saisonniers, surtout ceux hivernaux, sur le territoire canadien[76]. Le poème de l'*Edmonton Journal* parait dans une chronique de Ruth Bowen. Cette dernière aborde le territoire arctique pour diffuser cette représentation de la nordicité canadienne[77].

La seconde représentation en lien avec le territoire aborde l'immensité territoriale comme un défi passé et actuel que le « nous » canadien a du affronter. La représentation du Canada à travers la grandeur de son territoire est courante dans les expositions internationales et universelles[78]. Plusieurs journalistes anglophones présentent ce défi territorial comme ayant façonné les Canadiens. Ils font usage du passé pour soutenir que les Canadiens ont conservé ces qualités que le territoire leur a octroyées. De plus, cet usage du passé permet d'affirmer que le défi territorial est continu dans l'histoire canadienne.

Des journalistes du *Devoir,* de la *Gazette,* du *Globe and Mail,* du *Toronto Star,* du *Droit,* de *La Liberté et le Patriote,* de l'*Edmonton Journal,* du *Chronicle Herald* et du *Vancouver Sun* véhiculent cette seconde représentation identitaire[79]. Un bon exemple de cette représentation se trouve dans le *Vancouver Sun.* L'éditorialiste du journal expose les épreuves que le Canada a relevées dans ses premiers cent ans d'existence et les défis qu'il doit relever à l'avenir : « our first century taught us to master a harsh natural environment, to possess half a continent and to govern it. That task was

[76] Bruce Hutchison, « Happy 100th Birthday Canada! », *Vancouver Sun,* 30 juin 1967, p. 1.
[77] Ruth Bowen, « Voices Echo 'Canada' », *Edmonton Journal,* 30 juin 1967, p. 17.
[78] Bryan MacDonald montre dans un article que l'immensité du territoire et des paysages sont à la base de chacune des représentations du Canada dans les expositions internationales entre 1958 et 2000. Voir Bryan MacDonald, « La participation canadienne aux expositions universelles et internationales (1958-2000) », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 17, n° 1, 2008, p. 46.
[79] Un chroniqueur du *Chronicle Herald* soutient que le vaste territoire représente un défi financier qui a affecté défavorablement certaines parties du Canada par le passé et qui continue d'avoir un impact en 1967. Voir « In this centennial year », *The Chronicle Herald,* 2 janvier 1967, p. 3.

prodigious, quietly heroic and, on the whole, successfully performed because the rules of progress were then known and accepted »[80]. L'éditorialiste aborde le « nous » canadien comme celui ayant réussi à maîtriser le territoire. De plus, l'usage du passé qu'il fait dans cette citation permet d'affirmer que les qualités développées à travers le défi territorial passé ont perduré dans le « nous » contemporain[81].

L'éditorialiste de l'*Edmonton Journal* partage aussi la représentation de l'immense territoire canadien comme un défi. Plus particulièrement, il considère que le territoire est un obstacle à l'établissement d'un patriotisme[82]. Pour lui, le vaste territoire est la source des divisions entre les Canadiens. Ce journaliste annonce l'arrivée de la fête du Canada et présente des manières par lesquelles les Canadiens vont célébrer :

> Tomorrow, curiously remote, the Queen will adress her nation. The country's official eyes will turn to her. The eyes of the remaining twenty million Canadians will do as they please, in their homes, on the highways, in the mountains, on the farms and on the lakes. Consciously or unconsciously, individually they will be observing their own Centennial Dominion Day. That is why this is a poignantly lonely time, the bunting and bands notwithstanding, lonely like our great empty country and its isolated cities and settlements and farmsteads[83].

À travers cette citation, le journaliste souligne la distance qu'il y a entre certains Canadiens et la Reine et entre les Canadiens eux-mêmes. Cette insistance sur la distance indique la cause aux yeux du journaliste de l'expérience solitaire et individuelle de la fête du Canada, car les Canadiens eux-mêmes sont physiquement isolés les uns des autres. D'ailleurs, ce rapprochement entre l'expérience de la fête du

[80] « As Our First Century Ends… », *The Vancouver Sun,* 30 juin 1967, p. 4.
[81] L'éditorialiste du *Toronto Star* aborde cette representation de manière très similaire à son collègue du *Vancouver Sun*. « Let's confess : It's great to be Canadians », *Toronto Star,* 1 juillet 1967, p. 6.
[82] L'éditorialiste du *Globe and Mail* a une position similaire. Il diffuse la représentation du territoire comme un défi à l'établissement de symboles canadiens. Voir « …absolutely, Mr. Brown », *The Globe and Mail,* 1 juillet 1967, p. 6.
[83] « Centennial Dominion Day for Everyman. The Time is Now », *Edmonton Journal,* 30 juin 1967, p. 6.

Canada et l'expérience du territoire est confirmé par la comparaison auquel le journaliste procède entre ces éléments. Il est significatif que cette représentation soit diffusée la veille du 1er juillet. L'éditorialiste de l'*Edmonton Journal* avoue au moment où ses propos ont le plus de retentissement qu'il ne croit pas à l'authenticité de la fête du Canada.

L'éditorialiste de la *Gazette* pousse encore plus loin cette représentation du vaste territoire comme un défi ayant modelé les Canadiens. Peu avant la fête du Canada, il rend hommage au pays et à son passé, et souligne l'influence du territoire sur l'histoire canadienne. C'est dans ce contexte que le journaliste affirme ceci :

> The great struggle of Canada, throughout all its years, has been the struggle with space. […] The separation of space has raised the problems of misunderstanding, and divided outlook, and the doubts that come with the unfamiliar. But if these have been the problems, great, too, are the opportunities for a bigness of outlook. Space as brought the pattern of variety and all the differences of tradition and experience that are represented in the heraldic symbols of Canada and its provinces. By becoming accustomed to space, Canadians have also grown accustomed to differences. And out of these far horizons has grown a tolerance, and must grow adjustments and accomodations, […] The far horizons will be Canada's unending challenge[84].

L'éditorialiste fait usage du passé pour défendre l'idée que ce défi territorial est continu dans l'histoire canadienne et qu'il va se poursuivre dans le futur. Cet usage du passé permet aussi de soutenir que le courage, la tolérance et la diversité que le journaliste attribue au « nous » canadien pour le distinguer sont des qualités qui ont été suscitées par l'immensité du territoire[85]. Toutefois, pour lui, non seulement le défi territorial est la cause de la diversité et de la tolérance, mais, de manière contradictoire, il croit aussi que c'est la cause de la division entre les Canadiens.

---

[84] « The Horizon Of 100 Years », *The Gazette,* 30 juin 1967, p. 6.

[85] L'éditorialiste du *Soleil* ne partage pas la représentation du territoire comme un défi, mais, comme la *Gazette,* véhicule l'idée que le vaste territoire a facilité l'implantation d'un climat de tolérance. Voir « Cent ans après », *Le Soleil,* 4 juillet 1967, p. 4.

Des journalistes du *Devoir* et du *Droit* abordent aussi le territoire comme un défi qu'ont affronté les ancêtres des Canadiens, mais ils ne présentent pas cette épreuve comme les ayant modelés. Dans *Le Droit,* cette épreuve façonne politiquement le Canada et affecte le développement de ses infrastructures. Le contexte dans lequel ce journal évoque ce défi réfère surtout au passé préconfédératif :

> Avant 1867, le Canada comprenait plusieurs colonies britanniques sans liens entre elles : […]. En fait, ces groupements n'étaient que des îlots dans ce vaste territoire qu'est le Canada. […] Les difficultés de cette réalisation [la Confédération] étaient tout aussi cruciales que les avantages étaient évidents. En effet, il fallait songer à cimenter les groupes épars par des voies ferrées et ménager l'autonomie et les intérêts parfois divergents des provinces[86].

Colette Laporte considère le défi territorial comme étant strictement une problématique du passé. D'ailleurs, Colette Laporte est une jeune écolière de niveau élémentaire qui a gagné un concours de rédaction organisé dans le cadre des célébrations du Centenaire. Par conséquent, la représentation qu'elle transmet n'est pas nécessairement représentative des positions du *Droit.* Néanmoins, la diffusion de cette représentation signifie qu'elle circule dans le réseau de communications et auprès des citoyens. Contrairement à Colette Laporte, Claude Ryan du *Devoir* affirme directement que le défi territorial est strictement chose du passé[87].

Bref, nous voyons que la représentation identitaire du territoire comme un défi est assez répandue dans le réseau de communication. Toutefois, se sont seulement les journalistes anglophones qui affirment que cette épreuve est encore actuelle et qu'elle a modelés les Canadiens. Tandis que les journalistes francophones situent cette épreuve dans un passé révolu qui a influencé la construction d'infrastructures dans le pays. Pour les francophones, l'idée que les développements territoriaux, tels les

[86] Colette Laporte, « Cent ans d'histoire », *Le Droit,* 22 juillet 1967, p. 13.
[87] Claude Ryan, « Un siècle d'expérience canadienne », *Le Devoir,* 30 juin 1967, p. 4

chemins de fer, les canaux et les barrages hydro-électriques, ont permis au Canada d'atteindre la modernité semble la plus répandue[88]. Nous abordons plus en détail les définitions de la modernité qu'empruntent les journalistes au chapitre 3.

En troisième lieu, nous analysons un usage du passé entourant le commerce des fourrures employé pour légitimer la fondation du Canada, ses balises territoriales contemporaines ainsi que le pouvoir exercer par l'État fédéral. Dans ce cas-ci, les journalistes ne font que rediffuser un usage du passé qui est déjà en circulation dans le réseau de communications et dans la culture canadienne[89].

Deux journalistes du *Globe and Mail* et de *La Liberté et le Patriote* diffusent cet usage du passé. Dans *La Liberté et le Patriote,* un chroniqueur anonyme présente l'histoire du commerce des fourrures au Canada et la met en parallèle avec les aventures qui attendent les canotiers du Centenaire :

> Une étude approfondie de la vie des voyageurs nous apprend que leur réseau de communication traversait une forêt immense tel [sic] une dentelle de rivière turbulentes et de milliers de lacs. […] Cette immense entreprise a probablement eu un effet marquant sur le rapprochement de l'Est et de l'Ouest du pays et déposé dans l'esprit des bâtisseurs le germe d'unité qui est à la base de la Confédération[90].

Cette citation montre bien comment ce chroniqueur projette des balises territoriales contemporaines dans le passé, car il fait abstraction de celles de l'époque coloniale.

---

[88] Stéphane Savard, *Retour sur un projet du siècle. Hydro-Québec comme vecteur des représentations symboliques et identitaires du Québec, 1944 à 2005,* thèse de Ph.D. (histoire), Université Laval, 2010, p. 220 à 226.

[89] Misao Dean explique que le matériel promotionnel de la course de canot du Centenaire souligne constamment que l'événement est une reconstitution de la fondation du Canada. Elle démontre également que cela légitimise les balises territoriales du pays. Voir Misao Dean, « The Centennial Voyageur Canoe Pageant as Historical Re-enactment », *Revue d'études canadiennes,* vol. 40, n^{o} 3, automne 2006, p. 53.

[90] « La course en canot : Ce n'est pas un jeu d'enfant », *La Liberté et le Patriote,* 22 décembre 1966, p. 8.

Cet usage du passé est repris par un autre chroniqueur anonyme, du *Globe and Mail* cette fois[91]. Cette mise en parallèle de l'expérience des voyageurs et des canotiers du Centenaire permet également d'affirmer la continuité dans le temps de l'état de nature sauvage du territoire canadien. Cette analyse concorde avec celle faite par Misao Dean. En effet, le matériel promotionnel de la course de canot du Centenaire est explicite concernant la signification de l'événement : il promeut la continuité dans le temps et dans l'espace de la nation canadienne[92].

2.3 Le territoire, une source de richesse

Dans cette dernière partie du chapitre, il est question des bienfaits matériels qu'apporte le territoire plutôt que les bienfaits immatériels que nous avons vus précédemment. Lorsqu'ils abordent le Centenaire, une majorité de journalistes représentent le territoire comme une richesse qui stimule l'économie canadienne et apporte une certaine prospérité au pays. Les journalistes imputent majoritairement la richesse du territoire aux ressources naturelles qu'il contient. Des journalistes du *Toronto Star,* du *Vancouver Sun,* de l'*Edmonton Journal* et du *Soleil* diffusent cette représentation[93].

---

[91] Le chroniqueur anonyme du *Globe and Mail* affirme aussi que les canoteurs du Centenaire permettent de faire ressentir de la fierté chez les Canadiens vis-à-vis de ces hommes qui ont fondé la nation. « Ces hommes » semblent désigner les voyageurs, ainsi il diffuse aussi cet usage du passé qui légitimise le territoire et le pouvoir du Canada contemporain. Voir « A triumph », *The Globe and Mail,* 5 septembre 1967, p. 6.

[92] Misao Dean, *loc. cit.,* p. 54.

[93] Dans un poème, Ruth Bowen présente le territoire comme une richesse pour les Canadiens en raison des ressources naturelles qu'il contient. Pour elle, ces richesses sont un levier de pouvoir pour le pays. Voir Ruth Bowen, « Voices Echo 'Canada' », *Edmonton Journal,* 30 juin 1967, p. 17.

L'éditorialiste du *Toronto Star* présente clairement cette représentation et la diffuse à un moment où elle a le plus de retentissement, soit le 1er juillet 1967. Il fait un bref récapitulatif historique avant de présenter des problèmes que le pays doit régler :

> It wasn't all luck that brough us this far, although history was kind to give Canada British political traditions, and nature was generous to store so much wealth in our vast domain. […] While creating internal harmony, we must halt and then reverse the ever-widening American domination of the Canadian economy. We know in our bones that the take-it-easy, don't-rock-the-boat pleaders are wrong when they say that Canada can let foreigners own our resources and industry […][94].

Il est manifeste pour ce journaliste que les Canadiens sont chanceux d'avoir autant de richesses sur leur territoire. Les richesses auxquels il fait référence se rapportent aux ressources naturelles, car il précise qu'elles sont octroyées par la nature. Ensuite, il identifie ces ressources et l'industrie canadienne comme les éléments qui apportent la prospérité économique au pays. Il tente de convaincre ses lecteurs de l'importance pour le « nous » canadien de conserver le contrôle sur ses ressources naturelles face aux « autres » américains afin de préserver leur souveraineté économique. Il faut mentionner que le nationalisme économique canadien prend de plus en plus d'importance dans le monde journalistique au cours des années 1960[95].

Il est particulier à l'éditorialiste du *Vancouver Sun* d'appliquer cette représentation identitaire du territoire comme une richesse autant au « nous » canadien qu'au « nous » britanno-colombiens. Il véhicule cette représentation dans la troisième partie de l'éditorial du 31 décembre 1966 qui aborde l'avenir de la Colombie-Britannique :

---

[94] « Let's confess : It's great to be Canadians », *Toronto Star,* 1 juillet 1967, p. 6.

[95] Plusieurs journalistes, tant anglophones que francophones, soulignent l'importance pour le Canada de garder le contrôle sur ses ressources naturelles. Voir Claude Ryan, « Un siècle d'expérience canadienne », *Le Devoir,* 30 juin 1967, p. 4; « …positively, Mr. Brown », *The Globe and Mail,* 1 juillet 1967, p. 6; Amédée Gaudreault, « Un pays heureux », *Le Soleil,* 4 juillet 1967, p. 3; « A year for pleasure, pride – and purpose », *Toronto Star,* 31 décembre 1966, p. 6.

> They [les Britano-Colombiens] are perhaps the most fortunate of all Canadians. In a nation richly endowed with material wealth their resources are especially abundant. They have not always been fortunate in their leadership but despite this, they too, can expect their growth to continue. […] We [les Britano-Colombiens] have done well, but too much by luck rather than by foresight[96].

Ce journaliste réfère au territoire canadien lorsqu'il parle de la nation et aux ressources naturelles lorsqu'il parle de richesse matérielle. Ainsi, il établit une liaison entre le territoire, la richesse et les ressources naturelles. Il ne mentionne pas à quelle croissance il fait référence ici, mais il n'est pas déraisonnable de conclure qu'il réfère à une croissance économique. Cette citation montre bien que ce journaliste considère autant les Britano-Colombiens que les Canadiens comme chanceux d'avoir autant de ressources naturelles[97]. Ce journal partage cette représentation identitaire à un moment où elle a un grand retentissement dans le réseau de communication.

La jeune étudiante Colette Laporte dont nous avons déjà mentionné le texte publié au *Droit* et le chroniqueur Gilles Boyer du *Soleil* diffusent cette représentation conjointement avec un usage du passé qui présente le territoire canadien comme étant pleinement exploité seulement après la Confédération. Le meilleur exemple se retrouve dans la chronique de Boyer qui fait un récapitulatif de l'histoire canadienne depuis 1867 :

> Après cent ans de ce régime les résultats sont sous plusieurs aspects spectaculaires. Le Canada est devenu l'une des grandes nations industrielles au monde, l'une de celles dont le revenu par habitant est le plus élevé. Grâce à la fédération des provinces, le chemin de fer a été l'instrument qui a permis le développement de l'Ouest. L'adaptation de nouvelles variétés de blé dans les vastes plaines des Prairies n'a pas tardé à faire de celles-ci le ″grenier du

[96] « …And Our Particular Part », *The Vancouver Sun,* 31 décembre 1966, p. 4.
[97] L'éditorialiste du *Soleil* établit un lien de corrélation entre la prospérité économique du pays et les richesses naturelles qu'il contient. Voir « Cent ans après », *Le Soleil,* 4 juillet 1967, p. 4.

> monde″. Ainsi s'est établie une économie transcontinentale qui a engendré la prospérité au pays[98].

Dans cette citation, Boyer invisibilise ou sous-évalue l'importance des développements territoriaux qui avaient déjà été faits à l'est du pays avant la Confédération. Par conséquent, il diffuse cet usage du passé qui consiste à présenter le territoire comme réellement exploité après l'AANB[99].

Il n'est pas anodin que ce soient ces journaux francophones qui propagent cet usage du passé. *Le Soleil* est le journal franco-québécois qui manifeste le plus grand intérêt pour les célébrations du Centenaire dans sa couverture médiatique[100]. Toutefois, cet intérêt prononcé pour le Centenaire ne peut rivaliser avec celui du *Droit*[101]. Ainsi, ces journaux diffusent cet usage du passé pour accroitre l'importance de la Confédération dans le développement du territoire et des ressources naturelles. Cela leur permet de vanter les mérites de l'AANB dans le réseau de communications francophone qui est généralement indifférent aux célébrations de la Confédération.

Conclusion

Ce chapitre a analysé les représentations symboliques et identitaires qui sont le canevas sur lequel le reste de notre mémoire va s'appuyer. La fin de ce chapitre est

---

[98] Gilles Boyer, « En l'espace de cent ans », *Le Soleil,* 29 juin 1967, p. 4.

[99] Tout comme Gilles Boyer du *Soleil,* Colette Laporte attribue la prospérité du Canada à une exploitation efficace des ressources du territoire et du territoire lui-même à la suite de l'Acte de 1867. Voir Colette Laporte, « Cent ans d'histoire », *Le Droit,* 22 juillet 1967, p. 13.

[100] *Le Soleil* est le journal franco-québécois qui a la plus grande quantité d'articles sur le Centenaire et la plus forte étendue accordée au Centenaire, autant dans l'ensemble du journal que sur les pages couvertures. Voir les graphiques en Annexe B, D, F et H.

[101] *Le Droit* est le journal francophone qui a le plus d'articles sur le Centenaire et le journal dont les articles sur cet événement ont la plus grande superficie dans l'ensemble du journal. Voir les graphiques en Annexe A et C.

plus directement consacrée aux représentations symboliques et identitaires qui soulignent les aspects immatériels et matériels que le territoire a procurés aux Canadiens et au Canada. L'analyse de la frontière entre le « nous » et l'« autre » permet de souligner l'importance de la culture dans la définition de l'altérité. Néanmoins, les vocables identitaires et les représentations évoqués par les journalistes québécois et francophones hors Québec montrent que ces derniers ont entrepris une transition identitaire qui les amène à s'identifier à leur territoire provincial. Du côté anglophone, quelques journalistes préconisent de multiples appartenances identitaires qui sont mutuellement complémentaires. Ces appartenances identitaires varient en fonction de la région, des balises territoriales invoquées, ou de la langue du journal. Nous confirmons ce qu'avancent Magda Fahrni et Robert Rutherdale : les Canadiens sont en période de construction identitaire au niveau national et régional et ce phénomène témoigne de la diversité de l'expérience canadienne[102]. Les journalistes anglophones ne s'appuient pas sur la culture britannique pour se distinguer des « autres » au sein de la nation canadienne. Nous allons maintenant aborder davantage cet aspect dans le prochain chapitre, ainsi que la question de la modernité que nous avons évoquée rapidement précédemment.

[102] Magda Fahrni et Robert Rutherdale, « Introduction », dans Magda Fahrni et Robert Rutherdale (dir.), *Creating Postwar Canada, 1945-1975,* Toronto, UBC Press, 2008, p. 17.

CHAPITRE III

TENSIONS ENTRE HÉRITAGE ET MODERNITÉ

Ce chapitre analyse les représentations identitaires associées aux notions d'héritage et de modernité au Canada et au Québec. Nous interprétons l'héritage comme étant ce que l'on reçoit de nos prédecesseures en termes de cultures, de valeurs et d'institutions. Ainsi, la première partie de ce chapitre étudie surtout les représentations symboliques et identitaires du Canada qui font usage de l'héritage associé aux traditions britanniques. C'est également dans cette partie que nous scrutons les prises de position des journalistes vis-à-vis de la monarchie. Nous abordons aussi la question de l'ascendance française et de l'américanité du Québec.

Dans la seconde partie de ce chapitre, nous définissons essentiellement la modernité comme le fait d'être de son temps. Dans cette perspective, nous discernons que les journalistes canadiens et québécois déclinent la modernité de leur pays ou de leur province au présent ou au futur. Les journalistes véhiculent de multiples représentations identitaires de la modernité du Canada. Toutefois, celles-ci n'entrent pas en opposition, car les unes s'inscrivent dans le prolongement des autres. Bref, nous abordons en premier les représentations de la modernité du Canada et terminons par celles du Québec.

3.1 Monarchie et culture britannique et française

Dans les années 1960, le Canada subit une profonde restructuration de son ordre symbolique. Plusieurs symboles qui sont ouvertement rattachés à la culture et aux traditions britanniques sont confrontés, délogés et remplacés[1]. Cette section du chapitre analyse les représentations et prises de position associées aux héritages canadiens. Elle est divisée en quatre parties. La première aborde les représentations symboliques qui sont rattachées à la monarchie. La seconde s'intéresse aux prises de position vis-à-vis de la royauté britannique. Dans la troisième partie, il est question du combat symbolique qui a lieu dans le réseau de communications à propos de la provenance des valeurs canadiennes. Quant à elle, la dernière partie étudie brièvement le sujet de l'ascendance française et de l'américanité du Québec en abordant le voyage de Charles de Gaulle dans le cadre de l'Expo 67.

3.1.1 La Couronne, une institution essentiellement canadienne

Le passage de la reine Elizabeth II au Canada lors du Centenaire de la Confédération et de l'Expo 67 inspire de nombreux journalistes. Plusieurs chroniques ou éditoriaux portent sur la Reine et la monarchie. Tous les journaux anglophones publient des éditoriaux pour saluer la Reine à son arrivée et lui souhaiter la bienvenue. La majorité des journalistes anglo-canadiens à cette époque sont favorables à la monarchie. Ces

[1] Voir C. P. Champion, *The Strange Demise of British Canada : The Liberals and Canadian Nationalism, 1964-1968,* Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010, p. 6-7; José E. Igartua, *The Other Quiet Revolution : National Identities in English Canada, 1945-1971,* Toronto, UBC Press, 2006, p. 5 et 13.

journalistes propagent deux représentations symboliques de la Couronne qui sont entremêlées.

La première représentation symbolique présente la monarchie comme une institution essentielle à la structure politique du Canada. Des journalistes du *Chronicle Herald,* de l'*Ottawa Citizen,* du *Globe and Mail* et du *Vancouver Sun* partagent cette représentation de deux manières différentes. Certains affirment directement l'importance de la monarchie dans le système constitutionnel canadien. Dans une chronique, Charles Lynch de l'*Ottawa Citizen* cite des propos qui ont été tenus au parlement lors de l'arrivée de la Reine : « The speeches were notable for their clear-headness and lack of emotion. Mr. Pearson stated in the most matter-of-fact way that the Crown, through Queen Elizabeth, is an integral and valued part of Canada's constitutional structure »[2]. Un chroniqueur du *Vancouver Sun* réutilise la même citation et est également en accord avec les propos de Pearson[3].

Pour d'autres, il s'agit plutôt de monter une argumentation qui présente le rôle qu'assure la Couronne dans le système politique canadien. L'éditorialiste du *Globe and Mail* affirme que la Reine est « above politics, she bestows a dignity on the whole political process and insulates many of our institutions from partisan vituperation »[4]. Dans cet extrait, deux éléments sont soulignés : la Couronne est source de légitimité pour la démocratie et la Couronne est garante du bon fonctionnement des institutions politiques. Charles Lynch de l'*Ottawa Citizen* fait aussi référence à ces deux éléments dans sa chronique. Il a auparavant mentionné son appréciation positive du discours de Pearson fait en Chambre. C'est dans ce contexte qu'il continue de citer le premier ministre lorsqu'il dit que la monarchie « […]

---

[2] Charles Lynch, « The Crown that is », *The Ottawa Citizen,* 29 juin 1967, p. 7.
[3] « Queen of a Free Country », *The Vancouver Sun,* 30 juin 1967, p. 4. L'éditorialiste du *Globe and Mail* partage aussi cette représentaiton, mais sans avoir recours aux propos de Pearson : « […] the Queen is a vital participant in our present democracy ». Voir « The party is complete », *The Globe and Mail,* 29 juin 1967, p. 6.
[4] « The party is complete », *The Globe and Mail,* 29 juin 1967, p. 6.

[is] standing above controversy without any trace of partisanship, yet adapting itself to the democratic and changing requirements and opportunities of modern life and society »[5]. L'éditorialiste du *Chronicle Herald* présente même la monarchie comme un outil qui permet au Canada de se voir lui-même plus clairement et, par conséquent, permet aux Canadiens de mieux construire leur pays[6].

La seconde représentation présente la monarchie comme une source de continuité dans l'histoire canadienne. Lynch rapporte les propos tenus par Pearson et manifeste son accord: « The prime minister spoke of the grace and dignity with which the Queen symbolizes the continuity of our institutions and the depth of our roots. He called the monarchy a force for stability and ordered progress in our life, […] »[7]. L'éditorialiste du *Globe and Mail* est plus précis lorsqu'il soutient cette représentation :

> We also greet the Queen as the living symbol of our heritage, both French and English. For she embodies all those values and traditions which were recognized by the Fathers of Confederation when they chose to retain the monarchy. Apart from providing us with the strongest of links to our past […][8].

Le *Vancouver Sun* diffuse également la représentation symbolique de la monarchie comme assurant la continuité de l'histoire canadienne. Toutefois, ce journal amène cette représentation de manière particulière : « Canadians, a pragmatic people, appreciate the fact that the ″crowned republic,″ as some have called it, works well and gives a blessing which some other countries could wish for – that is, continuity and stability »[9]. Le journal fait référence au Canada avec un terme qui met de l'avant son

[5] Charles Lynch, « The Crown that is », *The Ottawa Citizen,* 29 juin 1967, p. 7.
[6] « The Centennial Visit », *The Chronicle Herald,* 1 juillet 1967, p. 4.
[7] Charles Lynch, « The Crown that is », *The Ottawa Citizen,* 29 juin 1967, p. 7.
[8] « The party is complete », *The Globe and Mail,* 29 juin 1967, p. 6.
[9] « Queen of a Free Country », *The Vancouver Sun,* 30 juin 1967, p. 4.

caractère monarchique et autonome. Le fait que ce journaliste n'utilise pas le nom propre du pays, mais plutôt le nom de « république couronnée », signifie que la continuité et la stabilité proviennent du caractère monarchique et autonome du pays.

Ces deux représentations ont comme effet de canadianiser symboliquement la Couronne britannique. Cette manœuvre est probablement entreprise dans le but de convaincre de l'importance pour les Canadiens de préserver la monarchie, alors que plusieurs autres symboles provenant de la culture britannique sont délogés dont le drapeau canadien employant le *red ensign* et l'appellation « dominion » désignant le pays[10]. L'*Edmonton Journal,* le *Toronto Star* et la *Gazette* sont les seuls journaux anglophones dont les journalistes n'ont pas partagé ces représentations qui canadianise la monarchie. Dans le cas du *Toronto Star,* ce journal se déclare ouvertement antimonarchiste en éditorial comme nous allons voir dans la prochaine section. Quant aux journalistes de la *Gazette,* il est plausible d'affirmer qu'ils n'interviennent pas en raison de leur relation avec les Franco-Québécois majoritairement antimonarchistes[11]. Le silence de l'*Edmonton Journal* est constant concernant la Reine et l'institution monarchique. Il est possible que cela signifie qu'il soit plus désintéressé par la Reine que les autres journaux anglophones.

La Reine est aussi le sujet de prises de position politiques de la part des journalistes. Plusieurs d'entre eux affirment que les mesures de sécurité entourant la Reine lors de son voyage au Canada sont trop poussées et que le voyage de la Reine est trop

[10] José E. Igartua, *The Other Quiet Revolution : National Identities in English Canada, 1945-1971,* Toronto, UBC Press, 2007, p. 104 à 107 et 170 à 192.

[11] Sylvio St-Amant et P. S. mentionnent qu'il y a eu un changement radical dans l'attitude des Québécois vis-à-vis de la monarchie dans les dernières années. Les Québécois étaient autrefois respectueux envers la Reine et acceptaient la monarchie. Toutefois, ces journalistes affirment que cela n'est plus tout à fait vrai en 1967. Ces journalistes ont une perspective dichotomique des positions québécoises vis-à-vis de la monarchie. Il est peu probable que l'ensemble des Canadiens français du Québec acceptaient la monarchie avant les années 1960 et la conteste lors de cette décennie.Voir Sylvio St-Amant, « Réflexions sur une visite royale », *Le Nouvelliste,* 30 juin 1967, p. 4; P. S., « Visite de la Reine », *Le Devoir,* 29 juin 1967, p. 4.

court[12]. Charles Lynch de l'*Ottawa Citizen* considère que les dispositifs de sécurité « […] has made it almost impossible for the Queen to see many of her people »[13]. La visite de la Reine peut être interprétée comme un rite d'accueil; cela permet d'expliquer le mécontentement des journalistes vis-à-vis de sa sécurité. Une cérémonie d'accueil qui théâtralise le politique permet de confirmer le pouvoir et de renforcer l'identité du reçu et de ceux qui reçoivent[14]. Ainsi, ils sont mécontents de l'accès limité à la Reine et de son court séjour, car la participation citoyenne réduite restreint la portée symbolique du rituel pour l'identité et le pouvoir canadien[15].

Du côté québécois, les journalistes questionnent l'utilité de la visite de la Reine au Canada, puisqu'elle sera entourée d'une grande sécurité qui lui empêchera d'avoir accès à ses sujets canadiens[16]. Bref, les journalistes franco-québécois emploient ce questionnement comme une entrée en matière à leurs critiques de l'institution monarchique. Nous abordons plus particulièrement leurs prises de position vis-à-vis de la monarchie dans la prochaine section.

---

[12] Voir « The party is complete », *The Globe and Mail,* 29 juin 1967, p. 6; « Our Queen comes home », *The Toronto Star,* 23 juin 1967, p. 6. L'éditorialiste *du Globe and* Mail et un chroniqueur du *Vancouver Sun* manifestent le regret qu'elle ne vienne pas dans des villes de l'Ouest canadien. Voir « The party is complete », *The Globe and Mail,* 29 juin 1967, p. 6; « Queen of a Free Country », *The Vancouver Sun,* 30 juin 1967, p. 4.

[13] Charles Lynch, « Saving our Queen », *The Ottawa Citizen,* 23 juin 1967, p. 5.

[14] Michel Hébert et Lyse Roy, « Amour scénarisé, amour vécu. L'entrée solennelle de Charles de Gaulle au Québec en juillet 1967 », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 14, n^{o} 1, automne 2005, p. 150 et 151.

[15] *Ibid.,* p. 150 et 154.

[16] P. S., « Visite de la Reine », *Le Devoir,* 29 juin 1967, p. 4; Sylvio St-Amant, « Réflexions sur une visite royale », *Le Nouvelliste,* 30 juin 1967, p. 4.

3.1.2 La monarchie endossée par les uns, contestée par les autres

Les journaux canadiens-français ont également dédié des éditoriaux et des chroniques à la Reine lors de sa visite au Canada entre le 29 juin et le 5 juillet 1967. Chez les journalistes francophones, la visite de la Reine soulève de nombreux commentaires et réflexions sur la pertinence de la monarchie pour le Canada moderne. Cette section présente de manière approfondit le combat symbolique qui fait rage dans le réseau de communication concernant la monarchie.

Les journalistes aux positions antimonarchistes emploient trois représentations symboliques pour discréditer la Couronne. La première représente la royauté comme un vestige colonial, une institution dépassée. Les journalistes qui utilisent cette représentation soulignent que la Couronne est un symbole anachronique et que le retrait de ce symbole permettrait au Canada de manifester son indépendance. Par exemple, le chroniqueur du *Devoir* au initial P. S. (probablement Paul Sauriol) diffuse cette représentation lorsqu'il aborde la visite de la Reine et l'avenir constitutionnel du pays : le Canada « devrait aussi manifester son indépendance et sa maturité par l'abandon des symboles de son passé colonial »[17]. Cette représentation est la plus répandue parmi les journalistes antimonarchistes.

La seconde représentation présente la monarchie comme une force qui compromet les droits et les libertés de ses sujets, ce qui fait dire à P. S. que « nous devons veiller à ce que ces symboles [de la royauté] ne soient pas utilisés contre nous pour prolonger des

[17] P. S., « Visite de la Reine », *Le Devoir,* 29 juin 1967, p. 4. Dans leurs éditoriaux, Sylvio St-Amant, Guy Cormier et un journaliste du *Toronto Star* qualifient la monarchie de régime archaïque. Voir Sylvio St-Amant, « Réflexions sur une visite royale », *Le Nouvelliste,* 30 juin 1967, p. 4; Guy Cormier, « Théo s'en va à la pêche », *La Presse,* 30 juin 1967, p. 4; « Our Queen comes home », *The Toronto Star,* 23 juin 1967, p. 6. En chronique, Marcel Gingras présente la Couronne comme une institution dépassé. Voir Marcel Gingras, « L'impérialisme au Canada », *Le Droit,* 28 juin 1967, p. 6.

empietements [sic] et des abus »[18]. Ce dernier mentionne que la royauté a déjà été utilisée à des fins politiques au Canada[19]. Dans ce cas-ci, le journaliste fait usage du passé pour appuyer son opinion sur la monarchie.

C'est la troisième représentation symbolique qui est la plus intéressante. Elle introduit la royauté comme une institution essentiellement britannique. Seul un journaliste du *Toronto Star* et Marcel Gingras du *Droit* élaborent cette dernière représentation. Nous supposons qu'ils la partagent afin de l'opposer à celle qui canadianise la Couronne. Seuls ces journalistes hors Québec diffusent cette dernière représentation, probablement parce qu'ils sont plus près des discussions qui font rage dans le réseau de communication anglophone. Gingras partage cette représentation dans une chronique qui critique l'impérialisme britannique au Canada. Il présente les Canadiens qui sont monarchistes comme des gens qui ne se sont pas canadianisés[20]. Les journalistes emploient l'une ou plusieurs de ces trois représentations pour appuyer leurs prises de position concernant la monarchie. Nous abordons maintenant les différentes positions des journalistes. Nous les avons regroupés en fonction de la similitude de leurs opinions.

Cyrille Felteau de *La Presse,* et Sylvio St-Amant du *Nouvelliste* sont antimonarchistes et considèrent comme inévitable le passage du monarchisme au républicanisme. La relation avec l'« autre » anglo-canadien a des répercussions sur les prises de position de ces journalistes. Ils démontrent des scrupules afin de préserver une bonne relation avec les « autres » anglo-canadiens. St-Amant manifeste cette sensibilité dans un éditorial qui explore l'évolution dans la relation des Québécois avec la Reine : « la génération montante, même chez les Anglo-Canadiens,

---

[18] P. S., « Visite de la Reine », *Le Devoir,* 29 juin 1967, p. 4. Guy Cormier affirme que la liberté d'expression est limitée concernant la famille royale et fait également usage du passé pour appuyer sa position. Voir Guy Cormier, « Théo s'en va à la pêche », *La Presse,* 30 juin 1967, p. 4.
[19] P. S., « Visite de la Reine », *Le Devoir,* 29 juin 1967, p. 4.
[20] Marcel Gingras, « L'impérialisme au Canada », *Le Droit,* 28 juin 1967, p. 6. Le journaliste du *Toronto Star* affirme que cela cause problème que la reine du Canada provienne de la monarchie britannique. Voir « Our Queen comes home », *The Toronto Star,* 23 juin 1967, p. 6.

refusera de perpétuer ces anachronismes de dépendance à la Grande-Bretagne »[21]. On peut aussi remarquer les répercussions de la relation à l'« autre » sur les positions de Cyrille Felteau :

> Du côté de l'opinion canadienne-anglaise, la question se résout encore plus facilement, pour des raisons évidentes. Dans les autres provinces, en général, le sentiment pro-républicain progresse à un rythme plus lent qu'ici; autant dire qu'il avance à pas de tortue. […] Pour des années encore, le poids de l'opinion canadienne-anglaise pèsera lourd dans la balance. Si lointaine qu'apparaisse cette éventualité, il n'est pas pour cela interdit d'en discuter. Encore faut-il le faire sans éclats de voix ni passion exagérée[22].

Cyrille Felteau de *La Presse*, tout comme Sylvio St-Amant du *Nouvelliste,* a conscience que le changement de régime prendra du temps à s'effectuer à cause de l'opinion des « autres »[23]. Cela n'est pas une réalité qui les dérange. Il est important de spécifier les particularités de la position de Sylvio St-Amant du *Nouvelliste.* Il manifeste plus de déférence envers la Reine que les autres journalistes franco-québécois et cela est visible dans la conclusion de son éditorial qui rappelle « que cela nous plaise ou non, elle [Elizabeth] demeure officiellement la reine du Canada. Et à ce titre, nous avons l'impérieux devoir de l'accueillir avec dignité et respect »[24].

De son côté, Marcel Gingras du *Droit* accepte que la Couronne soit préservée au Canada. Il partage ses positions sur la monarchie dans une chronique qui critique

---

[21] Sylvio St-Amant, « Réflexions sur une visite royale », *Le Nouvelliste,* 30 juin 1967, p. 4. Dans une discussion avec son collègue du nom de Théo qu'il retranscrit en éditorial, Guy Cormier de *La Presse* ne parle pas directement de la position des Anglo-Canadiens vis-à-vis de la monarchie. Toutefois, il spécifie que la jeunesse canadienne en général est indifférente aux symboles royaux. Cette situation démontre que Cormier est sensible à l'opinion d'autruit concernant la monarchie. Ce journaliste a également des positions antimonarchiste. Voir Guy Cormier, « Théo s'en va à la pêche », *La Presse,* 30 juin 1967, p. 4.

[22] Cyrille Felteau, « La reine du Canada à l'Expo », *La Presse,* 4 juillet 1967, p. 4.

[23] Voir Sylvio St-Amant, « Réflexions sur une visite royale », *Le Nouvelliste,* 30 juin 1967, p. 4. Le chroniqueur P. S. du *Devoir,* qui présente lui aussi une position antimonarchiste sensible à l'opinion anglo-canadienne sur la Couronne, accepte également que le changement de régime prenne du temps. Voir P. S., « Visite de la Reine », *Le Devoir,* 29 juin 1967, p. 4.

[24] *Ibid.*

l'attachement canadien aux symboles britanniques. Toutefois, le fait qu'il accepte la monarchie ne signifie pas qu'il est monarchiste. Gingras accepte la monarchie à la condition « […] qu'on lui garde sa discrétion, qu'on ne nous en parle pas trop. C'est un fait, soit; si nous l'acceptons, nous ne pleurerions cependant pas sa disparition »[25]. Il ne fait aucune mention de l'« autre » anglo-canadien ou de ses opinions, mais cela ne signifie pas que la relation avec l'« autre » n'a pas d'influence sur sa position. On suppose qu'il est plus réceptif à la monarchie et qu'il démontre plus de déférence envers celle-ci, car il est plus près du pouvoir.

Seulement un journaliste du *Toronto Star* déploie une position antimonarchiste. D'ailleurs, il est le seul journaliste anglophone à être antimonarchiste. Il est plus intransigeant que les autres sur sa position vis-à-vis de la Couronne, car il n'a pas besoin de prendre en compte sa relation avec « l'autre » canadien-français. C'est dans un éditorial qui critique les mesures de sécurité entourant la Reine que le journaliste du *Toronto Star* partage cette position : « Their Canadian companions for this event will be mostly security police. Could there be a clearer demonstration than this of the monarchy's embarrassing irrelevance and unsuitability to present-day Canada? »[26]. Malgré le fait que le *Toronto Star* se positionne comme antimonarchiste en éditorial, un intellectuel invité à écrire une chronique ajoute que le Canada ne devrait pas détruire tous ses liens politiques avec la Grande-Bretagne. Frank Underhill affirme cela lorsqu'il aborde l'histoire du Canada : « […] autonomy widening out into independence should not mean breaking the political connection with Britain »[27]. Cet intellectuel considère que le Commonwealth est l'institution qui permettra de préserver ce lien. D'ailleurs, il attribue à l'initiative canadienne la transformation de l'Empire au Commonwealth[28].

---

[25] Marcel Gingras, « L'impérialisme au Canada », *Le Droit,* 28 juin 1967, p. 6.
[26] « Our Queen comes home », *The Toronto Star,* 23 juin 1967, p. 6.
[27] Frank Underhill, « STILL – 'Great things to do together », *The Toronto Star,* 31 décembre 1966, p. 7.
[28] *Ibid.*

Il y a une fracture symbolique entre les journalistes francophones et anglophones. Une majorité de journalistes francophone expriment des positions antimonarchistes, alors qu'une majorité d'anglophones diffusent des représentations symboliques dont la vocation est de défendre la Couronne. Le *Toronto Star* est la seule exception à cette fracture. De plus, les positions des journalistes ou leurs attitudes envers la Reine varient en fonction de leur langue et de leur emplacement géographique. Aucun journaliste du *Soleil* ou de *L'Évangéline* ne se prononce dans ce débat symbolique. Pour terminer, Scott Young du *Globe and Mail* considère que cette fracture est due à une différence raciale[29]. Le *Chronicle Herald* sympathise avec les Canadiens français qui sont antimonarchistes, même s'il critique les manières qu'ils empruntent pour dénoncer cette institution[30].

3.1.3 Les valeurs canadiennes : héritage britannique ou français?

Dans le contexte du Centenaire, plusieurs journalistes diffusent des représentations identitaires du Canada comme étant un pays pacifique, tolérant et plein de libertés. Ces représentations identitaires du pays sont généralement bien acceptées et ne sont pas l'objet d'une lutte de représentations. Nous commençons par démontrer brièvement la véracité de ces représentations identitaires dans le monde journalistique. Par la suite, nous présentons le combat symbolique qui fait rage dans le réseau de communication concernant la provenance de ces valeurs canadiennes : sont-elles un héritage britannique ou français?

---

[29] Scott Young, « Will our republicains become monarchists for a day? », *The Globe and Mail,* 29 juin 1967, p. 7.

[30] Il critique les Québécois qui restent assis lors du « God Save the Queen » et les députés antimonarchistes qui prêtent allégeance à la Reine. Voir « 'Different Traditions' », *The Chronicle Herald,* 28 octobre 1967, p. 4 et « Glaring Inconsistency », *The Chronicle Herald,* 1 juillet 1967, p. 4.

La liberté est considérée comme une valeur canadienne fondamentale par les journalistes. C'est la valeur que ces derniers mettent le plus de l'avant lors du Centenaire[31]. L'éditorialiste du *Vancouver Sun* décrit le Canada comme étant plein de libertés lorsqu'il souhaite la bienvenue à la Reine et qu'il justifie sa présence au pays à l'occasion du Centenaire[32]. Cette représentation de la liberté canadienne est souvent diffusée conjointement avec celle présentant le pays comme tolérant tel que nous pouvons le voir dans cet éditorial de nature historique du *Soleil* :

> On dirait que les émigrants de toutes nationalités qui ont quitté l'Europe, lassés de ses querelles religieuses et nationalistes, se sont appliqués à instaurer en Amérique du Nord un climat nouveau de liberté et de tolérance. […] Le Canada en a fait une constante de sa vie nationale[33].

L'éditorialiste du *Soleil* fait ici usage du passé, car la liberté et la tolérance sont représentées comme étant au fondement du pays. La tolérance est une valeur clé des représentations identitaires du Canada. Eva Mackey informe dans son ouvrage que la tolérance est un élément de l'identité canadienne qui permet au pays de gérer les différences tout en se distinguant des États-Unis[34].

---

[31] Dans un éditorial, un journaliste de la *Gazette* représente le Canada et ses citoyens comme libre. Voir « A Lesson For Old Canadians », *The Gazette,* 31 décembre 1966, p. 8. Le texte de l'écolière Colette Laporte paru au *Droit* décrit aussi le « nous » canadien comme ayant de nombreux droits. Voir Colette Laporte, « Cent ans d'histoire », *Le Droit,* 22 juillet 1967, p. 13.

[32] « Queen of Free Country », *The Vancouver Sun,* 30 juin 1967, p. 4. Dans un autre éditorial du *Vancouver Sun,* un journaliste souligne l'accès à ces libertés à l'aide du triptyque de droits inaliénables formulé auparavant dans la déclaration d'indépendance américaine. Voir « …A Long Tomorrow Beckons », *The Vancouver Sun,* 30 juin 1967, p. 4.

[33] « Cent ans après », *Le Soleil,* 4 juillet 1967, p. 4. Comme vu au chapitre 2, l'éditorialiste de la *Gazette* présente aussi les Canadiens comme tolérant et en attribut la cause au territoire. Voir « The Horizon Of 100 Years », *The Gazette,* 30 juin 1967, p. 6.

[34] Eva Mackey, *The House of Difference : Cultural Politics and National Identity in Canada,* Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 23.

Les journalistes représentent aussi le Canada comme un pays pacifique[35]. Cette représentation est rarement introduite seule, car elle est souvent abordée conjointement avec l'une des deux autres présentées plus haut[36]. Il est plus fréquent de retrouver cette représentation dans les écrits des journalistes anglophones. Dans un éditorial, un journaliste du *Toronto Star* souligne des éléments positifs du pays qui font des Canadiens des gens chanceux. C'est dans ce contexte qu'il estime que les Canadiens jouissent de nombreuses libertés et d'une paix durable[37]. Dans ce même éditorial, le journal emploie cet usage du passé pour appuyer la représentation d'un pays pacifique : « they [les immigrants] found a land where, for 100 years, no citizen has heard a cannon fired in anger, and where political dissenter does not listen in fear for the policeman's knock on his door »[38]. Cet usage du passé permet d'affirmer la longévité de la valeur pacifiste au Canada tout en la réactualisant. L'éditorialiste du *Vancouver Sun* représente aussi le Canada comme pacifique et diffuse simultanément la représentation d'un pays tolérant : « in proving that men of diverse cultures can thrive peaceably side by side, respecting their diversity, Canada is a laboratory of experiment, and though the magnificent panorama of Expo 67 the world has been watching it with sudden new interest »[39]. L'éditorialiste du *Vancouver Sun* utilise l'Expo pour démontrer les avantages mondiaux de la participation canadienne sur la scène internationale. Cette relation n'est pas anodine, elle permet de donner une portée plus internationale en plaçant le Canada comme un modèle à suivre. Nous pouvons constater dans un éditorial du *Globe and Mail* comment le fait de présenter le Canada comme un modèle permet d'amplifier l'importance de cette représentation

[35] Colette Laporte, l'écolière gagnante d'un concours de rédaction dont le texte a été publié dans *Le Droit,* décrit le pays comme ne connaissant pas les misères de la guerre. Voir Colette Laporte, « Cent ans d'histoire », *Le Droit,* 22 juillet 1967, p. 13.
[36] L'éditorialiste du *Soleil* fait usage du passé pour soutenir ces représentations du Canada comme plein de liberté et pacifiste. Voir « À l'aube du Centenaire », *Le Soleil,* 31 décembre 1966, p. 4. Le journaliste n'utilise pas directement le mot « tolérance », mais diffuse tout de même cette représentation ainsi que celle du Canada comme un pays pacifique et les appuient à l'aide d'usages du passé. Voir « Le Canada vu dans sa totalité », *L'Évangéline,* 3 janvier 1967, p. 4.
[37] « Let's confess : It's great to be Canadians », *The Toronto Star,* 1 juillet 1967, p. 6.
[38] *Ibid.*
[39] « …A Long Tomorrow Beckons », *The Vancouver Sun,* 30 juin 1967, p. 4.

de la tolérance canadienne : « that means a Canada for Man. But also, by our example of a tolerant and generous intelligence, a Canada for his World »[40].

La représentation d'un Canada pacifique est jeune à cette époque. Elle commence à émerger à la suite de la crise du canal de Suez et a été renforcée par la résolution des conflits qui ont eu lieu en Chypre et au Congo dans les années 1960[41]. José E. Igartua discerne cette représentation identitaire dans certains éditoriaux de journaux canadiens lors de la crise du canal de Suez en 1956[42]. Avant les années 1960, il est courant dans les journaux anglophones d'associer les valeurs de liberté et de tolérance dont jouissent les Canadiens à un héritage britannique[43]. Les journaux anglophones ne font pas cette association clairement dans leurs éditoriaux analysés jusqu'ici. Ce silence est très symbolique lors d'une année de célébration comme celle de 1967. Ils se sont distancés de ces représentations britanniques du Canada.

Nous abordons maintenant le combat symbolique qui fait rage entre des journalistes du *Toronto Star,* de *l'Ottawa Citizen,* de *L'Évangéline* et de *La Presse* concernant la provenance des valeurs canadiennes. La question au cœur de ce débat est à savoir si les valeurs canadiennes sont un héritage britannique ou français. L'existence de ce combat symbolique démontre que ce ne sont pas tous les journalistes anglo-canadiens qui se sont distancés des représentations qui mettent de l'avant la culture britannique.

Dans ses éditoriaux, les seuls éléments que le *Toronto Star* associe à un héritage britannique sont les traditions politiques[44]. Dans un éditorial différent qui offre un

---

[40] « In Expo Canada came of age », *The Globe and Mail,* 28 octobre 1967, p. 6.
[41] Norman Hillmer, « L'élan canadien vers le maintien de la paix », *L'encyclopédie canadienne,* 31 juillet 2008.
<https://www.thecanadianencyclopedia.ca/en/article/the-canadian-peacekeeping-impulse-feature> (10 novembre 2019)
[42] *The Chronicle Herald* est le journal qui diffuse de manière la plus apparente cette représentation en 1956, mais certains autres journaux l'ont propagé également. Voir José E. Igartua, « 'Ready, Aye, Ready' No More? Canada, Britain, and the Suez Crisis in the Canadian Press », dans Philip Buckner (dir.), *Canada and the End of Empire,* Toronto, UBC Press, 2005, p. 60 à 62.
[43] José E. Igartua, *op. cit.,* p. 115-116, 128 et 189-190.
[44] « Let's confess : It's great to be Canadians », *The Toronto Star,* 1 juillet 1967, p. 6.

survol de l'histoire du pays et qui émet des idées sur son avenir, un journaliste du *Toronto Star* affirme que le Canada possède « […] a political tradition that permits ordered progress along with individual freedom »[45]. Il sous-entend que les libertés dont jouissent les Canadiens découlent des traditions politiques. Sans le dire ouvertement, l'éditorialiste du *Toronto Star* associe les libertés canadiennes à un héritage britannique. Chroniqueur pour le *Toronto Star,* Marvin Lipton soutient une position contraire. Dans une chronique où il défend que le Canada n'a pas besoin d'hymne national, il affirme que : « we possess a rich set of common values rooted in and refined by Western civilization. […] It is our ideals of individual freedom, equality, justice, rule by law and the belief in rationality that we should emphasize and publicize at this juncture in our history »[46]. Lipton n'exclut pas la part de la Grande-Bretagne dans le façonnement des valeurs canadiennes. Toutefois, il ouvre la porte à la possibilité qu'elles aient aussi été façonnées par les civilisations occidentales en général.

Quant à lui, Charles Lynch de l'*Ottawa Citizen* adhère encore aux représentations britanniques du Canada. Dans sa chronique, il rapporte ce qui a été dit au Parlement lors de l'arrivée de la Reine et donne son opinion concernant ces propos. Celui-ci qualifie de « clear-headed statements » l'affirmation de Diefenbaker qui « […] emphasized the point that the rights and freedoms of Canadians, ″and in particular those of our compatriots who are French Canadian,″ were achieved by and under the Crown »[47]. Il cite aussi un politicien associé au NPD, M. Lewis, qui affirme que « both in Britain and Canada, he said, democracy had been a development arising out of the original powers of the monarchy and the democratic institutions which later followed »[48]. Charles Lynch ne se positionne pas vis-à-vis de cette dernière opinion. Toutefois, il n'est pas imprudent de déduire qu'il partage ce point de vue, considérant

[45] « A year for pleasure, pride – and purpose », *The Toronto Star,* 31 décembre 1966, p. 6.
[46] Marvin D. Lipton, « Why we dont' need an anthem », *Toronto Star,* 3 janvier 1967, p. 7.
[47] Charles Lynch, « The Crown that is », *The Ottawa Citizen,* 29 juin 1967, p. 7.
[48] *Ibid.*

qu'il cite ce politicien plusieurs fois. Bref, Lynch associe l'apparition de la démocratie au parlementarisme et aux institutions britanniques. Ce chroniqueur publie dans différents journaux, mais seul l'*Ottawa Citizen* diffuse cette chronique.

Des journalistes de *L'Évangéline* et de *La Presse* abordent également la question des origines de la démocratie au Canada et ont une conclusion différente. Dans un éditorial qui interroge la pertinence de la royauté, Guy Cormier de *La Presse* affirme que « la démocratie nous la devons aux Américains. Qui eux-mêmes la devaient à la Révolution française »[49]. Ce journal met l'accent sur l'héritage français plutôt que britannique. D'ailleurs, *La Presse* est le journal qui invoque le plus des références identitaires associées à la francophonie mondiale dans sa couverture médiatique du Centenaire[50]. Une chronique parue dans *L'Évangéline* a été publiée auparavant dans le Bulletin mensuel de la Banque royale du Canada. Cela signifie que les positions et les représentations qu'elle diffuse ont voyagé dans le réseau de communications. Le journaliste souligne l'apport de la France, mais aussi celle d'autres pays européens, dans son survol de l'histoire canadienne :

> de nos ancêtres [ceux des Canadiens] éloignés encore nous avons hérité des normes morales de la foi judéochrétienne : de l'esprit humaniste des Grecs et de la Renaissance, qui met l'accent sur la dignité de l'homme; de la confiance dans la méthode scientifique des hypothèses contrôlées en tant que voie la plus sûre pour atteindre la vérité; de l'adhésion au droit romain, français et anglo-saxon, qui assure l'évolution pacifique de la foi démocratique dans la liberté, l'égalité et la fraternité, issues de la doctrine des philosophes du XVIII^{e} siècle et de la Révolution française[51].

[49] Guy Cormier, « Théo s'en va à la pêche », *La Presse,* 30 juin 1967, p. 4.
[50] Voir l'annexe I. Ces références identitaires sont invoquées dans environ 7% des articles portant sur le Centenaire. Au total, pour l'ensemble des articles sur le Centenaire et l'Expo, *La Presse* est également le journal qui invoque le plus ces références (environ 12% de la couverture médiatique).
[51] « Le Canada vu dans sa totalité », *L'Évangéline,* 3 janvier 1967, p. 4.

Les nombreux éléments que souligne ce journaliste permettent d'insister davantage sur l'héritage français que britannique, même s'il ne nie pas l'apport anglo-saxon dans le développement de la démocratie et de la liberté au Canada. Par conséquent, ce chroniqueur semble, comme Marvin Lipton du *Toronto Star,* avoir une position mitoyenne. Il est intéressant que les deux journalistes francophones soulignent l'influence de la France dans ce combat symbolique. Lamonde décrit les Québécois comme ayant une « double fidélité » et un « double devoir » à cause de leur lien avec deux mères patries[52]. Toutefois, cette double loyauté est ici aussi celle de ce chroniqueur de *L'Évangéline.*

La dernière citation nous ouvre aussi une fenêtre sur la transition dans les représentations religieuses du Canada. Gary Miedema démontre qu'en 1967 une transition est en cours vers une représentation du pays comme ayant une pluralité religieuse[53]. *L'Évangéline* et la *Gazette* sont les seuls à diffuser des chroniques dans lesquelles il y a des représentations du religieux. Le chroniqueur de *L'Évangéline* a une représentation judéo-chrétienne du Canada. Il est vrai qu'il démontre de l'ouverture vis-à-vis de la diversité religieuse, car il inclut la foi judaïque et il a un esprit d'œcuménisme. Toutefois, ce chroniqueur de *L'Évangéline* conserve une représentation du religieux plus limitée que ce que tente de pousser le gouvernement canadien; ce journal exclut plusieurs religions de sa représentation. Un chroniqueur de la *Gazette* parle du service œcuménique qu'il y a eu à la cathédrale Holy Trinity à Québec comme d'un événement représentant bien le Centenaire[54]. Par conséquent, il diffuse une représentation chrétienne du pays et n'a pas encore démontré d'ouverture envers la diversité religieuse. Toutefois, ces journalistes démontrent qu'il y a eu un

[52] Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances. L'histoire d'une ambivalence identitaire,* Québec, Éditions Nota bene, 2001*,* p. 191 à 193.
[53] Gary Miedema, *For Canada's Sake : Public Religion, Centennial Celebrations, and the Re-making of Canada in the 1960s,* Montréal, McGill-Queen's University Press, 2005, p. XVIII.
[54] « Quebec And The Centennial », *The Gazette,* 3 janvier 1967, p. 6.

relâchement des tensions entre catholiques et protestants au Canada, car ils valorisent l'oecuménisme chrétien.

3.1.4 Charles de Gaulle et la relation avec la France

Cette section a comme objectif principal d'analyser l'accueil fait à Charles de Gaulle dans le monde journalistique lors du Centenaire et de l'Expo 67. Cela nous permet d'étudier la question de l'ascendance française et de l'américanité du Québec[55].

Nombreux sont les journalistes, autant d'origines francophones qu'anglophones, qui souhaitent la bienvenue au président français à son arrivée au Québec et au Canada. Une minorité de journalistes anglophones soulignent les liens entre le Canada et la France[56]. Tandis qu'une majorité de journalistes québécois en profitent pour mettre en valeur les liens culturels qu'ils partagent avec la France, mais cela ne les empêche pas de souligner simultanément leur américanité. Dans son éditorial à *La Presse*, Cyrille Felteau défend le gouvernement provincial pour l'accueil triomphal qu'il a fait à de Gaulle. Il explique que ce chaleureux accueil trouve appui dans un sentiment de fierté à l'égard des origines francophones du Québec et que « […] notre destin de Nord-Américains ne s'oppose pas aux liens que nous entendons faire à la fois plus larges et plus serrées avec la France moderne et tout ce qu'elle représente pour nous »[57]. Seul *Le Nouvelliste* n'aborde pas la question de l'américanité du Québec[58].

---

[55] L'américanité se définit par sa reconnaissance de l'appartenance à une civilisation d'Amérique et ainsi du partage de traits comparables avec d'autres pays du continent. Ce concept est à distinguer de l'américanisation. Voir Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances., op. cit.*, p. 111.

[56] Voir Voir Tim Creery, « De Gaulle visit raises questions », *The Ottawa Citizen,* 22 juillet 1967, p. 7; « General de Gaulle's Visit », *The Gazette,* 22 juillet 1967, p. 6; « Presidential Visit », *The Chronicle Herald,* 22 juillet 1967, p. 4.

[57] Felteau parle aussi de la culture française comme ayant participé à l'édification du Canada, mais les origines françaises sont réellement présentées comme appartenant au « nous » québécois. Voir Cyrille Felteau, « De Gaulle parmi nous », *La Presse,* 24 juillet 1967, p. 4.

Selon Yvan Lamonde, la réalité nord-américaine de la province est devenue incontournable dans les années 1950[59]. Cette réalité semble toujours aussi reconnue en 1967 et est largement acceptée par les journalistes franco-québécois. Lamonde informe également que les intellectuels ont développé, au début des années 1960, l'idée que la culture française est seulement un héritage et que celle-ci a été modelée par leur réalité continentale[60]. C'est une idée qui persiste dans le monde journalistique québécois en 1967, car la culture française est toujours représentée comme étant au fondement du Québec et l'américanité comme l'ayant modelé[61]. Les journalistes québécois tentent de supprimer la tension entre ascendance française et américaine du Québec en soutenant que ces deux influences ne sont pas antagonistes.

Nous présentons maintenant trois représentations de Charles de Gaulle qui sont utile pour procéder à la comparaison entre l'accueil de ce personnage et celui fait à Elizabeth II dans le monde journalistique. La première représentation symbolique consiste à présenter de Gaulle comme appartenant à l'Histoire. Dans un éditorial du *Devoir,* Jean-Marc Léger rapporte les propos de Kennedy pour propager cette représentation : « L'ancien président Kennedy disait, [au] retour de Paris : ″J'ai vu un monument qui s'appelle Charles de Gaulle″. On ne pouvait mieux décrire le rôle et la place du chef de l'État français, mieux rappeler qu'il appartient à la fois à l'Histoire

---

[58] Sylvio St-Amant souligne quand même les liens culturels qu'il y a entre la France et le Québec. Voir Sylvio St-Amant, « Bienvenue à Trois-Rivières, M. le Président », *Le Nouvelliste,* 24 juillet 1967, p. 4. Claude Ryan du *Devoir* parle de l'héritage français du Canada français qui ne les fait pas oublier leur caractère américain. Voir Claude Ryan, « La France, le Québec et le Canada », *Le Devoir,* 22 juillet 1967, p. 4. L'éditorialiste du *Soleil* présente les communautés québécoises et canadiennes-françaises comme perpétuant la culture française en Amérique. Voir « De Gaulle parmi nous », *Le Soleil,* 22 juillet 1967, p. 4. L'éditorialiste de la *Gazette* parle de la destiné américaine du Québec. Voir « General de Gaulle's Visit », *The Gazette,* 22 juillet 1967, p. 4.

[59] Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances., op. cit.,* p. 91.

[60] *Ibid.,* p. 94 à 99.

[61] Cyrille Felteau, « De Gaulle parmi nous », *La Presse,* 24 juillet 1967, p. 4. Claude Ryan et l'éditorialiste du *Soleil* aborde la culture française comme étant au fondement du Canada français, mais ils emploient surtout des balises territoriales québécoises dans leurs articles. Voir Claude Ryan, « La France, le Québec et le Canada », *Le Devoir,* 22 juillet 1967, p. 4; « De Gaulle parmis nous », *Le Soleil,* 22 juillet 1967, p. 4.

et au présent […] »[62]. D'autres journalistes partagent cette représentation en replaçant ce personnage dans le contexte historique, surtout celui de la Deuxième Guerre mondiale. C'est notamment ce que fait Cyrille Felteau dans un éditorial de *La Presse* lorsqu'il affirme que de Gaulle n'est pas un chef d'État ordinaire, car il est le dernier survivant des quatre grands qui ont dominé la Deuxième Guerre mondiale[63].

La seconde représentation symbolique aborde de Gaulle comme un libérateur. Seuls deux journalistes francophones propagent cette représentation. Le meilleur exemple se retrouve dans l'éditorial du *Devoir* sous la plume de Jean-Marc Léger. Celui-ci dit que l'accueil chaleureux au président français n'est pas seulement le fait de sa place dans l'histoire, mais aussi « […] à l'espoir ouvert par une action [celle de de Gaulle] menée à l'enseigne de la libération des peuples et de la coopération internationale »[64]. Passeron diffuse cette représentation lorsqu'il écrit une biographie sur de Gaulle dans laquelle il le présente quelques fois comme un libérateur, surtout dans le contexte de la Deuxième Guerre mondiale et celui du coup d'État d'Alger de 1958[65].

La dernière représentation consiste à aborder Charles de Gaulle comme l'instigateur de la solidarité francophone internationale[66]. L'éditorial de Sylvio St-Amant justifie l'accueil grandiose fait au président français en mettant bien en évidence cette représentation : « Le général de Gaulle peut être considéré actuellement comme le grand prêtre de la francophonie et à ce seul titre, nous sommes justifiés de lui présenter nos respects et notre admiration »[67]. Cette représentation permet

---

[62] Jean-Marc Léger, « De Gaulle parmi nous », *Le Devoir,* 24 juillet 1967, p. 4. Voir aussi A. Passeron, « Qui est de Gaulle? », *La Liberté et le Patriote,* 13 juillet 1967, p. 2.

[63] Cyrille Felteau, « De Gaulle parmi nous », *Le Presse,* 24 juillet 1967, p. 4. L'éditorialiste du *Chronicle Herald* et de la *Gazette* soutiennent que la visite du général a une signification accrue à cause de sa place dans l'histoire. Voir « Presidential Visit », *The Chronicle Herald,* 22 juillet 1967, p. 4; « General de Gaulle's Visit », *The Gazette,* 22 juillet 1967, p. 4.

[64] Jean-Marc Léger, « De Gaulle parmi nous », *Le Devoir,* 24 juillet 1967, p. 4.

[65] A. Passeron, « Qui est de Gaulle? », *La Liberté et le Patriote,* 13 juillet 1967, p. 2.

[66] Léger soutient que de Gaulle a contribué dans le monde au réveil et à l'élan nouveau des peuples francophones. Voir Jean-Marc Léger, « De Gaulle pami nous », *Le Devoir,* 24 juillet 1967, p. 4.

[67] Sylvio St-Amant, « Bienvenue à Trois-Rivières, M. le Président », *Le Nouvelliste,* 24 juillet 1967, p. 4.

d'introduire la comparaison entre le président français et la Reine dans la chronique d'Ian Macdonald du *Vancouver Sun* qui critique les disputes entre le gouvernement fédéral et québécois concernant la visite de cette personne : « He [Charles de Gaulle] is a symbol of all things French – achievements, history, culture and civilization. He will get an emotional welcome similar to that which English-Canadian lovers of royalty bestow on the Royal Family »[68]. Cette comparaison entre de Gaulle et la Reine permet d'octroyer davantage de reconnaissance à l'héritage français au Canada. Notre recherche confirme les propos d'Yvan Lamonde, car cette représentation peut également être une reconnaissance de la part de plusieurs journalistes que la France occupe le centre d'une francophonie à périphéries postcoloniales[69].

Nous procédons maintenant à la comparaison de l'accueil fait à Charles de Gaulle et à Elizabeth II dans le monde journalistique lors du Centenaire et de l'Expo. Les journalistes franco-québécois sont davantage enthousiasmés par la visite de Charles de Gaulle que celle de la Reine[70]. Cette différence d'enthousiasme n'est pas non plus passée inaperçue à certains journalistes anglophones[71]. De leur côté, les journalistes anglophones sont généralement plus emballés par la visite de la souveraine[72].

Tim Creery de l'*Ottawa Citizen* questionne dans une chronique les intentions du général derrière sa visite et se demande s'il cherche à encourager le séparatisme au

---

[68] Ian Macdonald, « Quebec, Ottawa Burning Over de Gaulle's Visit », *The Vancouver Sun,* 22 juillet 1967, p. 18. Tim Creery compare aussi la visite du président français à celle de la Reine. Voir Tim Creery, « De Gaulle visit raises questions », *The Ottawa Citizen,* 22 juillet 1967, p. 7.
[69] Yvan Lamonde, *Allégeances et dépendances, op. cit.,* p. 159-160.
[70] Voir Sylvio St-Amant, « Bienvenue à Trois-Rivières, M. le Président », *Le Nouvelliste,* 24 juillet 1967, p. 4; Cyrille Felteau, « De Gaulle parmi nous », *La Presse,* 24 juillet 1967, p. 4; Jean-Marc Léger, « De Gaulle parmi nous », *Le Devoir,* 24 juillet 1967, p. 4; « De Gaulle parmi nous », *Le Soleil,* 22 juillet 1967, p. 4.
[71] Voir Tim Creery, « De Gaulle visit raises questions », *The Ottawa Citizen,* 22 juillet 1967, p. 7; Ian Macdonald, « Quebec, Ottawa Burning Over de Gaulle's Visit », *The Vancouver Sun,* 22 juillet 1967, p. 18; « General de Gaulle's Visit », *The Gazette,* 22 juillet 1967, p. 6.
[72] Ian Macdonald affirme que les Anglo-Canadiens ont fait un accueil plus émotionnel à la reine qu'à Charles de Gaulle. Voir Ian Macdonald, « Quebec, Ottawa Burning Over de Gaulle's Visit », *The Vancouver Sun,* 22 juillet 1967, p. 18.

Québec[73]. Il se demande aussi si le voyage du général de Gaulle « is a state visit, as billed, to mark the centennial of Confederation? Or is it primarily a state visit to "la nation Quebecoise?" [sic] »[74]. C'est le seul journaliste anglo-canadien qui manifeste des doutes et attribue de noirs desseins à de Gaulle avant son arrivée. Toutefois, de nombreux journalistes franco-québécois affirment que l'opinion anglo-canadienne est défavorable au président français avant son arrivée[75]. Le journaliste du *Devoir* aux initiales C. R. (très probablement Claude Ryan) aborde les réactions soulevées par la visite du général de Gaulle : « Je pense, en consignant cette réflexion, à l'attitude cavalière et arrogante qu'ont adoptée plusieurs journaux de langue anglaise à propos de la visite du général de Gaulle »[76]. Toutefois, certains journalistes anglo-canadiens, dont l'éditorialiste du *Vancouver Sun,* se font rassurants et soutiennent que « there is no reason why General de Gaulle's visit should be, for even a few days, a divisive influence »[77]. La relation entre les Franco-Québécois et les Anglo-Canadiens est généralement tendue lors du passage du président français au Canada et cela même avant le discours du balcon à Montréal; cela fait dire à Ian Macdonald dans une chronique que « Charles de Gaulle, president of France, is creating one of the biggest English-French skirmishes since the Plains of Abraham »[78]. Cet usage du passé permet de souligner la force du conflit entre les Franco-Québécois et les Anglo-Canadiens avant l'arrivée du président, mais Macdonald emploie surtout ce passé afin de dénoncer les causes risibles du conflit entre ces groupes ethniques. Dans les

[73] Tim Creery, « De Gaulle visit raises questions », *The Ottawa Citizen,* 22 juillet 1967, p. 7.
[74] *Ibid.*
[75] Cyrille Felteau parle de gens au pays, d'origine non-francophone, qui aborde la visite du président français comme une provocation à l'égard d'Ottawa avant le discours du balcon à Montréal. Voir Cyrille Felteau, « De Gaulle parmi nous », *La Presse,* 24 juillet 1967, p. 4. Sylvio St-Amant et l'éditorialiste du *Soleil* semblent défendre l'accueil grandiose fait à de Gaulle et tentent de justifier son voyage au Canada comme s'ils répondaient à des critiques. Voir Sylvio St-Amant, « Bienvenue à Trois-Rivières, M. le Président », *Le Nouvelliste,* 24 juillet 1967, p. 4; « De Gaulle parmi nous », *Le Soleil,* 22 juillet 1967, p. 4.
[76] C. R., « Vox populi », *Le Devoir,* 25 juillet 1967, p. 4.
[77] « Presidential Visit », *The Chronicle Herald,* 22 juillet 1967, p. 4. Voir aussi Ian Macdonald, « Quebec, Ottawa Burning Over de Gaulle's Visit », *The Vancouver Sun,* 22 juillet 1967, p. 18.
[78] Ian Macdonald, « Quebec, Ottawa Burning Over de Gaulle's Visit », *The Vancouver Sun,* 22 juillet 1967, p. 18.

journaux étudiés, cet antagonisme se retrouve surtout du côté des journalistes franco-québécois, car très peu de journalistes anglophones émettent ouvertement des critiques ou des doutes sur de Gaulle avant son arrivée. Comme l'historien Marc-André Robert le soutient dans son article sur le voyage du président français, les journalistes franco-québécois ont tendance à généraliser lorsqu'ils abordent la réaction des journalistes anglo-canadiens vis-à-vis de Charles de Gaulle[79]. Finalement, le voyage de la Reine ne provoque pas autant d'irritation entre les Franco-Québécois et les Anglo-Canadiens.

Une autre différence importante a rapport à la manière dont les journalistes abordent ces personnages. Comme nous l'avons vue dans les sections précédentes, les représentations qui concernent la reine Elizabeth II la replacent presque invariablement dans l'ensemble institutionnel duquel elle émane. Ce n'est pas le cas de Charles de Gaulle. Bref, les journalistes abordent davantage le président français dans son individualité qu'ils ne le font avec la reine d'Angleterre.

La position des journalistes change après le discours de Charles de Gaulle, celui dans lequel il clame son fameux « Vive le Québec libre ». Notre analyse est plutôt brève considérant que l'historien Marc-André Robert a déjà écrit un article sur la question[80]. Les journalistes anglophones sont profondément outrés et se sentent trahis par les propos du président français. Pour eux, il n'y a aucun doute sur les intentions de Charles de Gaulle; il voulait encourager les séparatistes québécois[81]. Afin de critiquer le président français sans nuire à leur relation avec les francophones, les journalistes anglophones dissocient fréquemment les Canadiens français des propos du

---

[79] Voir Marc-André Robert, « ″Vive le Québec libre!″ : la moralité au cœur d'une polémique. Réactions publiques entourant la visite du général de Gaulle au Québec en juillet 1967 », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 21, n^{o} 3, printemps-été 2013, p. 136.
[80] Voir Marc-André Robert, *loc. cit.*, p. 134 à 149.
[81] Voir « A Deplorable Note Of Discord », *The Gazette,* 26 juillet 1967, p. 6; « End of a visit : A sad moment for de Gaulle », *The Ottawa Citizen,* 26 juillet 1967, p. 6; « A time to go home », *The Globe and Mail*, 26 juillet 1967, p. 6; « Intolerable », *The Chronicle Herald,* 26 juillet 1967, p. 4.

président[82]. Quant à eux, la majorité des journaux francophones condamnent le discours du président français en page éditorial, mais les propos du général de Gaulle ne sont pas si scandaleux pour certains journalistes franco-québécois[83]. Indépendamment de leur position, les journalistes francophones sont plus enclins au doute concernant les intentions du président français. Ils mentionnent parfois que cette proclamation était peut-être un malentendu ou une maladresse[84]. Bref, ils sont généralement plus indulgents et critiquent la réaction véhémente de leurs compères anglophones[85]. Bref, cela permet de confirmer l'assertion de Marc-André Robert : il y a une pluralité de position dans le monde journalistique canadien concernant le discours de Charles de Gaulle[86].

Les quatre sous-sections précédentes permettent de corroborer les propos de José Igartua; il y a bien une évacuation rapide des représentations britanniques du Canada au cours de la décennie 1960[87]. Le combat symbolique concernant la provenance des valeurs et de l'héritage canadien a lieu entre une faible proportion de journalistes. De plus, deux de ces journalistes rappellent l'apport de la France dans cette discussion. Seule la monarchie est activement préservée dans les représentations du Canada. Toutefois, plusieurs journalistes anglo-canadiens tentent de canadianiser celle-ci.

---

[82] Voir « A time to go home », *The Globe and Mail*, 26 juillet 1967, p. 6; « An intrusion : De Gaulle rubs the sore spot », *The Ottawa Citizen,* 25 juillet 1967, p. 6; « A Deplorable Note of Discord », *The Gazette,* 26 juillet 1967, p. 6; « Intolerable », *The Chronicle Herald,* 26 juillet 1967, p. 4.

[83] Voir Guy Cormier, « De Gaulle a été plébiscité », *La Presse,* 25 juillet 1967, p. 4; Jean-Marc Léger, « Des paroles de vérité, un message d'espoir », *Le Devoir,* 27 juillet 1967, p. 4. Voir aussi Marc-André Robert, *loc. cit.*, p. 138-139.

[84] Claude Ryan, « Les leçons d'une journée historique », *Le Devoir,* 26 juillet 1967, p. 4; Sylvio St-Amant, « Référendum sur l'indépendance du Québec! », *Le Nouvelliste,* 26 juillet 1967, p. 4; Guy Cormier, « De Gaulle a été plébiscité », *La Presse,* 25 juillet 1967, p. 4; J. R. L., « Anti-gaullisme ou francophobie? », *La Liberté et le Patriote,* 3 août 1967, p. 2. *Le Soleil* est le seul journal québécois qui ne doute pas des intentions du president français et affirme que l'encouragement au séparatisme était délibéré. Voir « ″Vive le Québec Libre″ », *Le Soleil,* 25 juillet 1967, p. 4.

[85] J. R. L., « Anti-gaullisme ou francophobie? », *La Liberté et le Patriote,* 3 août 1967, p. 2; Guy Cormier, « De Gaulle a été plébiscité », *La Presse,* 25 juillet 1967, p. 4; Sylvio St-Amant, « De Gaulle brûle la politesse à Ottawa », *Le Nouvelliste,* 27 juillet 1967, p. 4; Claude Ryan, « Les leçons d'une journée historique », *Le Devoir,* 26 juillet 1967, p. 4.

[86] Marc-André Robert, *loc. cit.,* p. 135-136 et 146.

[87] José E. Igartua, *op. cit.,* p. 3, 5 et 13.

Cette tentative de canadianisation de la Couronne permet d'élargir les propos de Philip Buckner : certaines composantes de cette identité impériale, telle l'adhésion à la monarchie, se sont éclipsées à des moments différents et de diverses manières. Buckner dit aussi que l'identité impériale du Canada s'est estompée de manière distincte pour différents groupes[88]. En effet, la monarchie est plus ou moins vertement critiquée en fonction de l'origine socio-géographique des journalistes. De nombreuses fractures symboliques existent entre les différents groupes sociaux canadiens concernant les représentations de la Couronne, les positions sur la monarchie, les héritages canadiens et les réactions vis-à-vis de Charles de Gaulle.

3.2 La modernité des progrès industriels et sociaux

Pour les Canadiens, le fait de se positionner eux-mêmes sur le plan de la modernité importe crucialement pour leur identité[89]. Dans la prochaine section, nous commençons par interpréter les définitions qu'ont les journalistes de la « modernité ». Cela nous permet par la suite de démontrer que les journalistes canadiens et québécois représentent le Canada comme étant moderne. Dans la seconde section, nous voyons que peu de journalistes québécois se prononcent sur la modernité du Québec; ceux qui le font représentent cette province comme étant sur la voie de la modernité, considérant par le fait même que la modernité est surtout un élément à venir.

---

[88] Philip Buckner, « Introduction », dans Philip Buckner (dir.) *Canada and the End of Empire,* Toronto, UBC Press, 2005, p. 8 à 11.

[89] Edward Jones-Imhotep et Tina Adcock, « Introduction: Science, Technology, and the Modern in Canada », dans Edward Jones-Imhotep et Tina Adcock (dir.), *Made Modern : Science and Technology in Canadian History,* Toronto, UBC Press, 2018, p. 7.

3.2.1 Être de son temps et l'idée du progrès

Les journaux canadiens et québécois sont nombreux à publier des récapitulatifs historiques avant ou après le 1er juillet 1967. Les journalistes font des choix qui influencent le déploiement du récit historique qu'ils présentent. Bref, ces survols de l'histoire du pays faits à l'occasion de la fête du Canada portent en leur sein des représentations identitaires. Ces récapitulatifs représentent le Canada comme un pays moderne. Pour ce faire, les journalistes déclinent la modernité de diverses façons. Ces différentes définitions ne sont pas contradictoires, car elles sont dans le prolongement les unes des autres.

Être de son temps ou de son époque, c'est-à-dire contemporain, est la première définition du mot « moderne » selon le sociologue Jean-Philippe Warren[90]. C'est également la première façon dont les journalistes déclinent le concept de « modernité ». Dans ce cas-ci, ils soulignent le succès du Canada dans des projets qu'il a entrepris[91]. Par exemple, l'éditorialiste du *Soleil* souligne les succès économiques du pays en disant que le Canada est devenu un géant dont on envie les ressources et la prospérité économique[92]. Cette emphase sur les accomplissements canadiens sert aux journalistes à démontrer que le Canada est le produit de son époque. Les journalistes utilisent fréquemment des adjectifs superlatifs ou des

[90] Jean-Philippe Warren, « Petite typologie philologique du ″moderne″ au Québec (1850-1950). Moderne, modernisation, modernisme, modernité », *Recherches sociographiques,* vol. 46, no 3, 2005, p. 498 à 500.
[91] Il n'est pas déraisonnable de penser que l'équipe éditoriale du *Droit* célèbre aussi certains succès mentionnés par cette jeune écolière dans sa dissertation publié au journal. Voir Colette Laporte, « Cent ans d'histoire », *Le Droit,* 22 juillet 1967, p. 13. *L'Évangéline* rediffuse une chronique parue auparavant dans le Bulletin mensuel de la Banque royale du Canada. Dans celle-ci, des succès sociaux du Canada sont présentés. Voir « Le Canada vu dans sa totalité », *L'Évangéline,* 3 janvier 1967, p. 4.
[92] « Cent ans après », *Le Soleil,* 4 juillet 1967, p. 4.

adjectifs comparatifs à cette fin[93]. Un bon exemple se trouve dans le récit historique écrit par Claude Ryan du *Devoir* : « Le niveau de vie des habitants du Canada est l'un des plus élevés au monde »[94]. D'autres journalistes vont plutôt présenter des accomplissements canadiens qui sont en phase avec les intérêts ou les conjonctures contemporaines. C'est notamment ce que font les éditorialistes du *Globe and Mail* et du *Vancouver Sun* lorsqu'ils abordent les découvertes spatiales ou atomiques[95]. L'éditorialiste du *Globe and Mail* affirme que le Canada manque d'une conscience patriotique. C'est dans ce contexte que le journaliste met en valeur ces accomplissements canadiens: « the technology of the smithy has learned to invent the telephone, insulin and the atomic clock, even to hurl into the cosmos Martlet, Alouette and Black Brant »[96].

Quelques rares journalistes représentent la modernité comme un élément qui s'est formé de manière ordonnée et continue. Les journalistes qui diffusent cette représentation ont souvent des récapitulatifs historiques structurés autour de grandes étapes qui sont présentées comme ayant lieu à intervalle régulier. Par exemple, cette chronique rediffusée par *L'Évangéline* diminue l'importance d'événements passés qui aurait pu perturber la progression du pays :

> Le Canada n'a peut-être pas accompli tout ce qu'il aurait pu accomplir, mais si nous mesurons ses progrès, nous n'avons pas lieu d'être pessimistes. Notre passé n'a rien d'ignoble, bien au contraire. En esquissant le fond du tableau, sans entrer dans les détails, nous constaterons que les événements qui paraissaient désastreux à l'époque n'étaient que de simples incidents dans

[93] Claude Ryan et Sylvio St-Amant mentionnent, par la comparaison, que le pays a une place enviable sur la scène internationale. Voir Claude Ryan, « Un siècle d'expérience canadienne », *Le Devoir,* 30 juin 1967, p. 4; Sylvio St-Amant, « Infantilisme amusant », *Le Nouvelliste,* 3 janvier 1967, p. 4. Les éditorialistes du *Soleil* et du *Toronto Star* mentionnent le haut niveau de liberté dont jouissent les Canadiens à l'aide d'adjectif superlatif. Voir « Cent ans après », *Le Soleil,* 4 juillet 1967, p. 4; « Let's confess : It's great to be Canadians », *Toronto Star,* 1 juillet 1967, p. 6.
[94] Claude Ryan, « Un siècle d'expérience canadienne », *Le Devoir,* 30 juin 1967, p. 4.
[95] Le *Vancouver Sun* mentionne le développement de la bombe atomique. « As Our First Century Ends… », *The Vancouver Sun,* 30 juin 1967, p. 4.
[96] « The vital human ingredient », *The Globe and Mail,* 31 décembre 1967, p. 6.

> l'évolution d'une nation, alors que les efforts quotidiens des agriculteurs, des bûcherons, des explorateurs, des trappeurs et des gouvernements contribuaient à édifier une œuvre durable[97].

Ce chroniqueur amoindrit l'importance de certains incidents négatifs non spécifiés, tout en soulignant les efforts quotidiens des Canadiens pour édifier le pays que ce même article représente comme étant moderne. Ce procédé a comme effet de donner l'impression au lecteur que le Canada s'est développé de manière continue. L'éditorialiste du *Toronto Star* affirme directement que le Canada s'est développé de manière ordonnée. Il établit un lien causal entre ce type de développement et l'héritage politique reçu : « […] political tradition that permits ordered progress along with individual freedom »[98]. Au *Devoir,* c'est le rédacteur invité Richard Arès qui affirme ouvertement que la constitution « […] préside, depuis un siècle et presque inchangée, au développement rapide et continu du pays et du peuple canadien »[99]. Dans cette chronique parue dans un cahier spécial, Arès aborde surtout la question constitutionnelle. Néanmoins, il présente ce développement continu sous l'AANB comme ayant permis au Canada d'avoir dix provinces, 20 millions d'habitants, d'être fortement industrialisé et d'avoir l'un des niveaux de vie les plus élevés au monde[100]. Bien que la modernité ne soit pas son sujet principal d'étude, Bryan Palmer mentionne que les Canadiens se représentent après la Confédration comme progressant de manière ordonnée et routinière et ce, jusqu'au milieu du 20^{e} siècle[101]. Il explique que cette représentation de soi des Canadiens est due à la composante matérialiste de l'identité nationale; les Canadiens s'appuient sur les progrès matériels

---

[97] Cette chronique est parue auparavant dans le Bulletin mensuel de la Banque royale du Canada. *L'Évangéline* la rediffuse : « Le Canada vu dans sa totalité », *L'Évangéline,* 3 janvier 1967, p. 4.
[98] « A year for pleasure, pride – and purpose », *Toronto Star,* 31 décembre 1966, p. 6.
[99] Richard Arès, « Bilan d'un siècle », *Le Devoir,* 30 juin 1967, p. 25.
[100] *Ibid.*
[101] Bryan D. Palmer, *Canada's 1960 : Ironies of Identity in a Rebellious Era,* Toronto, University of Toronto Press, 2009, p. 15.

qui relèvent des développements industriels et économiques pour définir une partie de leur identité[102].

Dans le prolongement des précédentes déclinaisons du concept étudié, les journalistes placent la modernité dans le même axe que le progrès; leur rhétorique assimile donc le progrès à l'idée de la modernité[103]. Cette rhétorique met l'emphase sur la progression. Dans ce cas-ci, les journalistes comparent la situation lors de l'instauration de la Confédération et lors du Centenaire. Un chroniqueur de *L'Évangéline* invite ses lecteurs à se projeter au-dessus du territoire canadien:

> Nous verrons alors à l'œuvre les vingt millions de Canadiens qui ont succédé aux 3,635,000 habitants que comptait notre pays il y a un siècle. Nous apercevrons d'immenses entrepôts à grains et des gratte-ciel, des chemins de fer et des terrains d'aviation, des centaines de mille usines et des millions de foyers, qui sont autant de signes de progrès matériel[104].

Cette citation permet aussi de souligner les tensions qu'il y a entre le passé et le présent qui sous-tendent la notion de modernité. Les survols historiques des journalistes alimentent une rhétorique du progrès dans laquelle le devenir du pays est associé au développement incessant de la science, de l'industrie, de l'urbanisation et de l'économie. Adhérer à cette rhétorique du progrès c'est aussi avoir confiance aux développements dans ces secteurs de la société afin de satisfaire les besoins grandissant de l'humanité[105]. Un bon exemple de cette rhétorique se trouve dans un éditorial du *Vancouver Sun* : « Given our basic resources, larger per capita than any

---

[102] *Ibid.*
[103] Jean-Philippe Warren, *loc. cit.,* p. 502.
[104] Cette chronique a été publiée auparavant dans le Bulletin mensuel de la Banque royale du Canada. *L'Évangéline* ne fait que rediffuser cet article et le fait voyager dans le réseau de communication. Voir « Le Canada vu dans sa totalité », *L'Évangéline,* 3 janvier 1967, p. 4.
[105] James C. Scott*, Seeing Like a State : How Certain Schemes to Improve the Human Condition Have Failed,* New Haven, Yale University Press, 1998, p. 4.

on earth, we can certainly grow in population, opulence, comfort and social justice »[106].

Cette rhétorique qui assimile progrès et modernité correspond à l'idéologie de la modernité avancée (traduction de « high modernism »). La modernité avancée est un système de croyances apparu dans les années 1930 qui s'articule autour d'une confiance envers le progrès, envers la gestion rationnelle de l'ordre social, et qui croit aux biens-faits de l'accroissement de la production et du contrôle de la nature[107]. Dans ce système idéologique, les progrès sont motivés ou justifiés par le bien social qu'ils peuvent engendrer ou par l'utilisation plus efficace des ressources[108]. Dans un éditorial où il critique la retenue des Québécois vis-à-vis du Centenaire, Sylvio St-Amant du *Nouvelliste* se positionne par rapport à des plaintes concernant le traitement des francophones au Canada. C'est dans ce contexte qu'il semble justifier les progrès accomplis au Canada en disant que « […] quelle que soit la valeur de nos récriminations, nous pouvons certainement nous entendre sur un point : au cours des cent dernières années, le Canada a prospéré et grandi »[109]. De plus, le contrôle de la nature ou la maîtrise du territoire (qui inclut l'industrialisation et l'urbanisation) sont des thèmes qui reviennent souvent dans les récapitulatifs historiques des journalistes. Ils lient souvent ces entreprises de contrôle de la nature ou du territoire avec l'amélioration des conditions sociales des Canadiens[110]. L'éditorial du *Globe and*

---

[106] « As Our First Century Ends… », *The Vancouver Sun,* 30 juin 1967, p. 4. L'éditorialiste du *Toronto Star* présente les développements industriels, urbains et économiques comme ayant servit les Canadiens et les immigrants qui sont venu s'installer au pays. Voir « Let's confess : It's great to be Canadians », *Toronto Star,* 1 juillet 1967, p. 6.

[107] Tina Loo, « High Modernism, Conflict, and the Nature of Change in Canada : A Look at *Seeing Like a State* », *The Canadian Historical Review,* vol. 97, n° 1, mars 2016, p. 36. Le concept de la modernité avancée a été developé par James C. Scott dans son livre *Seeing Like a State : How Certain Schemes to Improve the Human Condition Failed* paru en 1998. Le livre de Scott est la source de polémique dans le monde intellectuel depuis sa parution. Toutefois, les critiques du livre concernent surtout l'application dont fait Scott de son concept. Voir l'article de Tina Loo, *loc. cit*.

[108] *Ibid.,* p. 36.

[109] Sylvio St-Amant, « Infantilisme amusant », *Le Nouvelliste,* 3 janvier 1967, p. 4.

[110] Claude Ryan affirme que le Canada a vaincu l'obstacle des distances avant d'avancer que le pays a l'un des plus hauts niveaux de vie. Voir Claude Ryan, « Un siècle d'expérience canadienne », *Le Devoir,* 30 juin 1967, p. 4. L'éditorialiste du *Vancouver Sun* affirme que les Canadiens ont réussi à

Mail en constitue un bon exemple: « Our 2,100 miles of railway have streched to 58,243; the St. Lawrence Seaway carries 10,000 ships a year. Kitimat, Chalk River, Manicouagan, Pine Point. Opportunities taken. Given? Well, we've treated ourselves to the world's second highest living standard »[111]. Ce rapport que les journalistes établissent entre maîtrise du territoire et amélioration des conditions sociales concorde avec la définition de la modernité avancée.

3.2.2 Le Québec dans un élan vers la modernité

Peu de journalistes québécois se prononcent sur la modernité de leur province. Toutefois, ceux qui le font représentent le Québec comme naviguant vers les eaux de la modernité. Sylvio St-Amant et Roger Champoux inscrivent le Québec dans un courant de modernisation amorcé depuis plusieurs années, mais qui demeure inachevé. Selon Jean-Philippe Warren, le terme « modernisation » se définit par la transformation du concept de la modernité en une politique de développement social et économique[112]. C'est une transformation que ces journalistes semblent faire. En effet, ils présentent des accomplissements québécois au niveau social et économique,

---

maîtriser une nature sauvage et à contrôler la moitié d'un continent. Plus loin dans l'article, il sous-entend que cela a permis de créer de la richesse et d'améliorer les conditions de vie des citoyens du pays. Voir « As Our First Century Ends… », *The Vancouver Sun,* 30 juin 1967, p. 4. L'éditorialiste du *Soleil* associe indirectement maîtrise du territoire et amélioration des conditions sociales. Voir « Cent ans après », *Le Soleil,* 4 juillet 1967, p. 4. C'est aussi ce que fait le journaliste qui a écrit la chronique parue auparavant dans le Bulletin mensuel de la Banque royale du Canada que *L'Évangéline* a rediffusé. Voir « Le Canada vu dans sa totalité », *L'Évangéline,* 3 janvier 1967, p. 4.

[111] « …positively, Mr. Chrétien », *The Globe and Mail,* 1 juillet 1967, p. 6. Kitimat, Chalk River, Manicouagan et Pine Point sont des lieux où des complexes industriels important ont été construit.

[112] Jean-Philippe Warren, *loc. cit.,* p. 507.

mais affirment aussi que des politiques de développement doivent être mises en place selon eux pour que la province devienne pleinement moderne[113].

Ces journalistes franco-québécois diffusent leurs représentations de la modernité du Québec la veille de la Saint-Jean-Baptiste. Dans ces éditoriaux, ces journalistes commencent en faisant référence aux succès de l'Expo. Par la suite, ils abordent d'autres projets québécois qui ont eu du succès récemment. Ils présentent également des défis ou objectifs que le Québec doit encore atteindre. Sylvio St-Amant rapporte dans un éditorial les propos du président de la Fédération des Sociétés de Saint-Jean-Baptiste et agrée à ceux-ci : « […] la modernisation sociale, politique et économique du Québec est à peine amorcée »[114]. Il dit que c'est « depuis une dizaine d'années, [que] le Québec a pris une orientation nouvelle. Il s'est donné de nouvelles structures et surtout il a pris conscience de sa valeur et de ses possibilités »[115]. Quant à lui, Roger Champoux de *La Presse* parle préalablement de tâches qui ont déjà été accomplies au Québec, avant d'affirmer que c'est depuis les six dernières années que « […] l'homme québécois prend de plus en plus conscience des tâches immenses, profitables du reste, qu'il se doit d'accomplir »[116]. Il parle des Québécois comme ayant « […] réussi un bond en avant à peu près sans exemple »[117]. L'attribution du « bond en avant » à l'ensemble de la population québécoise signifie que le journaliste souligne un trait qu'il considère national[118]. Yvan Lamonde explique que les intellectuels québécois de l'après-guerre participent à diffuser une représentation du Québec comme ayant une modernité différée en comparaison aux autres sociétés occidentales. Ces intellectuels lancent un appel à la modernisation de la province

[113] Roger Champoux, « S'acharner toujours! », *La Presse,* 23 juin 1967, p. 4; Sylvio St-Amant, « Un défi à relever », *Le Nouvelliste,* 23 juin 1967, p. 4.
[114] Sylvio St-Amant, « Un défi à relever », *Le Nouvelliste,* 23 juin 1967, p. 4.
[115] *Ibid.*
[116] Roger Champoux, « S'acharner toujours! », *La Presse,* 23 juin 1967, p. 4.
[117] *Ibid.*
[118] Pauline Curien, *L'identité nationale exposée. Représentations du Québec à l'Exposition universelle de Montréal 1967 (Expo 67),* thèse de Ph.D. (science politique), Université Laval, 2003, p. 273.

jusqu'en 1963 ou 1965[119]. Cet appel à la modernisation se poursuit chez Roger Champoux et Sylvio St-Amant jusqu'en 1967, même si les journalistes reconnaissent que certains projets modernisateurs ont déjà été réalisés et que la province a fait un bond en avant.

Gordon Pape de la *Gazette* diffuse une représentation de la modernité du Québec dans une chronique qui célèbre l'inauguration de l'Expo. Contrairement à St-Amant et Champoux, il représente le Québec comme étant arrivé à la modernité :

> It [l'Expo] has given English Canada its first real concrete proof of the French-Canadian plunge into the modern age, of the ability of the French-Canadians to produce engineers and builders and administrators who can work on an even footing with the English to bring a fantasy to reality. In many ways, Expo has rocked to the foundations the traditional view in the rest of the country that Quebec was still a backward, rural society - a view that, despite the quiet revolution, had remained largely unshaken west of Ontario right up until last year[120].

Bien que Gordon Pape utilise la dénomination « Canada français », il fait référence aux balises territoriales de la province du Québec. La comparaison auquel le journaliste procède entre le Canada anglais et français permet de mettre en relief la modernité de la province. Tim Creery de *l'Ottawa Citizen* présente aussi le Québec comme arrivé à la modernité à la suite de la Révolution tranquille[121]. Pape et Creery ont une vision dichotomique de l'évolution du Québec. Ils représentent la province comme étant principalement rurale et traditionnelle avant la Révolution tranquille et moderne à la suite de cet événement. Ils participent à construire la mémoire collective de la Grande noirceur et de la Révolution tranquille. La mémoire collective illustre

---

[119] Yvan Lamonde, *La modernité au Québec, tome 2. La victoire différée du présent sur le passé (1939-1965),* Montréal, Fides, 2016, p. 372 et 380.
[120] Gordon Pape, « Expo : It Could End Canada's Inferiority Complex », *The Gazette,* 28 avril 1967, p. A-7.
[121] Tim Creery, « De Gaulle visit raises questions », *Ottawa Citizen,* 22 juillet 1967, p. 7.

sous une forme résumée et schématique le passé d'une collectivité[122]. Plus particulièrement, la dernière citation permet de montrer le travail du discours dans le développement de cette mémoire collective. Le discours atténue ou amplifie des caractéristiques des époques abordées afin de soutenir une représentation[123]. Gérard Bouchard qualifie ces interprétations de mythes, car elles ne sont pas conformes à la réalité[124].

Conclusion

Les représentations britanniques du pays ne sont pas encore complètement évacuées du discours journalistique comme le combat symbolique sur la provenance des valeurs canadiennes le démontre. Notre analyse soutient l'affirmation d'Eva Mackey, soit que le Canada est représenté comme un pays tolérant et libre à la fois dans son passé et dans le présent[125]. Ce chapitre permet de voir la tension entre l'héritage français et britannique du pays dans le monde journalistique. Cela constitue un apport original à l'historiographie, car peu d'ouvrage explore les tensions entre ces héritages dans le monde journalistique anglophone lors des années 1960.

Ce chapitre démontre que les journalistes décrivent le caractère « moderne » du Canada tout au long des célébrations entourant le Centenaire et l'Expo 67. Nous avons vu que les représentations de la modernité qu'ils véhiculent peuvent notamment être associées au concept de modernité avancée mis de l'avant par le politologue James C. Scott. De leur côté, quelques rares journalistes québécois

---

[122] Maurice Halbwachs, *La mémoire collective,* Paris, Albin Michel, 1997, *passim.*
[123] Gérard Bouchard, « L'imaginaire de la grande noirceur et de la révolutiont tranquille. Fictions identitaires et jeux de mémoire au Québec », *Recherches sociographiques,* vol. 46, n° 3, septembre-décembre 2005, p. 413-414.
[124] *Ibid.*, p. 415-416.
[125] Eva Mackey, *op. cit.,* p. 23 à 30.

affirment que leur province a entamé un processus de modernisation qui n'est toutefois pas achevé.

Le dernier chapitre de ce mémoire aborde davantage la question de la diversité culturelle du pays et la relation entre les différentes communautés culturelles canadiennes, car l'idée que le Canada est le produit de deux cultures n'est plus hégémonique en 1967.

CHAPITRE IV

LE CANADA DÉSUNI

La diversité ethnique et culturelle est une réalité canadienne que le processus de formation identitaire a dû gérer depuis la fondation du pays[1]. Lors du Centenaire de la Confédération, le pluralisme culturel est une caractéristique du Canada qui est mis en valeur pour redéfinir l'identité du pays et renforcer l'unité nationale[2]. En 1967, le pluralisme culturel et ethnique est intimement lié à la notion de l'unité nationale comme le slogan populaire « d'unité dans la diversité » le démontre. Les manières par lesquels les cultures sont représentées peuvent également nous enseigner sur les conceptions ethniques que les acteurs historiques avaient, sur la hiérarchie ethnique qu'ils établissaient et sur les relations entre les divers groupes culturels. Ce chapitre étudie les représentations associées à l'unité nationale et à la diversité culturelle.

La première partie de ce chapitre aborde les représentations identitaires du pluralisme culturel que véhiculent les journalistes. Le biculturalisme tient une place essentielle dans ces représentations. La dernière partie étudie les prises de position des journalistes concernant l'unité nationale et analyse les voies d'avenir suggérées pour renforcer l'unité.

---

[1] Eva Mackay, *The House of Difference: Cultural Politics and National Identity in Canada,* Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 25.
[2] *Ibid.,* p. 59 à 63; Helen Davies, *The Politics of Participation : A Study of Canada's Centennial Celebration,* thèse de Ph.D. (philosophie), Université du Manitoba, 1999, p. 25, 33 et 37.

4.1 La diversité culturelle canadienne

Cette section aborde spécifiquement les représentations identitaires de la pluralité culturelle au Canada. L'unité nationale se retrouve néanmoins en filigrane dans cette partie, car les manières dont la diversité culturelle est représentée ont des conséquences sur les relations interethniques au pays. La première partie analyse les représentations du pluralisme culturel et leurs conséquences pour les relations entre les différents groupes ethniques. La seconde partie explore les influences extérieures au pays sur l'élaboration des représentations des cultures au Canada. Les États-Unis sont ceux qui influencent davantage l'élaboration et l'adoption de ces représentations.

4.1.1 Le biculturalisme comme moteur de la diversité

Les journalistes véhiculent des représentations identitaires de la culture au Canada surtout lorsqu'ils abordent le Centenaire ou lorsqu'ils parlent du voyage de la reine Elizabeth II ou de celui de Charles de Gaulle. Ils diffusent deux représentations identitaires de la culture qui mettent de l'avant une pluralité culturelle. Nous démontrons que la seconde représentation sur la diversité émerge de la première sur le biculturalisme. La diffusion de ces représentations et les manières par lesquelles elles sont introduites enseignent également sur les conceptions ethniques et la hiérarchisation ethnique qui influencent les journalistes.

La première représentation identitaire consiste à présenter le pays comme étant le produit de deux cultures. Dans ce cas-ci, les journalistes soulignent la présence des

communautés culturelles francophones et anglophones au Canada. La théorie des deux peuples fondateurs est un usage du passé couramment employé par les journalistes qui véhiculent cette représentation[3]. Cette représentation d'un Canada biculturel domine dans le réseau de communications.

Certains journalistes du *Soleil,* de *L'Évangéline,* de l'*Ottawa Citizen,* du *Toronto Star*, du *Chronicle Herald* et du *Vancouver Sun* diffusent la représentation identitaire du Canada comme un pays biculturel. Toutefois, aucun des journalistes associés à ces journaux n'emploie la théorie du pacte entre les deux peuples fondateurs pour appuyer cette représentation. Ce qui n'est pas le cas de certains journalistes associés au *Nouvelliste,* au *Devoir,* au *Droit,* à *La Liberté et le Patriote* et au *Globe and Mail*[4]. Les journalistes francophones sont plus enclins à employer cet usage du passé.

La théorie des deux peuples fondateurs prétend que l'AANB est le résultat d'un pacte entre les Canadiens français et les Anglo-Canadiens. Stéphane Paquin soutient que la théorie du pacte entre les deux peuples fondateurs est une fausseté historique qui a été inventée « pour donner une autorité historique à une thèse aux fins de mobilisation politique »[5]. Cela explique la polysémie de ce concept, dont la définition varie en fonction de qui l'utilise[6]. Généralement, les journalistes emploient cet usage du passé pour défendre les droits linguistiques et culturels des Canadiens français ou en appui

[3] L'historien Stéphane Paquin étudie de manière extensive cette théorie dans l'ouvrage *L'invention d'un mythe. Le Pacte entre les deux peuples fondateurs,* Montréal, VLB éditeur, 1999, 171 p.
[4] L'éditorialiste de *La Liberté et le Patriote,* Sylvio St-Amant et Roger Champoux réfèrent à l'AANB en parlant de « pacte confédératif ». Voir « A l'aurore du Centenaire », *La Liberté et le Patriote,* 5 janvier 1967, p. 2; Sylvio St-Amant, « Infantilisme amusant », *Le Nouvelliste,* 3 janvier 1967, p. 4; Roger Champoux, « Allumé ou non? », *La Presse,* 30 décembre 1966, p. 4. Marcel Gingras du *Droit* se réjouit dans une chronique des propos de la secrétaire d'État Judy LaMarsh qui affirme l'importance de défendre l'égalité des droits entre les deux peuples fondateurs. Cette réaction signifie qu'il approuve cet usage du passé et adhère à la représentation du biculturalisme canadien. Marcel Gingras, « Un bon départ », *Le Droit,* 4 janvier 1967, p. 6.
[5] Stéphane Paquin, *op. cit.,„* p. 22.
[6] *Ibid.,* p. 23.

aux propositions d'amendements constitutionnelles[7]. Nous verrons ces prises de position dans une autre section de ce chapitre. Cet usage du passé permet également d'affirmer que le biculturalisme est au fondement du pays[8].

Le mythe des deux peuples fondateurs n'est pas employé par l'équipe éditoriale du *Devoir.* C'est l'intellectuel Richard Arès qui l'utilise dans une chronique du cahier spécial de la fête du Canada abordant la constitution. Arès parle du Canada comme un pays « bi-ethnique » et défend la justesse de la théorie du pacte entre deux peuples fondateurs. Même si l'équipe éditoriale du *Devoir* n'emploie pas cet usage du passé, Claude Ryan se rallie à la représentation du Canada comme un pays biculturel[9]. D'ailleurs, ce journal diffuse strictement cette première représentation. Ryan explique ce choix dans un éditorial présentant l'histoire du Canada. Il explique que l'arrivée d'immigrants a ébranlé la vieille équation ethnique, mais que cela

> […] n'a pas modifié les données essentielles du problème de la dualité canadienne. La plupart des immigrants, après deux ou trois générations, s'incorporent à l'un ou l'autre des deux groupes principaux, généralement le groupe de langue anglaise. Ils ne forment point — ils n'y tiennent guère d'ailleurs — un "troisième groupe" au sens fort du terme[10].

Ryan refuse de donner du poids symbolique à une autre communautéque celle francophone ou anglophone, car il ne perçoit pas ce qui pourrait distinguer ce nouveau groupe des autres.

---

[7] Marcel Gingras, « Un bon départ », *Le Droit,* 4 janvier 1967, p. 6; « A l'aurore du Centenaire », *La Liberté et le Patriote,* 5 janvier 1967, p. 2; Sylvio St-Amant, « Réflexions sur une visite royale », *Le Nouvelliste,* 30 juin 1967, p. 4; Richard Arès, « Bilan d'un siècle », *Le Devoir,* 30 juin 1967, p. 25.
[8] Stéphane Paquin, *op. cit.,* p. 20.
[9] Claude Ryan aurait été convaincu de la validité de la théorie du pacte entre les deux peuples fondateurs par l'article de George F. G. Stanley paru en 1956. Voir Stéphane Paquin, *op. cit.,* p. 110.
[10] Claude Ryan, « Un siècle d'expérience canadienne », *Le Devoir,* 30 juin 1967, p. 4.

Certains journalistes anglo-canadiens sont sensibles au mythe des deux peuples fondateurs ou y adhérent timidement[11]. Cela correspond à ce que José Igartua a étudié. Ce dernier spécifie que ce changement d'attitude chez les Anglo-Canadiens se produit surtout vers la fin de l'année 1967 et contient des disparités géographiques. Selon Igartua, les journaux des Maritimes et de l'Ontario sont plus sensibles que les autres à cette théorie[12]. Un journaliste du *Globe and Mail* publie une chronique en juillet 1967 dans laquelle il recommande des attitudes et des comportements à avoir lors des visites diplomatiques de chef d'État étranger. C'est dans ce contexte qu'il dit qu'il est certain que des frictions entre les provinces et le gouvernement central vont avoir lieu lors de la visite de figures internationales, surtout lorsque ces figures sont l'un des représentants de l'une ou l'autre des deux nations fondatrices[13]. Il utilise le mythe des deux peuples fondateurs pour donner une impression de normalité aux frictions entre francophones et anglophone et entre Québec et Ottawa.

Plusieurs autres journalistes francophones diffusent la représentation d'un pays biculturel, même s'ils ne se font pas les promoteurs du mythe du pacte entre les deux peuples fondateurs[14]. C'est le cas de l'éditorialiste du *Soleil* lorsqu'il fait une brève analyse du passé canadien. Il affirme que le Canada a fait « […] une place officielle à ses deux grandes cultures »[15]. À ce propos, l'éditorialiste du *Soleil* est le seul journaliste à critiquer ouvertement le mythe des deux peuples fondateurs en l'appelant une théorie confuse et contestable[16]. Certains journalistes anglophones

---

[11] Le *Vancouver Sun* traduit un article écrit par Laurent Laplante, paru dans le journal *L'Action,* dans lequel le mythe des deux peuples fondateurs a une place centrale. Cette intervention fait voyager dans le réseau de communications la théorie des deux peuples fondateurs. Voir Laurent Laplante, « St. Jean Baptiste Fete Shoved Aside », *The Vancouver Sun,* 4 juillet 1967, p. 5.

[12] José E. Igartua, *The Other Quiet Revolution : National Identities in English Canada, 1945-1971,* Toronto, UBC Press, 2006, p. 209-210.

[13] « Nervous hosts », *The Globe and Mail,* 24 juillet 1967, p. 6.

[14] *L'Évangéline* publie une chronique provenant à l'origine du Bulletin mensuel de la Banque royale du Canada. Dans celle-ci, le chroniqueur diffuse la représentation du Canada comme biculturelle. Voir « Le Canada vu dans sa totalité », *L'Évangéline,* 3 janvier 1967, p. 4.

[15] « À l'aube du Centenaire », *Le Soleil,* 31 décembre 1966, p. 4.

[16] Il procède à cette critique lorsqu'il avance que l'année du Centenaire serait le moment idéal pour envisager des réformes constitutionnelles.« Évolution constitutionnelle », *Le Soleil,* 27 avril 1967, p. 4.

diffusent aussi cette représentation du biculturalisme sans avoir recours au mythe des peuples fondateurs[17]. Par exemple, Ben Malkin de l'*Ottawa Citizen* décrit le pays comme « […] a land of disparate regions and two cultures »[18] lorsqu'il soutient que la colline parlementaire est l'endroit idéal pour terminer l'année du Centenaire.

Aucun journaliste du *Chronicle Herald* ne diffuse de représentations reliées à la culture au Canada. Il existe des zones muettes dans les représentations. Celles-ci contiennent des éléments qui ne sont pas verbalisés, car elles sont non activées ou elles sont considérées comme contre-normatives[19]. Considérant que la majorité des autres journaux anglo-canadiens diffusent des représentations du biculturalisme, nous pouvons déduire que le silence du *Chronicle Herald* provient plutôt du fait que le biculturalisme est une représentation contre-normative pour eux. La définition du « nous » néo-écossais qu'a l'éditorialiste du *Chronicle Herald* permet d'expliquer la nature contre-normative du biculturalisme dans leur système de représentation. Nous avons vu au chapitre 2 que celui-ci représente le « nous » néo-écossais comme respectueux de ses traditions. Ce qui correspond à l'analyse de la philosophe Meaghan Elizabeth Beaton qui démontre que durant la décennie 1960 les Néo-Écossais définissent leur « nous » comme faisant partie d'une diaspora écossaise très attachée à l'héritage britannique. Cette version du « nous » néo-écossais ne s'harmonise pas avec les représentations du pluralisme canadien[20].

---

[17] L'éditorialiste du *Toronto Star* dépeint le Canada comme « […] a continent-wide country of five distinct regions and two cultures » lorsqu'il écrit une ode au pays. Voir « Let's Confess : It's Great to be Canadians », *Toronto Star,* 1 juillet 1967, p. 6. L'éditorialiste du *Vancouver Sun* adhère à la représentation du biculturalisme canadien. Voir « As Our First Century Ends… A Long Tomorrow Beckons », *The Vancouver Sun,* 30 juin 1967, p. 4

[18] Ben Malkin, « The Hill's the Place to Cap our Centennial », *The Ottawa Citizen,* 6 décembre 1967, p. 6.

[19] Jean-Claude Abric, « La recherche du noyau central et de la zone muette des représentations sociales », dans Jean Claude Abric (dir.), *Méthodes d'étude des représentations sociales,* Ramonville Saint-Agne, Érès, p. 61.

[20] Meaghan Elizabeth Beaton, *The Centennial Cure : Commemoration, Identity, and Cultural Capital in Nova Scotia during Canada's 1967 Centennial Celebrations,* Toronto, University of Toronto Press, 2017, p. 192 à 194.

La deuxième représentation identitaire a un caractère qui s'apparente à la formule de la CCC d'« unité dans la diversité ». Les journalistes adhérant à cette représentation mettent l'emphase sur une pluralité culturelle qui dépasse le dualisme; une pluralité qui, implicitement ou explicitement, reconnaît la présence de cultures autres que celles francophone et anglophone.

Un journaliste de *L'Évangéline,* Willie Chevalier du *Droit,* l'éditorialiste du *Soleil* et celui du *Vancouver Sun* utilisent des représentations identitaires du biculturalisme enrichi de représentations d'une diversité nouvelle. Certains de ces journalistes utilisent un langage similaire à celui promu par la CCC qui valorise des termes tel que « l'unité dans la diversité »[21]. Dans un éditorial, Willie Chevalier commente les propos tenus par la Reine lors de la fête du Canada. Ce qui l'amène à dire que nous « […] reconnaissons que nous, d'origine française, devons beaucoup au sens pratique des Canadiens d'origine britannique et aux qualités propres aux différents groupes de Canadiens d'autres origines ethniques »[22]. Chevalier admet que le Canada contient plus que deux groupes ethniques. Toutefois, dans l'une de ses chroniques, il mentionne que le pays a reçu une immigration diversifiée au cours de son histoire et parle de celle-ci comme ayant enrichi les Canadiens français et les Anglo-Canadiens[23]. Chevalier ne perçoit pas la multiplication des groupes culturels au Canada comme ayant fondamentalement changé l'équation culturelle ou ethnique. En bref, il est d'accord avec le raisonnement fait par Claude Ryan dans *Le Devoir.*

Nous pouvons remarquer aussi cette superposition des représentations dans les pages de *L'Évangéline* lorsque ce journal rediffuse une chronique parue auparavant dans le

[21] L'éditorialiste du *Soleil* emploit à plusieurs occasions les mots diversités culturelles et aborde les cultures au Canada au pluriel, mais défend des amendements constitutionnels qui renforceraient le biculturalisme. Voir « Évolution constitutionnelle », *Le Soleil,* 27 avril 1967, p. 4. L'éditorialiste du *Vancouver Sun* parle des cultures au Canada comme étant diversifiés et nombreuses. Toutefois, il présente les conflits entre « our two separate cultures » comme un problème canadien important. Voir « As Our First Century Ends… A Long Tomorrow Beckons », *The Vancouver Sun,* 30 juin 1967, p. 4.
[22] Willie Chevalier, « Propos de circonstance », *Le Droit,* 4 juillet 1967, p. 6.
[23] Willie Chevalier, « Cent ans d'histoire », *Le Droit,* 30 juin 1967, p. 6.

Bulletin mensuel de la Banque royale du Canada. Cette chronique analyse l'histoire canadienne. Bien que cette superposition des représentations ne soit pas le fait de l'équipe éditorial du journal ou de ses journalistes, la rediffusion de cette chronique démontre que l'utilisation de ces représentations du biculturalisme enrichi par la diversité culturelle se répand dans le réseau de communications. Ce chroniqueur anonyme affirme que les colons canadiens ont construit « […] la base sur laquelle deux cultures pourraient solidement s'implanter et former une seule nation »[24]. Plus loin, il encourage ces concitoyens à avoir des plans d'avenir pour le Canada, car « lorsque nous aurons des plans et que les traditions et les efforts de toutes les nationalités qui composent notre population se trouveront réunis dans la poursuite d'un idéal commun, le Canada deviendra une nation de marque […] »[25].

Les journalistes abordés précédemment parlent tous de la culture au sein du Canada au pluriel, mais ils demeurent dans une mentalité biculturelle. Il est évident à la lecture de leurs articles qu'ils n'adhèrent pas réellement à cette seconde représentation identitaire d'une diversité dépassant le dualisme, bien qu'ils la diffusent. Il est possible que, tout comme Claude Ryan, ils ne considèrent pas que la multiplication des groupes culturels au Canada ait changé l'équation ethnique. Par conséquent, ils ne font qu'emprunter un vocabulaire similaire à celui des organisateurs du Centenaire. Néanmoins, ces journalistes participent à publiciser cette seconde représentation dans le monde journalistique et démontrent l'existence d'un lien entre celle-ci et la représentation identitaire du biculturalisme.

Quant à eux, l'éditorialiste de *La Liberté et le Patriote,* Frank Underhill du *Toronto Star,* Renaude Lapointe de *La Presse* et Germaine Caratozzolo de l'*Edmonton Journal* partagent et adhèrent réellement à la seconde représentation sur la diversité dépassant le dualisme culturel. Toutefois, cette seconde représentation n'est pas hégémonique au sein des journaux pour lesquels ils travaillent. En effet, certains de

[24] « Le Canada vu dans sa totalité », *L'Évangéline,* 3 janvier 1967, p. 4 et 12.
[25] *Ibid.*

leurs collègues préfèrent s'en tenir au biculturalisme. Quelques rares journalistes véhiculent les deux représentations, mais, dans ces cas, la seconde représentation sur la diversité est représentée comme liée à celle sur le biculturalisme.

L'éditorialiste de *La Liberté et le Patriote* rapporte les bénéfices qu'a l'Expo 67 pour le Canada. C'est dans ce contexte qu'il cite les propos de Paul Martin père et les qualifie de véridiques. Dans un discours, ce dernier affirme que l'« Expo a aidé les Canadiens à apprécier leur force et à reconnaitre le besoin de concilier l'unité dans la diversité au sein même du pays »[26]. Nous pouvons remarquer qu'il y a eu une évolution dans les représentations identitaires de ce journal. En effet, la représentation du biculturalisme, véhiculée à l'aide du mythe entre les deux peuples fondateurs, a été utilisée par l'éditorialiste du journal avant (janvier 1967) celle sur la diversité (novembre 1967). L'éditorialiste de ce journal affirme le caractère véridique de la représentation de la diversité culturelle, mais aborde seulement les enjeux des communautés francophones et anglophones lorsqu'il aborde la question de l'unité nationale dans son article[27]. Il semble adhérer aux deux représentations abordées ici et s'efforce de les faire coexister.

Au *Toronto Star,* un éditorial tente de démontrer que l'histoire canadienne est héroïque même après la Confédération. C'est dans ce contexte que l'éditorialiste représente le Canada comme un pays biculturel[28]. Toutefois, l'intellectuel Frank Underhill fait usage du passé dans une chronique pour défendre l'idée que le Canada est diversifié sur le plan culturel; la diversité auquel il fait référence dépasse le cadre du biculturalisme :

[26] « Influence salutaire de l'Expo sur la mentalité canadienne », *La Liberté et le Patriote,* 2 novembre 1967, p. 2.
[27] *Ibid.*
[28] « Let's confess : It's great to be Canadians », *Toronto Star,* 1 juillet 1967, p. 6.

> And what the Fathers meant by this is clear. The new nationality was a pan-Canadian union of several different communities who had lived hitherto under separate governments, who had different traditions, and who made up a complex of religions, languages and ethnic origins. The Canadian nation was to be a composite, heterogeneous, plural society, transcending differences of origin among its citizens[29].

Plus loin dans la chronique, Underhill parle des cultures minoritaires présentes au Canada et aborde celles-ci au pluriel : « we will not succeed in arguing with the non-Anglo-Saxon minorities, especially the French-Canadians minority, into acceptance of […] »[30]. Ainsi, le journal s'inscrit dans la confrontation entre la représentation identitaire du biculturalisme et la représentation de la diversité culturelle[31].

Germaine Caratozzolo de l'*Edmonton Journal* écrit dix commandements canadiens pour le Centenaire. L'un de ces commandements va comme suit : « Learn where your ancestors came from, how they lived, what they sang, what they ate; contribute a few stiches to Canada's patchwork of cultures. […] Canada, notwithstanding its bicultural foundations, is the world's mosaic »[32]. Caratozzolo présente la diversité culturelle comme transcendant le biculturalisme et comme ayant émergé de ce dernier[33]. Elle fait usage du passé pour affirmer que le biculturalisme est au fondement du pays afin d'appuyer la représentation de la diversité canadienne.

---

[29] Frank Underhill, « STILL – 'Great things to do together' », *Toronto Star,* 31 décembre 1966, p. 7.
[30] *Ibid.*
[31] Les deux représentations à l'étude sont aussi en confrontation dans *La Presse.* La chroniqueuse Renaude Lapointe véhicule la représentation de la diversité culturelle. Toutefois, Roger Champoux présente le Canada comme biculturel lorsqu'il désigne l'AANB comme un pacte. Il fait ici référence au mythe entre les deux peuples fondateurs. Voir Renaude Lapointe, « Un pays plein de bonté… », *La Presse,* 4 juillet 1967, p. 4; Roger Champoux, « Allumé ou non? », *La Presse,* 30 décembre 1966, p. 4.
[32] Germaine Caratozzolo, « What are you doing, Centennially? How about Ten Canadian Commandments? », *Edmonton Journal,* 3 janvier 1967, p. 6.
[33] L'éditorialiste de la *Gazette* laisse aussi entrevoir qu'il considère la diversité culturelle canadienne comme émergeant du biculturalisme. C'est l'emploie des expressions d'« ancien » et de « nouveau » canadien qui laissent penser cela. Voir « A Lesson For Old Canadians », *The Gazette,* 31 décembre 1966, p. 8.

Considérant que certains journalistes ont un langage similaire à la CCC alors qu'ils adhèrent seulement à la représentation du biculturalisme, que les deux représentations sont en confrontations et non hégémoniques dans quelques journaux et que quelques rares journalistes présentent la diversité culturelle comme liée au biculturalisme, nous déduisons que la représentation de la diversité culturelle a émergé de celle sur le biculturalisme. Nous confirmons ainsi ce que soutiennent Eva Mackey et Valérie Lapointe-Gagnon[34]. Lapointe-Gagnon identifie une volonté d'élargissement du biculturalisme vers le multiculturalisme dans les travaux de certains commissaires de la Commission B&B[35]. Elle affirme que ces deux représentations ne sont pas nécessairement concurrentes, certains acteurs tentant de les faire cohabiter[36]. Cela correspond également à ce que nous voyons dans le réseau journalistique.

Lorsqu'ils véhiculent la représentation identitaire du biculturalisme, les journalistes invisibilisent les autres cultures présentes au Canada qui ne sont ni francophone ni anglophone. Seuls les journalistes qui défendent le biculturalisme et mentionnent des cultures autres que celle francophone ou anglophone dévient de cela. Les journalistes défendant la représentation du biculturalisme procèdent à une hiérarchisation des cultures, car ils affirment la primauté des cultures française et anglaise sur toutes les autres au Canada[37]. Seuls les journalistes qui véhiculent la représentation identitaire de la diversité n'ont pas une reconnaissance limitée du pluralisme culturel canadien.

Frank Hutton de l'*Edmonton Journal,* Frank Underhill du *Toronto Star* et l'éditorialiste de la *Gazette* emploient les termes de « nouveaux » et d'« anciens » Canadiens pour distinguer les Canadiens d'origine française et anglaise des Canadiens d'autres origines. C'est Frank Underhill qui permet d'établir cette

[34] Eva Mackey, *op. cit.,* p. 63.
[35] Valérie Lapointe-Gagnon, *Panser le Canada. Une histoire intellectuelle de la commission Laurendeau-Dunton,* Montréal, Boréal, 2018, p. 241-242.
[36] *Ibid.,* p. 296.
[37] Eva Mackey mentionne que l'utilisation des termes « biculturalisme » et « biculturelle » en référence au Canada établit implicitement une hiérarchie des différences. Eva Mackey, *op. cit.,* p. 64.

définition lorsqu'il dit que « this conception of the meaning of being Canadian was not one that could appeal emotionally to French Canadian […] or to the new canadian who were of neither British or French stock »[38]. La manière dont Frank Hutton emploie cette terminologie nous permet de comprendre davantage la définition de celle-ci. Il est dubitatif sur la signification qu'a le Centenaire : « certainly [le Centenaire] doesn't mean the same to a NEW Canadian with a certificate of citizenship in his hand as it does to an OLD Canadian who came to Western Canada 70 or 80 years ago to homestead and help build a nation »[39]. Nous déduisons que cette terminologie permet de faire une typologie de l'identité canadienne distinguant les Canadiens de naissance de ceux qui ont immigré au pays. Cette typologie sous-entend que les « nouveaux » canadiens sont subordonnés aux « anciens », car ils sont arrivés plus récemment. Ainsi, ces journalistes procèdent à une hiérarchisation des cultures.

Sylvio St-Amant du *Nouvelliste,* Claude Ryan du *Devoir,* Scott Young du *Globe and Mail,* Frank Underhill du *Toronto Star* et l'éditorialiste de la *Gazette* emploient le mot race en référence aux Canadiens français et aux Anglo-Canadiens[40]. L'utilisation de ce terme dote la culture d'une essence jugée résistante au changement[41]. Ajouter une essence immuable à la culture participe à nier la possibilité que les différences culturelles puissent être surmontées et renforce la frontière délimitant l'altérité. Claude Ryan, Willie Chevalier, l'éditorialiste de la *Gazette* et celui du *Toronto Star* diffusent aussi une représentation stéréotypée des Canadiens français et des Anglo-Canadiens. Ils présentent les Canadiens français comme des gens imaginatifs et

[38] Frank Underhill, « STILL – 'Great things to do together' », *Toronto Star,* 31 décembre 1966, p. 7. L'éditorialiste de la *Gazette* utilise aussi abondamment cette terminologie qui se retrouve dans le titre même de l'éditorial. Voir « A Lesson For Old Canadians », *The Gazette,* 31 décembre 1966, p. 8.
[39] Frank Hutton, « Don't Tell Me », *Edmonton Journal,* 3 janvier 1967, p. 3.
[40] Sylvio St-Amant, « Infantilisme amusant », *Le Nouvelliste,* 3 janvier 1967, p. 4; Claude Ryan, « Un siècle d'expérience canadienne », *Le Devoir,* 30 juin 1967, p. 4; Scott Young, « Will our republicans become monarchists for a day? », *The Globe and Mail,* 29 juin 1967, p. 7; « Expo Has Shown the Way », *The Gazette,* 30 octobre 1967; Frank Underhill, « STILL – 'Great Things to do Together' », *Toronto Star,* 31 décembre 1966, p. 7.
[41] José E. Igartua, *op. cit.,* p. 81.

émotifs et considèrent les Anglo-Canadiens comme des gens industrieux et rationnels[42]. Ces stéréotypes renforcent les différences en rendant ces caractéristiques inhérentes à chaque individu[43].

4.1.2 Une diversité différente du voisin américain

Tout au long de l'histoire canadienne, des représentations symboliques et identitaires mobilisant les différences culturelles internes du Canada sont utilisées pour se distinguer des autres pays[44]. Ce désir de se distinguer est également présent en 1967. Les journalistes profitent de la tribune que constitue l'Expo afin de proclamer leur caractère distinct du Royaume-Uni et, surtout, des États-Unis.

Certains journalistes n'expliquent pas comment le Canada se différencie des autres pays développés, mais ils identifient un moment durant lequel le Canada a pu démontrer sa différence. Évidemment, ils affirment que c'est l'Expo 67 qui a permis aux Canadiens de montrer au monde qu'ils sont différents des États-Unis et du Royaume-Uni[45].

Le chroniqueur Richard Needham du *Globe and Mail* informe de l'enthousiasme des Canadiens au sujet de l'Expo 67. Essentiellement, il rapporte les propos des Canadiens concernant cet événement : « Here [à l'Expo] we can scream to the world that we're not Americans, we're not Britons, but we're Canadians and we're

[42] Willie Chevalier, « Propos de circonstance », *Le Droit,* 4 juillet 1967, p. 6; Claude Ryan, « Les ″deux Centenaires″ », *Le Devoir,* 4 janvier 1967, p. 4; « St. Jean Baptiste Day, 1967 », *The Gazette,* 23 juin 1967, p. 6; « Let's confess : It's great to be Canadians », *Toronto Star,* 1 juillet 1967, p. 6.
[43] José E. Igartua, *op. cit.,* p. 75.
[44] Eva Mackey, *op. cit.,* p. 48-49.
[45] Ce désir de se distinguer est connu un peu partout dans le monde. Le *Globe and Mail* redifuse une chronique du *Times* de Londres qui mentionne le désir canadien de se distinguer des États-Unis. Voir « Ourselves through a Timesman monocle », *The Globe and Mail,* 4 janvier 1967, p. 6.

extremely proud of our great and beautiful country″ »[46]. Needham défend la position que l'Expo est le moment où le Canada a pu montrer sa différence au monde puisqu'il a choisi de diffuser les propos de la jeune Gwendolyn Lush. Quant à lui, Roger Champoux de *La Presse* n'emprunte pas les mots d'un autre pour partager cette position. Dans un éditorial où il aborde l'avenir de l'Expo et la possibilité d'ouvrir le site la prochaine année, il affirme qu'avant l'Expo « nous étions des gens monotones, sans couleur, sans brio. De très pâles ″Américains″. Puis le choc a été révélateur : en six mois nous avons pulvérisé tous les records imaginables en nous révélant »[47]. Le choc révélateur auquel il fait référence est l'Expo, événement qui a permis de révéler les différences entre les États-Unis et le Canada[48]. *La Presse,* le *Globe and Mail* et *La Liberté et le Patriote* sont également les trois journaux dont la couverture médiatique de l'Expo 67 est la plus importante en comparaison aux journaux de même langue ou de la même région[49].

D'autres journalistes mobilisent la représentation identitaire du biculturalisme pour se distinguer des États-Unis. L'éditorialiste du *Soleil* est celui qui montre le plus clairement cette position. Il procède à un survol de l'histoire canadienne afin d'affirmer que le Canada est un pays à l'intérieur duquel les nationalités n'ont pas d'importance. C'est dans ce contexte qu'il affirme que « le Canada, comme les États-Unis, s'édifiait au-dessus du principe des nationalités. Mais contrairement à son grand voisin, le Canada de 1867 faisait une place officielle à ses deux grandes cultures. Cette union engendrait un pluralisme culturel – […] – qui allait se répandre

[46] Richard J. Needham, « Falling in love with Expo 67 », *The Globe and Mail,* 22 mai 1967, p. 6.
[47] Roger Champoux, « Une partie qu'il faut gagner », *La Presse,* 28 octobre 1967, p. 4.
[48] Un chroniqueur de *La Liberté et le Patriote* a une position semblable aux précédents journalistes, mais avec une petite variante. Pour lui, ce n'est pas les Canadiens qui montrent leurs différences, mais le monde qui a découvert que le pays est dissemblable des États-Unis. Voir « Influence salutaire de l'Expo sur la mentalité canadienne », *La Liberté et le Patriote,* 2 novembre 1967, p. 2.
[49] *La Presse* est le journal dont les articles sur l'Expo ont la plus grande étendue en moyenne et la plus grande étendue totale. Le *Globe and Mail* a une couverture médiatique balancée entre le Centenaire et l'Expo, mais ce n'est pas le cas de tous les journaux anglophones. *La Liberté et le Patriote* a une couverture médiatique plutôt balancée à l'intérieur des pages du journal, ce qui n'est pas le cas de tous les journaux francophones hors Québec. Voir l'Annexe A, C, D, E et G. Voir le tableau 1.2 à la page 35.

par la suite dans le monde »[50]. L'éditorialiste du *Soleil* emploie la représentation du biculturalisme pour distinguer le Canada du voisin au sud. Il fait également usage du passé pour avancer que le biculturalisme est à la base de l'union confédérative. Claude Ryan du *Devoir* et la jeune Colette Laporte au *Droit* emploient également le biculturalisme pour distinguer le Canada des États-Unis[51].

Notons enfin que Germaine Caratozzolo de l'*Edmonton Journal* oppose la mosaïque culturelle au *melting pot* américain lorsqu'elle présente ces dix commandements du Centenaire[52]. Cette représentation symbolique sous-entend que le Canada est plus tolérant, car il reconnait les différences culturelles au sein du pays et leur offre un espace dans lequel se manifester[53].

4.2 Instrumentalisation des célébrations

Les célébrations du Centenaire sont une bonne occasion d'avancer des affirmations politiques sur le Canada pour les multiples acteurs de l'époque. Par exemple, les organisateurs du Centenaire font la promotion de l'unité nationale lors des célébrations[54]. Certains journalistes remettent en question l'existence de cette unité nationale et offrent leurs propres réflexions sur le futur pensable du pays. Dans cette partie, nous explorons surtout les réflexions et les prises de position des journalistes concernant l'état de l'unité ou de la désunion au Canada. Cette section a quatre

[50] « À l'aube du Centenaire », *Le Soleil,* 31 décembre 1966, p. 4.
[51] Les Canadiens français sont placés en opposition au processus d'américanisation dans la chronique de l'écolière Colette Laporte paru au *Droit.* Voir Colette Laporte, « Cent ans d'histoire », *Le Droit,* 22 juillet 1967, p. 13. Claude Ryan utilise le système politique canadien pour se différencier des États-Unis, mais présente ce système comme le produit de l'union de deux communcautés culturelles. Voir Claude Ryan, « Un siècle d'expérience canadienne », *Le Devoir,* 30 juin 1967, p. 4.
[52] « What are you doing, Centennially? How about Ten Canadian Commandments? », *Edmonton Journal,* 3 janvier 1967, p. 6.
[53] Eva Mackey, *op. cit.,* p. 65.
[54] Helen Davies, *op. cit.,* p. 37-38.

parties : les critiques vis-à-vis de la multiplicité identitaire au Canada, la contestation des célébrations du Centenaire par les journalistes québécois, les réformes constitutionnelles et les projets rassembleurs.

4.2.1 Le caractère nuisible des multiples identités: recherche du Canadien-Canadien

Un petit nombre de journalistes mettent en cause la multiplicité identitaire dans la désunion du pays. Ils diffusent ces prises de position aux alentours du jour de l'an ou de la fête du Canada. Il est révélateur que ces quelques journalistes partagent ces prises de position vis-à-vis de la désunion du pays à ces moments, car ces journées ont une valeur symbolique lors de l'année du Centenaire. Le choix de ces journées pour diffuser leurs opinions démontre que ces journalistes instrumentalisent les célébrations avec l'objectif de faire voyager plus largement leurs prises de position dans le réseau de communications.

En premier, deux journalistes anglophones critiquent le fait que les Canadiens ne se considèrent pas comme Canadiens en premier. Les journalistes adhérant à cette opinion critiquent directement la multiplicité identitaire qui s'incarne par la primauté d'allégeances et d'identifiants régionaux ou ethniques sur l'identifiant canadien. Eva Mackey détecte également cette critique chez des Anglo-Canadiens lors des célébrations du 125^{e} anniversaire de la Confédération. Ces critiques se basent sur l'assomption qu'une nation doit avoir une identité unifiée et uniforme[55]. Il est important de comprendre que ces journalistes s'opposent à la multiplicité identitaire et non pas au pluralisme culturel. Ils réclament la primauté de l'identifiant canadien sur tous les autres. Seuls la *Gazette* et l'*Edmonton Journal* soutiennent cette

[55] Eva Mackey, *op. cit.,* 143 à 145.

opinion[56]. L'*Edmonton Journal* partage cette opinion, mais dans une chronique écrite par une étudiante du secondaire. Il n'est pas déraisonnable de croire que certains journalistes de l'*Edmonton Journal* sont en accord avec les propos de cette étudiante. En effet, Frank Hutton défend des opinions qui s'apparentent à ceux-ci[57]. De plus, l'équipe éditoriale a fait le choix de diffuser l'article de cette écolière. Essentiellement, Jan Donais dit qu'il y a trop peu de vrais Canadiens, car ils « […] think of themselves as Poles, Germans or Frenchmen, or other, rather than as Canadians »[58]. Ensuite, elle soutient que « this reluctance to call a spade a spade, may account in some way for the problem of disunity in Canada »[59]. Bref, Donais identifie la multiplicité identitaire comme la cause de la désunion[60].

La critique de la pluralité identitaire faite par la *Gazette* et l'*Edmonton Journal* occasionne une dissonance avec la représentation qui valorise la diversité culturelle que diffusent certains des journalistes étudiés, dont ceux de ces deux journaux[61]. Frank Hutton démontre bien comment cette idée d'être Canadiens en premier cause de la dissonance avec cette représentation : « a culture is something that grows by itself if left alone […] »[62]. Le fait d'exiger du temps isolé pour qu'une vraie culture canadienne se développe signifie qu'il considère que les cultures au Canada doivent davantage s'amalgamer. La clé pour avoir une identité authentique et unifiée est

---

[56] L'éditorialiste de la *Gazette* demande, à travers la bouche d'un « nouveau » canadien pourquoi les Canadiens ne se considèrent pas comme Canadien en premier. Il présente cette incapacité à se considérer comme Canadien en premier comme la source de la division au Canada. Voir « A Lesson For Old Canadians », *The Gazette,* 31 décembre 1966, p. 8.

[57] Frank Hutton défend une opinion similaire à l'étudiante Jan Donais. Il argumente que le Canada n'a pas de vrai culture et de fierté patriotique, car la pluralité fragmente la culture canadienne. Voir Frank Hutton, « Don't Tell Me », *Edmonton Journal,* 3 janvier 1967, p. 3.

[58] Jan Donais écrit ce texte pour une compétition de prise de parole organisé par son école dans le cadre du PPNS. Jan Donais, « Why not a Canadian Canada », *Edmonton Journal,* 23 mai 1967, p. 6.

[59] *Ibid.*

[60] L'idée que le Canada est divisé à cause de ses multiples identités est répandu dans le monde. Le *Toronto Star* publie un texte à ce sujet qui provient à l'origine du *New York Times.* Voir « As Others See It : Rich Canada… it's 'divided, worried, and quarrelsome' », *Toronto Star,* 4 janvier 1967, p. 6.

[61] Comme vu précédement, l'éditorialiste de la *Gazette* et Germaine Caratozzolo de *l'Edmonton Journal* diffuse cette représentation.

[62] Frank Hutton, « Don't Tell Me », *Edmonton Journal,* 3 janvier 1967, p. 3.

définie, par Frank Hutton, comme la nécessité d'avoir un noyau culturel fondamentalement canadien. Bien que Hutton ne s'oppose pas au pluralisme culturel, il défend la prééminence d'un noyau culturel canadien sur les autres cultures au sein d'une identité nationale unifiée. Jan Donais défend également le besoin pour le Canada d'avoir une identité unifiée par la comparaison avec les États-Unis[63].

Dans une prise position différente, deux journalistes n'accusent pas directement la pluralité identitaire d'être la cause de la désunion, mais identifient l'intolérance comme provoquant la pluralité identitaire qui serait la cause de la désunion. L'éditorialiste du *Globe and Mail* procède à cette critique lorsqu'il avance que le Canada n'a pas d'esprit de communauté : « the chasm of distrust [who] divides not only English and French. More dismaying, for still less justified, is the intolerance that splits English Canadians themselves into vulgarly warring little provincialisms »[64]. Cet éditorialiste associe l'intolérance au développement d'identités régionales chez les anglophones. Il avance que cette intolérance affecte le développement d'une identité canadienne englobante, car « it is there [in the hearts of ordinary Canadians] that the nation Canada has failed to flourish : for it is there that our citizens have refused to accept each other loyally and fearlessly as compatriots »[65]. Par conséquent, il considère que la tolérance permettrait de développer une identité englobante qui favoriserait l'unité nationale[66].

En dernier, deux journalistes francophones soutiennent que la pluralité identitaire empêche la cohésion politique au pays qui causerait ensuite la désunion. Ces journalistes perçoivent le consensus politique comme essentiel à la construction

[63] Jan Donais, « Why not a Canadian Canada », *Edmonton Journal,* 23 mai 1967, p. 6.
[64] « The vital human ingredient », *Globe and Mail,* 31 décembre 1966, p. 6.
[65] *Ibid.*
[66] Willie Chevalier du *Droit* lie aussi l'exclusion et l'absence d'identité canadienne englobante à la désunion du pays. Voir Willie Chevalier, « Propos de circonstance », *Le Droit,* 4 juillet 1967, p. 6.

identitaire[67]. Dans un éditorial pour *Le Devoir,* Claude Ryan présente le chemin parcouru depuis la Confédération avant d'avancer que le pays est divisé en donnant comme exemple la division entre anglophone et francophone et l'absence de cohésion politique[68]. Cette division est en cause lorsqu'il affirme qu'« il lui manque [au Canada] cette sorte de conscience collective, fruit d'un long cheminement fait en commun, qui est la marque des nations stables et durables »[69].

4.2.2 Célébrer pour avoir un nouveau départ

Le gouvernement québécois s'abstient à plusieurs reprises d'organiser des événements ou activités célébrant le Centenaire de la Confédération. Par exemple, chaque province a une cérémonie allumant une flamme du Centenaire dans sa capitale le 31 décembre 1966. Le gouvernement fédéral fait de même à Ottawa le même jour. Toutefois, le gouvernement québécois de Johnson ne participe pas à cette activité, aucun flambeau n'est allumé à la ville de Québec[70]. Cette situation atteste bien du manque d'enthousiasme québécois envers le Centenaire. La retenue des Québécois envers le Centenaire et l'absence de célébrations au Québec suscitent plusieurs prises de position chez les journalistes de partout au Canada. La couverture médiatique du Centenaire des journaux franco-québécois démontre un certain désintérêt vis-à-vis de ces célébrations en comparaison des journaux francophones hors Québec[71]. Les prises de position qui suivent montrent la véracité des données

[67] Gilles Boyer diffuse cette opinion dans un éditorial qui annonce l'arrivée du Centenaire et critique le nationalisme régional. Voir Gilles Boyer, « En l'espace de cent ans », *Le Soleil,* 29 juin 1967, p. 4.
[68] Claude Ryan, « Un siècle d'expérience canadienne », *Le Devoir,* 30 juin 1967, p. 4.
[69] *Ibid.*
[70] « L'entrée du Canada dans son Centenaire est fêtée partout, sauf au Québec », *Le Devoir,* 3 janvier 1967, p. 1 et 7.
[71] Voir l'Annexe C et D. Voir le tableau 1.1 à la page 34.

quantitatives colligées et montrent comment les positions des équipes éditoriales se transposent dans la couverture médiatique.

Roger Champoux de *La Presse* et Claude Ryan du *Devoir* s'abstiennent de se prononcer pour ou contre les célébrations du Centenaire[72]. Ils tentent plutôt de comprendre ce qui retient les Québécois à célébrer et rationalise cette situation. Roger Champoux est celui qui expose le mieux cette position. Il se prononce sur la retenue des Québécois à célébrer le Centenaire lorsqu'il critique le long délai, et non pas la décision, prit par le gouvernement québécois avant de décider d'allumer ou non un flambeau à Québec. Il se moque un peu des Québécois qui jouent sur les mots pour justifier leur point de vue[73]. Champoux semonce ses concitoyens qui font usage du passé pour justifier leurs positions positives ou négatives à l'égard du Centenaire :

> […] le fait de savoir si nous avons tout perdu dans l'aventure ou gagné divers point, n'ont rien à voir avec une torche flambant au-dessus de la citadelle. Il est d'autres niveaux où aborder des problèmes et des faits de cette nature et nous aurons toute l'année 1967 pour réfléchir (et réfléchir ne veut pas dire s'enguirlander de plus belle) sur les données juridiques sur lesquelles repose la Confédération canadienne[74].

Champoux critique un usage du passé employé couramment dans le monde journalistique pour appuyer une position négative ou positive envers le Centenaire. De nombreux journalistes soulignent les gains acquis ou les injustices subies par les Canadiens français pour appuyer leur position vis-à-vis des célébrations. Champoux semble avoir conscience que ces confrères journalistes utilisent le passé pour justifier une opinion actuelle et que l'histoire peut s'interpréter différemment selon nos positions. Cette lucidité de Roger Champoux explique sûrement sa neutralité face au

---

[72] Claude Ryan n'encourage ni ne décourage les Québécois à fêter. Il présente les usages du passé employés par ses concitoyens pour justifier leurs positions vis-à-vis du Centenaire. Voir Claude Ryan, « Les ″deux centenaires″ », *Le Devoir,* 4 janvier 1967, p. 4.
[73] Roger Champoux, « Allumé ou non? », *La Presse,* 30 décembre 1966, p. 4.
[74] *Ibid.*

Centenaire et le fait qu'il considère qu'« il n'est demandé à personne de célébrer ou de ne pas célébrer l'événement »[75]. Il a un esprit rationnel et dénudé d'émotion lorsqu'il aborde la question « Devrait-on fêter le Centenaire? ».

Se sont surtout les journalistes francophones hors Québec qui sont favorables au Centenaire, car Willie Chevalier et Robert L'Heureux du *Droit,* Bernard Poirier de *L'Évangéline* et l'éditorialiste de *La Liberté et le Patriote* se déclarent tous en faveur des célébrations. L'éditorialiste du *Soleil* est le seul journaliste franco-québécois à prendre position sans ambiguïté en faveur du Centenaire[76]. D'ailleurs, c'est le journal québécois dont la couverture médiatique de cet événement est la plus développée[77]. Ces journalistes abordent cet événement de manière positive. Ils utilisent soit l'une ou plusieurs des trois représentations suivantes pour défendre leur position : célébrer pour renforcer l'unité, pour initier un nouveau départ ou pour faire un bilan[78].

L'éditorial de *La Liberté et le Patriote* est celui qui nous permet d'aborder à la fois les trois représentations présentées brièvement plus haut. L'éditorialiste souligne l'ambivalence des Canadiens français face à l'invitation à célébrer. Il représente l'époque des Pères de la Confédération comme un moment où le pays était uni et où les relations étaient bonnes entre francophones et anglophones[79]. Il fait usage de ce passé pour encourager l'unité nationale et inciter les Canadiens français à célébrer la Confédération. Il défend également l'importance de célébrer pour faire un bilan :

---

[75] *Ibid.*

[76] L'éditorialiste du *Soleil* encourage les Québécois à célébrer la Confédération afin de renforcer l'unité du pays, mais surtout afin de dresser un bilan des gains acquis et des objectifs qui restent à atteindre. Voir « Propos d'anniversaire », *Le Soleil,* 30 juin 1967, p. 4.

[77] Ce journal a plus d'articles au total et sur ses pages couvertures que les autres journaux québécois. L'étendue de ces articles au total et sur les pages couvertures est la plus grande de tous les journaux québécois. Voir l'Annexe B, D, F et H.

[78] Bernard Poirier est le journaliste le plus cinglant à l'égard des Québécois. Il diffuse la représentation du Centenaire comme le moment de faire un bilan et de planifier l'avenir. Poirier ainsi que Willie Chevalier du *Droit* défendent l'importance de célébrer afin de souligner les progrès accomplis depuis 1867. Voir Bernard Poirier, « Le Québec, mauvais perdant? », *L'Évangéline,* 4 janvier 1967, p. 4; Willie Chevalier, « ″…A ceux qui luttent″ », *Le Droit,* 25 juillet 1967, p. 6.

[79] « A l'aurore du Centenaire », *La Liberté et le Patriote,* 5 janvier 1967, p. 2.

« […] que ces fêtes comportent une valeur d'enseignement et de méditation pour découvrir s'il est encore possible de corriger abus et injustices, de rétablir l'esprit des Fondateurs, de prendre un nouveau départ »[80]. Il représente ainsi le Centenaire comme l'occasion de prendre un nouveau départ.

Robert L'Heureux du *Droit* et l'éditorialiste de *La Liberté et le Patriote* démontrent une certaine sympathie envers ceux qu'ils appellent « les abstinents du Centenaire »[81]. Ces journalistes défendent le droit des Québécois à célébrer ou non la Confédération selon leurs convictions, car ils pensent « qu'on ne peut pas obliger quelqu'un à fêter, à être joyeux. On peut ne pas être d'accord avec eux, mais on ne peut pas les blâmer de s'abstenir »[82]. L'Heureux présente la position des Québécois vis-à-vis du Centenaire. C'est dans ce contexte qu'il explique que les Québécois perçoivent l'AANB comme une étape comme les autres dans le développement du pays[83]. Cet usage du passé retire de l'importance à la Confédération et justifie la position circonspecte des Québécois.

Le Nouvelliste se situe à cheval entre une position favorable et une autre défavorable envers le Centenaire. L'éditorialiste Sylvio St-Amant critique ouvertement la retenue des Québécois et celle de Roger Champoux envers les célébrations du Centenaire :

> […] ils [les Québécois] se contenteront de manifestations culturelles, artistiques et autres. Pour reprendre une expression du rédacteur en chef de la Presse, M. Roger Champoux, ils tenteront de s'amuser mais sans se réjouir. A bien y penser ces distinctions relèvent d'un infantilisme amusant. On fête ou l'on ne fête pas[84].

---

[80] *Ibid.*
[81] Robert L'Heureux, « Le Centenaire, 1867-1967 », *Le Droit,* 6 janvier 1967, p. 2; « A l'aurore du Centenaire », *La Liberté et le Patriote,* 5 janvier 1967, p. 2.
[82] Robert L'Heureux, « Le Centenaire, 1867-1967 », *Le Droit,* 6 janvier 1967, p. 2.
[83] *Ibid.* Claude Ryan et l'éditorialiste de *La Liberté et le Patriote* mentionnent également que les Québécois emploient cet usage du passé pour justifier leur position négative à l'égard du Centenaire. Voir Claude Ryan, « Les ″deux centenaires″ », *Le Devoir,* 4 janvier 1967, p. 4; « A l'aurore du Centenaire », *La Liberté et le Patriote,* 5 janvier 1967, p. 2.
[84] Sylvio St-Amant, « Infantilisme amusant », *Le Nouvelliste,* 3 janvier 1967, p. 4.

Dans cet éditorial, St-Amant tente de convaincre les Québécois de célébrer. Il utilise les représentations symboliques déjà présentées pour convaincre ses compatriotes. Il dit que le Centenaire « doit plutôt nous servir à nous unir et à nous mieux comprendre »[85]. Il fait également usage du passé lorsqu'il souligne qu'« […] au cours des cent dernières années, le Canada a prospéré et grandi »[86]. Cet usage du passé lui permet d'encourager les Québécois à célébrer afin de souligner les progrès accomplis depuis 1867[87]. Lorsqu'on exclut *Le Soleil, Le Nouvelliste* est le journal franco-québécois qui démontre le plus grand intérêt pour le Centenaire dans sa couverture médiatique[88]. Les points de vue de St-Amant ne sont pas partagés par tous ses collègues au *Nouvelliste.* Dans l'une de ses chroniques, la journaliste qui prend Mamie comme nom de plume démontre une certaine ambivalence envers le Centenaire. Pour elle, le dilemme entre célébrer ou non la Confédération persiste[89]. Bref, *Le Nouvelliste* contient des visions divergentes concernant la célébration ou non du Centenaire.

Les Anglo-Canadiens ne participent pas autant à cette discussion. Certains journalistes anglophones mentionnent la retenue qu'ont les Québécois envers le Centenaire. Toutefois, ils ne prennent pas position face à cette situation[90]. Seule la *Gazette* critique la retenue des Franco-Québécois dans un éditorial. La participation de ce journal à cette discussion peut s'expliquer par le fait qu'il est basé au Québec. L'éditorialiste du journal souligne la contradiction que le « […] main event of the

---

[85] *Ibid.*
[86] *Ibid.*
[87] Bernard Poirier emploie aussi cet usage du passé pour inciter les Québécois à célébrer, mais il souligne les progrès accomplit par le Québec depuis 1867. Voir Bernard Poirier, « Le Québec, mauvais perdant? », *L'Évangéline,* 4 janvier 1967, p. 4
[88] *Le Nouvelliste* arrive second dans les journaux québécois français en terme de quantité d'article sur la couverture et d'étendue sur la couverture. Voir l'Annexe F et H.
[89] Mamie, « Le Centenaire », *Le Nouvelliste,* 10 janvier 1967, p. 9.
[90] « Could these be Canadians? », *Toronto Star,* 3 juillet 1967, p. 4; Maurice Western, « Constructive Signs : Centennial Project Politically Sound », *The Vancouver Sun,* 4 janvier 1967, p. 4; Dennis Braithwaite, « A dubious diary », *The Globe and Mail,* 29 décembre 1966, p. 17.

Centennial [l'Expo 67] is to be celebrated in a province which declined to join in making the year's first ceremonies »[91]. Il se fait quand même sympathique envers les Québécois, car il confirme la véracité de leurs plaintes concernant le manque d'accommodation fait aux Canadiens français à travers le pays. Toutefois, ce journaliste essaie de les convaincre de participer au Centenaire en disant « if any, or all, justified grievances are to be set right, there has to be a spirit not only of complaint but of positive working together for the remaking of the conditions »[92]. Ainsi, l'unité nationale est au cœur des arguments qu'il utilise pour convaincre les Québécois de participer au Centenaire. Il informe également que cette abstinence à célébrer pourrait décourager le reste du Canada à répondre à leurs complaintes[93]. L'éditorialiste de la *Gazette* a monté un argumentaire qui tente de convaincre les Québécois de célébrer sur la base des avantages et des désavantages que leurs positions peuvent avoir sur l'atteinte de leurs objectifs. Il partage aussi cette représentation qui consiste à présenter le Centenaire comme un nouveau départ[94].

Dennis Braithwaite du *Globe and Mail* avoue sa propre retenue face au Centenaire[95], tandis que Bruce West informe que la ville de Toronto n'a pas encore montré d'enthousiasme envers ces célébrations aux activités du jour de l'an[96]. Les propos de ces deux journalistes permettent de nuancer ce que Peter Aykroyd rapporte de mémoire. Il informe que les Canadiens étaient indifférents envers le Centenaire jusqu'en juin 1966[97]. Toutefois, nous pouvons voir que cette indifférence a perduré au moins jusqu'au jour de l'an 1967 dans certains milieux anglo-canadiens.

---

[91] « Quebec And The Centennial », *The Gazette,* 3 janvier 1967, p. 6.
[92] *Ibid.*
[93] *Ibid.*
[94] *Ibid.*
[95] Dennis Braithwaite, « A dubious diary », *The Globe and Mail,* 29 décembre 1966, p. 17.
[96] Bruce West, « Getting up steam », *The Globe and Mail,* 2 janvier 1967, p. 17.
[97] Peter H. Aykroyd, *The Anniversary Compulsion : Canada's Centennial Celebrations a Model Mega-Anniversary,* Toronto, Dundurn Press, 1992*,* p. 161 à 163.

Notre analyse permet de dégager une fracture symbolique entre les Québécois et les francophones hors Québec. Cette fracture symbolique est visible autant dans notre analyse quantitative que qualitative. L'absence de célébrations au Québec et les arguments qui justifient cette abstinence montrent que les Québécois instrumentalisent les célébrations afin de promouvoir leurs revendications.

4.2.3 La réforme de la constitution

Les débats portant sur les réformes constitutionnelles font rage pendant les années 1960. C'est au cours de cette décennie que le gouvernement fédéral amorce par deux fois des négociations sur la formule d'amendement constitutionnel Fulton-Favreau[98]. Les journalistes prennent position dans cette polémique constitutionnelle lorsqu'ils abordent le Centenaire, en particulier aux moments de l'année où les articles sur le Centenaire sont davantage publiés, soit au alentour du jour de l'an et de la fête du Canada[99]. Les journalistes canadiens et québécois instrumentalisent les célébrations du Centenaire pour promouvoir une position constitutionnelle particulière. Nous analysons ici les positions des journalistes vis-à-vis des réformes de l'acte confédératif ainsi que les usages du passé et les représentations qui les soutiennent. Nous présentons également les réformes spécifiques proposées lorsqu'elles sont partagées.

Dennis Braithwaite du *Globe and Mail* s'oppose à l'idée d'amender la constitution canadienne. Il faut mentionner que peu de journalistes anglophones se positionnent dans cette polémique constitutionnelle. Braithwaite partage cette position lorsqu'il

[98] Antoine Brousseau Desaulniers, *L'évolution du débat politique québécois en regard de la question constitutionelle (1960-1971),* Mémoire de M.A. (histoire), Université du Québec à Montréal, 2016, p. 29 à 34.
[99] Voir le code de couleur des Annexes A, B, C et D.

déclare douter de la pertinence des célébrations du Centenaire : « What are we getting ready for in ’67? You don’t know, so I’ll tell you. Quite simply, the idea is to take the country apart, scatter the pieces all over the living room floor, then start putting it together again. To this end, a number of dominion-provincial conferences have already been held, […] »[100]. Il représente le Centenaire comme le préambule à la destruction du pays par l’entremise des réformes constitutionnelles. À la fin de la chronique, il représente symboliquement l’amendement constitutionnel comme un projet qui assume que le Canada a été conçu incorrectement et comme un projet lésant l’héritage canadien :

> But what about the premise itself [of the dominion-provincial conferences on constitutionnal reforms]? Do you agree that this nation was wrongly conceived, doomed from the start and therefore a candidate for euthanasia? I don’t; I don’t believe you can throw away 100 years, just like that, and have anything left to build on. So I have adopted a Centennial slogan of my own, which is : Save Old Canada![101]

Braithwaite montre bien comment le Centenaire est instrumentalisé, car la signification des célébrations est définie par sa relation avec le politique.

Dans leurs éditoriaux, *La Presse, Le Soleil* et le *Vancouver Sun* ne s’opposent pas à l’idée d’amender la constitution, mais ils ne sont pas non plus pressés de les accomplir. Ils emploient différents usages du passé pour défendre leurs points de vue. Certains prennent même position en faveur des réformes constitutionnelles de manière réticente. Par exemple, le *Vancouver Sun* présente des points de vue divergents sur ces réformes. Ce journal publie la chronique de Dennis Braithwaite du *Globe and Mail,* que nous avons vu précédemment qui s’oppose fermement à celles-

[100] Dennis Braithwaite, « A dubious diary », *The Globe and Mail,* 29 décembre 1966, p. 17.
[101] *Ibid.*

ci[102]. Toutefois, l'éditorialiste du *Vancouver Sun* montre une certaine ouverture face aux amendements constitutionnels. Il manifeste cette ouverture d'esprit dans l'éditorial du jour de l'an qui commémore les diverses étapes qui ont mené à la création de la Confédération et qui se questionne sur l'avenir du pays :

> The political system built by the Fathers to govern a primitive land has served us admirably on the whole and no superior system has ever been devised anywhere for a complex modern society. But the centennial year finds it more disordered than it has ever been since Confederation began, through no fault of the system, only through the blunders of men[103].

L'éditorialiste du *Vancouver Sun* fait usage du passé pour défendre l'excellence de la constitution canadienne et pour préserver une aura de majesté aux Pères fondateurs. Cet usage du passé permet d'avancer que la constitution est désordonnée et a besoin de réformes seulement à cause d'erreurs humaines[104]. D'autres journalistes partagent également cette interprétation du passé. Nous allons les voir plus loin. L'équipe éditoriale du *Vancouver Sun* n'est pas fermée à l'idée d'amender la constitution, mais elle ne semble pas prête à la détruire complètement pour recommencer.

L'éditorialiste du *Soleil* illustre également bien cette réticence à amender la constitution, lorsqu'il présente certaines propositions d'amendements et se situe par rapport à celles-ci. Il considère que la constitution défendait bien les droits des francophones et, par conséquent, il n'est pas nécessaire de la modifier

---

[102] Dennis Braithwaite, « A Centennial Slogan : Save the Old Canada », *Vancouver Sun,* 10 janvier 1967, p. 5.
[103] « …Of This Most Blessed Land », *Vancouver Sun,* 31 décembre 1966, p. 4.
[104] Roger Champoux recommande de ne pas détruire la constitution canadienne avant d'être certain que celle qui va la remplacer pourra durer dans le temps. Il utilise une métaphore pour critiquer la constitution de manière indirecte et lui garder une aura de majesté. Voir Roger Champoux, « Devant une nouvelle page », *La Presse,* 1 juillet 1967, p. 4. Champoux désire des réformes constitutionnelles qui consacreraient le biculturalisme et le bilinguisme au Canada. Voir Roger Champoux, « La minute de réflexion », *La Presse,* 31 décembre 1966, p. 4.

abondamment[105]. En affirmant que la constitution défend bien les droits des francophones, l'éditorialiste du *Soleil* sous-entend que les injustices proviennent d'erreurs humaines. Tout comme le *Vancouver Sun,* il préserve ainsi une aura de majesté à la constitution. Toutefois, il ne s'oppose pas catégoriquement à l'idée d'amender l'acte confédératif. Il considère que « les constitutions sont le reflet de l'évolution des sociétés, elles doivent donc évoluer parallèlement à ces dernières »[106]. Ce journaliste justifie le besoin d'amender en faisant usage du passé. Il rappelle que les pratiques constitutionnelles ont évolué même si l'AANB n'a pas changé, il prend en exemple les fonctions du gouverneur général qui ont changé depuis 1867[107]. En conformité avec les recommandations de la Commission B&B, l'éditorialiste du *Soleil* désire que le biculturalisme et le bilinguisme aient une consécration juridique dans la constitution. Il propose également d'avoir un district fédéral, d'instaurer un bilinguisme territorial à Ottawa, pour confirmer le caractère biculturel du pays[108]. Il ne souhaite pas de réformes qui affaibliraient le gouvernement fédéral ou porterait atteinte au caractère fédéral du Canada[109].

Claude Ryan du *Devoir,* Sylvio St-Amant du *Nouvelliste* et Marcel Pépin et Willie Chevalier du *Droit* défendent la nécessité de réformer la constitution de manière profonde et ce, le plus tôt possible. Ils souhaitent que le biculturalisme soit explicitement consacré dans la constitution. D'ailleurs, ils emploient tous des usages du passé pour justifier la nécessité d'amender l'acte confédératif : ils soulèvent ainsi que la constitution a mal protégé les Canadiens français et partagent également la théorie des deux peuples fondateurs[110]. Claude Ryan et Sylvio St-Amant sont les seuls à suggérer que le Québec ait un statut particulier au sein du Canada[111].

---

[105] « Évolution constitutionnelle », *Le Soleil,* 27 avril 1967, p. 4.
[106] *Ibid.*
[107] *Ibid.*
[108] *Ibid.*
[109] *Ibid.*
[110] Sylvio St-Amant véhicule ces deux usages du passé afin de défendre la nécéssitée de réformer de manière approfondie la constitution en rendant officielle le biculturalisme. Voir Sylvio St-Amant,

Marcel Pépin et Willie Chevalier du *Droit* illustrent bien cette position. Marcel Pépin diffuse cet usage du passé qui consiste à imputer à la constitution les injustices qu'ont subies les Canadiens français. Il emploie cet usage du passé dans un éditorial qui aborde directement la question constitutionnelle. C'est dans ce contexte qu'il dit qu'il y a « […] urgence de sortir de l'ornière du ″BNA Act″»[112]. Toutefois, cette interprétation du passé semble être propre à Pépin, car Willie Chevalier a un point de vue différent. Lorsque Chevalier affirme que les Canadiens français n'ont pas perdu leur temps en revendiquant justice, il accuse les Anglo-Canadiens d'être la source des injustices qu'ils ont subies. Selon lui, la constitution défendait bien les droits des francophones[113]. Cette interprétation du passé signifie que Willie Chevalier attribue une éminence à la constitution et, comme les éditorialistes du *Vancouver Sun* et du *Soleil,* qu'il considère que les erreurs humaines rendent nécessaire le besoin de réformer la constitution[114]. Dans un éditorial différent, Willie Chevalier défend la nécessité de réformer l'AANB et présente des changements qu'il appuie[115]. Il réclame une plus grande décentralisation des pouvoirs fédéraux pour que les provinces, surtout le Québec, aient un plus haut niveau d'autonomie au niveau social et économique[116]. Toutefois, Willie Chevalier n'adhère pas à l'idée du statut particulier pour le Québec.

Il est important de souligner la fracture symbolique qui sous-tend ce débat. Les journalistes francophones sont ceux qui participent le plus à cette discussion dans le

---

« Réflexions sur une visite royale », *Le Nouvelliste,* 30 juin 1967, p. 4; Sylvio St-Amant, « Infantilisme amusant », *Le Nouvelliste,* 3 janvier 1967, p. 4.

[111] Claude Ryan, « Le Québec dans le Canada de demain », *Le Devoir,* 30 juin 1967, p. 25; Sylvio St-Amant, « Les lendemains d'une visite historique », *Le Nouvelliste,* 25 juillet 1967, p. 4.

[112] Marcel Pepin, « Au compte-gouttes » *Le Droit,* 4 décembre 1967, p. 6.

[113] Willie Chevalier, « ″…A ceux qui luttent″ », *Le Droit,* 25 juillet 1967, p. 6. Richard Arès accuse aussi les Anglo-Canadiens pour les injustices subient par les Canadiens français. Voir Richard Arès, « Bilan d'un siècle », *Le Devoir,* 30 juin 1967, p. 25.

[114] Voir « …Of This Most Blessed Land », *Vancouver Sun,* 31 décembre 1966, p. 4; « Évolution constitutionnelle », *Le Soleil,* 27 avril 1967, p. 4.

[115] Willie Chevalier, « Propos de circonstance », *Le Droit,* 4 juillet 1967, p. 6.

[116] *Ibid.*

réseau de communications. Cela signifie que l'AANB est moins controversé du côté anglophone. Ces tensions que Valérie Lapointe-Gagnon cerne entre les membres de la Commission B&B concernant les amendements constitutionnels à envisager (retouche mineure ou nouvelle forme de fédéralisme) se transposent donc dans le monde journalistique[117].

4.2.4 Des projets communs qui peuvent unir : l'exemple de l'Expo 67

Cette section aborde directement la question de l'unité nationale en explorant les solutions offertes par les journalistes pour l'encourager. La première partie aborde les projets communs rassembleurs significatifs à l'ensemble des Canadiens comme solution à la désunion. La seconde présente le bilan de l'Expo 67 sur l'unité nationale selon les journalistes.

Des journalistes du *Devoir,* de la *Gazette* et du *Toronto Star* représentent l'absence d'objectif commun comme un facteur nuisible à l'unité du pays. Ils représentent symboliquement l'élaboration de projets rassembleurs comme la solution à la désunion. Dans un article rapportant la fierté que suscite l'Expo chez les Canadiens, Vincent Prince du *Devoir* avance que le développement de projets communs rendrait les Canadiens susceptibles

> […] de nous enthousiasmer, de nous amener à nous serrer les coudes. Il ne saurait y avoir d'unité véritable dans un pays quand celui-ci manque d'imagination pour mettre au point des projets d'envergure qui répondent aux aspirations profondes de toutes les couches de la population[118].

[117] Valérie Lapointe-Gagnon, *op. cit.,* p. 368 à 370.
[118] Vincent Prince, « Une mission superbement accomplie », *Le Devoir,* 30 octobre 1967, p. 4.

Bref, avoir des projets communs encouragerait les Canadiens à collaborer et a s'épanouirent[119]. Prince ne mentionne pas précisément ce à quoi pourraient ressembler ces projets. Contrairement aux autres journalistes, Frank Underhill du *Toronto Star* avance que le Canada a déjà eu d'autres projets par le passé qui ont participé à unir et que l'absence de projet est seulement un problème actuel. Dans une chronique, il revoit l'histoire canadienne afin d'identifier des projets communs que les Canadiens ont accomplis dans le passé. C'est ainsi qu'il présente la construction du chemin de fer transcontinental (le Canadien Pacifique) et l'essor de l'immigration comme des projets communs que le Canada a déjà accomplis[120].

La seconde représentation abordée ici se situe dans le prolongement de la première. Certains journalistes représentent symboliquement l'Expo 67 comme le projet rassembleur par excellence[121]. Claude Ryan et Gordon Pape comparent l'Expo 67 à l'acte confédératif[122]. Gordon Pape de la *Gazette* va jusqu'à dire que « […] exept for Confederation itself, Expo is probably the most ambitious single project ever embarked on by French and English in such close co-operation »[123]. Ces journalistes font usage du passé pour glorifier l'Expo, cela leur permet de défendre l'importance d'avoir des projets communs qui répondent aux aspirations de tous les Canadiens.

La dernière représentation symbolique présentée dans cette section se situe dans le prolongement des deux précédentes. Pour plusieurs journalistes la réussite de l'Expo représente symboliquement les hauteurs que les Canadiens peuvent atteindre s'ils se donnent la peine de collaborer. Plus spécifiquement, ils présentent l'Expo comme le

---

[119] Gordont Pape représente aussi les projets rassembleurs comme encourageant l'unité. Voir Gordon Pape, « Expo : It Could End Canada's Inferiority Complex », *The Gazette,* 28 avril 1967, p. A-7.
[120] Frank Underhill, « STILL– 'Great things to do together' », *Toronto Star,* 31 décembre 1966, p. 7.
[121] Peter Newman présente l'Expo comme le plus grand projet entrepris par les Canadiens, plus grand même que le Canadien Pacifique. Voir Peter G. Newman, « 'It could change the whole direction of Canada's history' », *TorontoStar,* 28 avril 1967, p. 1 et 10.
[122] Claude Ryan présente l'Expo comme étant le reflet fidèle des conditions dans lesquelles fut édifié la Confédération. Voir Claude Ryan, « Aujourd'hui, l'Expo », *Le Devoir,* 27 avril 1967, p. 4.
[123] Gordon Pape, « Expo : It Could End Canada's Inferiority Complex », *The Gazette,* 28 avril 1967, p. A-7.

résultat de l'union de tous les talents qui sont associés à toutes les origines ethniques. Selon eux, l'Expo n'aurait pas été la même si le Canada n'avait pas de diversité ethnique et culturelle. Ce qui fait dire à Willie Chevalier dans *Le Droit* « […] que l'alliance des qualités propres aux Canadiens de toute origine peut produire des merveilles »[124] et à Vincent Prince dans *Le Devoir* que « Canadiens d'expression anglaise et Canadiens d'expression française ont peut-être des talents différents, mais ces talents, s'ils veulent bien se conjuguer, sont capables de vaincre les plus grands obstacles »[125]. Ces propos sont similaires à ceux de Peter Newman[126] et de l'éditorialiste de la *Gazette*[127].

Explorons enfin le bilan de l'Expo sur l'unité nationale selon les journalistes. Lorsque l'Expo est à mi-chemin, en juillet 1967, *The Chronicle Herald* et la *Gazette* diffusent tous deux la chronique de John Meyer qui affirme que l'unité nationale a été renforcée grâce à cet événement[128]. Au même moment, des journalistes de l'*Ottawa Citizen* et de *La Presse* font usage du passé pour affirmer que le Canada était et est toujours désuni[129]. Par exemple, l'éditorialiste de l'*Ottawa Citizen* invoque les violences passées, telle la Rébellion de Riel en 1870 et en 1885, pour soutenir cette position[130].

À la suite du discours de Charles de Gaulle à Montréal, l'éditorialiste de l'*Ottawa Citizen* affirme que si l'Expo 67 a participé à favoriser l'union au pays, le discours du président français a porté atteinte à ces efforts[131]. *Le Nouvelliste* et le *Chronicle Herald* rapportent dans un article les réactions des journaux canadiens à l'interférence

---

[124] Willie Chevalier, « Cent ans », *Le Droit,* 30 juin 1967, p. 6.
[125] Vincent Prince, « Une mission superbement accomplie », *Le Devoir,* 30 octobre 1967, p. 4.
[126] Peter G. Newman, « 'It could change the whole direction of Canada's history' », *TorontoStar,* 28 avril 1967, p. 1 et 10.
[127] « St. Jean Baptiste Day, 1967 », *The Gazette,* 23 juin 1967, p. 6.
[128] John Meyer, « Expo's Important Benefits are not on Balance Sheet », *The Chronicle Herald,* 25 juillet 1967, p. 7 et John Meyer, « Expo's Important Benefits Aren't on Balance Sheet », *The Gazette,* 25 juillet 1967, p. 13.
[129] Voir Roger Champoux, « Devant une nouvelle page », *La Presse,* 1 juillet 1967, p. 4.
[130] « The second century : Is the nation obsolescent? », *The Ottawa Citizen,* 30 juin 1967, p. 4.
[131] « An intrusion : De Gaulle rubs the sore spot », *The Ottawa Citizen,* 25 juillet 1967, p. 6

du général de Gaulle. C'est dans ce contexte qu'ils rediffusent l'éditorial de l'*Ottawa Citizen*[132]. La diffusion de cet éditorial par ces journaux ne signifie pas qu'ils adhèrent à l'opinion transmise par l'*Ottawa Citizen*. Cela signifie toutefois que cette position circule dans le réseau de communications. L'éditorialiste de *La Liberté et le Patriote* rapporte ce que le monde journalistique et certains citoyens canadiens ont dit de l'Expo : ils croient généralement que l'Expo 67 a favorisé l'unité nationale[133].

L'ensemble de cette section ne démontre pas seulement qu'il y a eu instrumentalisation du Centenaire, mais également que plusieurs journalistes sont sceptiques quant à l'existence de l'unité nationale au Canada. Les journalistes instrumentalisent le Centenaire, car ils abordent cet événement et l'Expo 67 avec l'objectif de publiciser leurs propres positions concernant le pluralisme identitaire au Canada, le besoin de célébrer ou non, les réformes constitutionnelles et la nécessité d'avoir des projets communs rassembleurs. Notre analyse montre la véracité des propos de Hayday et de Blake qui soutiennent que les célébrations sont des terrains de contestations[134]. Les journalistes utilisent le Centenaire à cette fin. Nous développons également davantage les conclusions auxquels arrivent ces auteurs dans leur second volume. Le Centenaire ne permet pas seulement aux organismes et aux communautés de défendre leurs propres intérêts. Cet événement permet également à des individus très vocaux de défendre leurs propres intérêts ou ceux de certains groupes sociaux[135]. Cela rappelle les propos de Paul Litt qui signale que les

---

[132] « La presse anglaise réagit violemment à ″Vive le Québec libre″ », *Le Nouvelliste,* 26 juillet 1967, p. 20; Presss canadienne, « Canadian Newspapers React to French President's Remarks », *The Chronicle Herald,* 26 juillet 1967, p. 20.

[133] « L'Expo et la fierté canadienne », *La Liberté et le Patriote,* 2 novembre 1967, p. 1.

[134] Matthew Hayday et Raymond Blake, « Introduction: Nationalism, Identity, and Community in Canada's Holidays », dans Matthew Hayday et Raymond Blake (dir.), *Celebrating Canada : Holidays, National Days and the Crafting of Identities,* Toronto, University of Toronto Press, 2016, p. 22-23.

[135] Matthew Hayday et Raymond Blake, « Introduction. Celebrating Canada: Commemorations, Anniversaries, and National Symbols », dans Matthew Hayday et Raymond Blake (dir.), *Celebrating Canada: Commemorations, Anniversaries, and National Symbols,* Toronto, University of Toronto Press, 2018, p. 16.

journalistes sont très politisés et ont leurs propres raisons d'aborder la nation et ses symboles[136].

Conclusion

Notre analyse des représentations de la pluralité culturelle canadienne nous permet de confirmer le lien qu'Eva Mackey et Valérie Lapointe-Gagnon avaient identifié entre biculturalisme et multiculturalisme. Selon elles, la représentation du Canada comme ayant une grande diversité culturelle émerge du biculturalisme[137]. Notre recherche permet de cerner davantage les paramètres de cette évolution dans le monde journalistique.

L'analyse des prises de position des journalistes canadiens et québécois concernant l'état de l'unité au pays a permis de montrer que de manière générale, ces derniers véhiculent la représentation d'un Canada désuni. C'est ce qui les incite à proposer des voies d'avenir pensable pour le pays. De plus, ils abordent les événements du Centenaire ou de l'Expo 67 avec l'objectif évident de publiciser leurs prises de position sur un sujet donné. Bref, notre analyse montre qu'ils instrumentalisent les célébrations du Centenaire en fonction de leurs propres besoins.

[136] Paul Litt, *Trudeaumania,* Toronto, UBC Press, 2016, p. 36-37.
[137] Eva Mackey, *op. cit.,* p. 63; Valérie Lapointe-Gagnon, *op. cit.,* p. 241-242.

CONCLUSION

Judy LaMarsh, secrétaire d'État en 1967, avait raison de dire que le Centenaire de la Confédération et l'Expo 67 dissimulent une période cahoteuse de l'histoire canadienne[1]. Une période que le journaliste Pierre Berton perçoit comme le *Canada's turning point*[2]. Il qualifie également cette année 1967 de *last good year*[3]. Cette année symbolique, cette année de célébration, présage selon l'historien Michel Sarra-Bournet une accélération de l'histoire[4].

Le climat sociopolitique canadien se transforme radicalement suite à ces célébrations sous l'impulsion de plusieurs courants transformateurs. La rupture des États généraux du Canada français la même année est l'un des indicateurs qui nous permet de remarquer les changements qui ont affecté cette époque. La solidarité pancanadienne des francophones n'est plus, ou n'est plus ce qu'elle était par la suite. Les membres des élites de chaque communauté francophone s'identifient alors à leur territoire provincial. Au Québec, cela se traduit par la présence accrue du mouvement souverainiste sur la scène politique provinciale. Les années qui closent la décennie 1960 amènent au pouvoir le Parti libéral de Pierre-Elliott Trudeau sur la scène canadienne. Le gouvernement Trudeau adopte la Loi sur les langues officielles et met en place une politique de multiculturalisme. Les solutions offertes par le gouvernement Trudeau pour ramener l'unité nationale sont perçues comme insuffisantes par une majorité de Québécois et participent à renforcer le mouvement

---

[1] Judy LaMarsh, *Memoirs of a Bird in a Gilded Cage,* Toronto, McClelland and Stewart, 1969, p. 174.
[2] Pierre Berton, *1967 : Canada's Turning Point,* Toronto, Seal Books, 1998 (1997), 418 p. Ce livre est une réédition d'un ouvrage antérieur dans laquelle il a changé le titre de son œuvre.
[3] Pierre Berton, *1967 : The Last Good Year,* Toronto, Doubleday Canada Limited, 1997, 391 p.
[4] Michel Sarra-Bournet, « Les retombées politiques d'Expo 67 à travers le triangle Paris-Ottawa-Québec », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 17, n^{o} 1, 2008, p. 144.

souverainiste. Les idées souverainistes et les acteurs qui les portent vont continuer à infléchir le cours des événements de manière marquée jusqu'à la victoire électorale du Parti québécois en 1976 et la campagne référendaire de 1980.

L'analyse des représentations symboliques et identitaires est essentielle pour comprendre la nature des changements qui affectent le Canada en 1967 et dans les années suivantes. Elles influencent la conception qu'ont les acteurs historiques de l'avenir du pays et de ses provinces. Les célébrations et les actes commémoratifs permettent d'avoir accès au contexte sociopolitique de l'époque. Ces événements généralement contrôlés par les membres des élites permettent de mettre en évidence des actes politiques dont l'objectif est d'influencer le récit national offert à la population[5]. Comme Matthew Hayday et Raymond Blake le soulignent, les célébrations peuvent également être un lieu de contestation[6]. Par conséquent, notre mémoire a procédé à l'analyse des représentations symboliques et identitaires véhiculées par les acteurs journalistiques du Québec et du Canada lors du Centenaire de la Confédération et de l'Expo 67. Les journalistes sont des acteurs sociaux importants dans nos sociétés, particulièrement dans les années 1960. Ils sont des producteurs d'opinion. Plus particulièrement, nous avons analysé les variations dans les représentations et les prises de position des journalistes en fonction de leur origine ethnique et géographique. Pour ce faire, la couverture médiatique et les articles d'opinions des journaux choisis ont été étudiés. Les deux volets de cette analyse ont permis de soulever des données de nature quantitative et qualitative qui ont enrichi notre analyse historienne.

---

[5] Les célébrations du tricentenaire de Québec sont un bon exemple de festivités qui donnent accès au contexte socio-politique de l'époque et qui est utilisé comme acte politique. Voir H. V. Nelles, *L'histoire spectacle. Le cas du tricentenaire de Québec,* Montréal, Boréal, 2003, 428 p et Ronald Rudin, *Founding fathers : The Celebration of Champlain and Laval in the Streets of Québec, 1878-1908,* Toronto, University of Toronto Press, 2003, 290 p.

[6] Matthew Hayday et Raymond Blake (dir.), *Celebrating Canada : Holidays, National Days and the Crafting of Identities,* Toronto, University of Toronto Press, 2016, p. 22-23.

L'analyse quantitative du premier chapitre nous a permis de constater que la couverture médiatique du Centenaire et de l'Expo 67 transpose les décisions des équipes éditoriales des journaux à l'étude. Par conséquent, elle nous renseigne sur l'attitude et les positions des journaux. Les journaux francophones hors Québec tentent généralement d'avoir une couverture journalistique équilibrée entre le Centenaire et l'Expo. Les journaux anglophones tentent également d'avoir un équilibre entre ces événements sur leurs pages couvertures, mais à l'intérieur du journal, nos indicateurs montrent que les journaux anglophones hors Québec s'intéressent davantage au Centenaire. L'intérêt des journalistes anglophones envers l'Expo 67 semble varier d'un journal à l'autre en fonction de la proximité géographique avec l'événement. Du côté des journalistes franco-québécois, le Centenaire est généralement délaissé dans la couverture médiatique. Cela correspond bien à la situation de l'époque dans laquelle les Québécois étaient qualifiés d'« abstinent du Centenaire »[7]. Connaître la couverture médiatique des événements permet d'avoir un portrait plus élargi de la situation, lorsque jumelée à l'étude des chroniques et des éditoriaux.

Les représentations symboliques et identitaires évoquées par les journalistes lors du Centenaire et de l'Expo 67 sont de nature très variée. Elles ont été regroupées en trois catégories de représentations : les balises territoriales, les tensions entre héritage et modernité, la diversité culturelle et l'unité nationale.

Les représentations symboliques et identitaires qui relèvent du territoire font allusion aux balises territoriales de l'identité et ont fait l'objet d'une analyse qualitative dans le chapitre 2. La culture est encore un élément important permettant de délimiter l'altérité, mais notre étude montre que le territoire commence à influencer les frontières entre le « nous » et l'« autre ». Les journalistes canadiens-français adhèrent encore à l'idée du Canada français, mais ils manifestent un début d'identification à

[7] Robert L'Heureux, « Le Centenaire, 1867-1967 », *Le Droit,* 6 janvier 1967, p. 2.

leur province. Les balises territoriales qu'ils emploient sont fréquemment le calque des frontières provinciales. Nous donnons ici raison à Yves Frenette et Marcel Martel, la transition identitaire des Canadiens français est entamée avant la rupture des États généraux du Canada français de novembre 1967[8]. Plusieurs journalistes anglo-canadiens ont de multiples appartenances identitaires qui varient en fonction de la région ou des balises territoriales invoquées : certains entretiennent à la fois une identité provinciale et nationale. Cela nous permet de confirmer et d'élargir les propos soutenus par Philip Buckner. Ce dernier soutenait que les Anglo-Canadiens avaient de multiples identités qui n'entraient pas en confrontation. Nous ajoutons que ces identités peuvent également se compléter mutuellement[9]. Nous confirmons également la thèse de l'ouvrage collectif de Magda Fahrni et Robert Rutherdale. Les Canadiens sont en période de construction identitaire au niveau régional et national[10]. D'un même élan, nous renforçons aussi la thèse soutenue par Bryan Palmer, car il y a une incertitude identitaire au Canada lors du Centenaire et de l'Expo[11]. Les autres représentations symboliques et identitaires relevées au cours du chapitre 2 ont permis d'éclaircir davantage la relation entre le « nous » canadien et le territoire du pays. Plusieurs journalistes anglophones utilisent la nordicité pour caractériser le « nous » canadien et affirmer sa supériorité sur l'« autre » américain. Nous avons démontré que cette représentation bien connue dans le monde anglophone depuis plus d'une centaine d'années est réutilisée dans le contexte du Centenaire[12]. Quelques

---

[8] Yves Frenette, *Brève histoire des Canadiens français,* Montréal, Boréal, 1998, 211 p; Marcel Martel, *Le Deuil d'un pays imaginé. Rêves, luttes et déroute du Canada français,* Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1997, p. 37 à 40.

[9] Buckner soutient que les Anglo-Canadiens ont de mutliples identitiés en démontrant la coexistance de l'identité impériale et de l'identité canadienne chez eux. Philip Buckner, « The Long Goodbye », dans Philip Buckner et R. Douglas Francis (dir.), *Rediscovering the British World,* Calgary, University of Calgary Press, 2005, p. 181 à 207.

[10] Magda Fahrnie et Robert Rutherdale, *Creating Postwar Canada, 1945-1975,* Toronto, UBC Press, 2008, 347 p.

[11] Bryan D. Palmer, *Canada's 1960 : The Ironies of Identity in a Rebellious Era,* Toronto, University of Toronto Press, 2009, 605 p.

[12] La sociologue Eva Mackey informe que la nordicité est employée depuis la Confédération pour caractériser les Canadiens. Voir Eva Mackey, *The House of Difference, Cultural Politics and National Identity in Canada,* Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 23 à 49.

journalistes, francophones et anglophones, utilisent l'immensité territoriale canadienne pour caractériser les citoyens du pays. Ils affirment que le vaste territoire est un défi qui a façonné positivement et négativement les Canadiens par le passé.

Le troisième chapitre abordait les représentations symboliques et identitaires reliées aux thématiques de l'héritage et de la modernité. Nous avons démontré qu'une majorité de journalistes canadiens et québécois considèrent le Canada comme un pays moderne, car ils décrivent celui-ci en employant des caractéristiques du concept de la « modernité avancée ». La Révolution tranquille est généralement associée à l'entrée soudaine du Québec dans la modernité[13], ou encore, et plus couramment, à la consolidation d'une modernité québécoise dont les racines remontent à des périodes antérieures[14]. Toutefois, quelques rares journalistes québécois considèrent que le Québec n'est pas encore de plein pied dans la modernité, mais qu'il est en voie de l'atteindre. Ils arguent que le Québec n'a pas terminé sa modernisation. Tandis que deux journalistes anglophones diffusent la représentation d'un Québec moderne. Lors du Centenaire de la Confédération et de l'Expo 67, les représentations identitaires britanniques du Canada se sont un peu estompées. Un combat symbolique entre quatre journalistes portant sur la provenance des valeurs canadiennes atteste de cette situation. La majorité des journaux anglophones s'abstiennent de se prononcer, ce qui est très significatif lors d'une année de célébration. L'une des institutions britanniques encore en place, la monarchie, est canadianisée par plusieurs journalistes anglophones dans le but de la rendre plus acceptable. Malgré que les journalistes francophones présentent des positions antimonarchistes, quelques-uns d'entre eux sont prêts à faire des concessions pour préserver la relation avec les « autres » anglo-canadiens. Notre recherche donne raison à José Igartua dans le débat

---

[13] Voir Michael D. Behiels, *Prelude to Quebec's Quiet Revolution : Liberalism versus Neo-nationalism, 1945-1960,* Montréal, McGill-Queen's University Press, 1985, 366 p.

[14] Voir Paul-André Linteau, « Un débat historiographique : l'entrée du Québec dans la modernité et la signification de la Révolution tranquille », dans Yves Bélanger, Robert Comeau et Céline Métivier (dir.), *La Révolution tranquille, 40 ans plus tard : un bilan,* Montréal, VLB éditeur, 2000, p. 21 à 41.

historiographique portant sur la vitesse du recul de l'identité britannique des Anglo-Canadiens[15]. L'identité britannique du Canada anglais s'estompe assez rapidement lors des années 1960, puisqu'elle est peu présente dans le monde journalistique en 1967. Toutefois, elle manifeste quand même le bout de son nez, ce qui nous permet d'ajouter à la thèse de l'ouvrage collectif dirigé par Philip Buckner. Buckner a une position similaire à Igartua concernant la vitesse de la transition identitaire des Anglo-Canadiens, mais il analyse plus particulièrement comment et quand cette identité s'est estompée chez divers groupes sociaux[16]. Nous ajoutons à cette historiographie que les différentes composantes de l'identité britannique des Canadiens se sont éteintes à des moments différents et de manières différentes. C'est pour cette raison que la monarchie attirait encore la sympathie de certains journalistes anglo-canadiens qui n'attribuaient plus les valeurs canadiennes à un héritage britannique.

Les représentations symboliques et identitaires associées à la diversité culturelle et à l'unité nationale font l'objet du quatrième et dernier chapitre. Les limites de la nation établies par les journalistes varient en fonction de leur langue maternelle. Les journalistes canadiens et québécois valorisent la pluralité culturelle canadienne. La représentation du biculturalisme se retrouve au cœur de notre analyse, car nous montrons que de cette dernière émerge la représentation de la diversité culturelle. Nous confirmons les propos d'Eva Mackey et de Valérie Lapointe-Gagnon, soit que le biculturalisme a donné naissance à la représentation de la diversité culturelle[17]. Nous montrons que ce processus a cours non seulement dans le monde intellectuel et des élites politiques, mais aussi dans celui des élites journalistiques. Les journalistes

---

[15] José E. Igartua, *The Other Quiet Revolution : National Identities in English Canada, 1945-1971,* Toronto, UBC Press, 2007, p. 1.
[16] Philip Buckner, « Introduction », dans Philip Buckner (dir.), *Canada and the End of Empire,* Toronto, UBC Press, 2005, p. 8 à11.
[17] Eva Mackey, *The House of Difference, Cultural Politics and National Identity in Canada,* Toronto, University of Toronto Press, 2002, p. 63; Valérie Lapointe-Gagnon, *Panser le Canada. Une histoire intellectuelle de la commission Laurendeau-Dunton,* Montréal, Boréal, 2018, p. 241-242.

canadiens et québécois instrumentalisent les célébrations du Centenaire pour promouvoir leurs prises de position concernant le caractère néfaste du pluralisme identitaire canadien, le besoin de célébrer ou non la Confédération, la nécessité ou l'inutilité des réformes constitutionnelles et le besoin d'avoir des projets communs rassembleurs. Le Centenaire est un événement significatif et symbolique largement publicisé. Ainsi, la diffusion de leurs prises de position à ces sujets au moment où ils célèbrent le Centenaire octroie un plus grand retentissement et une force accrue à leurs propos qui viennent faire pression sur les instances politiques du pays. Le Centenaire est bel et bien un terrain de contestation symbolique, tout comme l'Expo 67 d'ailleurs[18].

Les limites du livre *The Other Quiet Revolution* de l'historien José Igartua, tout comme celles portant sur les sources journalistiques évoquées par Paul Litt dans son livre *Trudeaumania*[19], sont aussi celles de ce mémoire. Les journalistes en savent plus et se préoccupent davantage du politique que la plupart de leurs concitoyens[20]. Par conséquent, les représentations identitaires et les positions diffusées par les journalistes lors du Centenaire de la Confédération et de l'Expo 67 ne sont pas nécessairement celles partagées par l'ensemble de la population canadienne et québécoise. De plus, les représentations et les prises de position analysées ici ne sont pas nécessairement celles de l'ensemble du réseau journalistique. Ce réseau est trop grand et comprend de très nombreuses opinions; il aurait été impossible dans le cadre d'un mémoire de maîtrise d'inclure davantage de journaux à notre corpus de sources. D'ailleurs, les journalistes ne sont pas les seuls à discuter de la nation et de ses symboles; d'autres acteurs historiques, tels les artistes ou les universitaires, peuvent aussi avoir un impact dans cette discussion[21].

---

[18] Matthew Hayday et Raymond Blake (dir.), *op. cit.*, p. 22-23.
[19] Paul Litt, *Trudeaumania,* Toronto, UBC Press, 2016, p. 36-37.
[20] *Ibid.*
[21] *Ibid.*

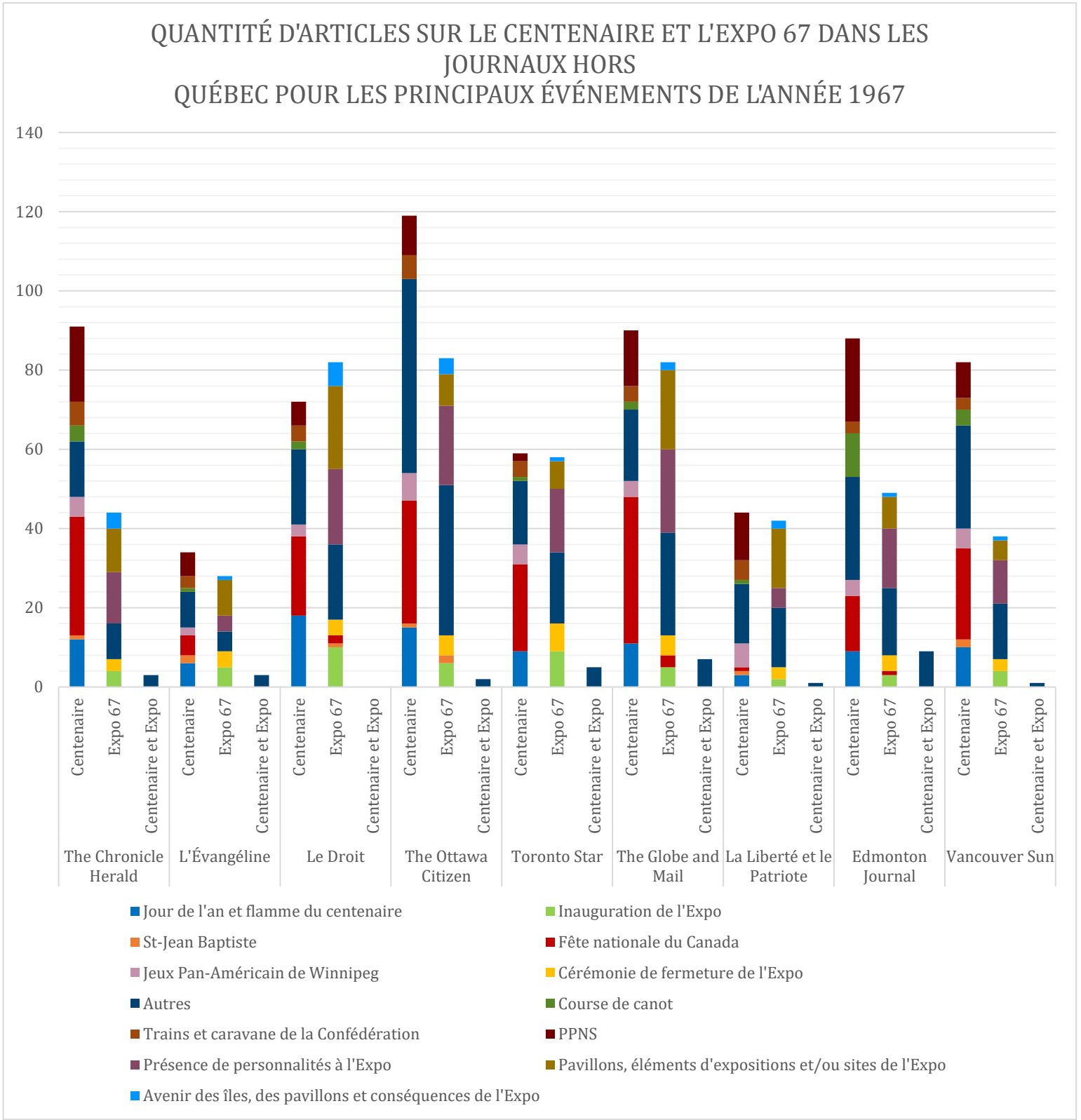
Cette analyse contribue à éclaircir davantage le phénomène de mutation identitaire canadien et québécois dans les années 1960. Plus particulièrement, nous explorons les transformations identitaires des Canadiens français et des Anglo-Canadiens dans les milieux journalistiques, ce qui n'avait pas été fait auparavant pour l'ensemble du Canada français[22]. José Igartua explore les mutations identitaires dans le monde journalistique anglo-canadien, mais ce dernier ne porte pas une aussi grande attention aux diverses composantes de l'identité britannique des Canadiens. Ce travail est également original par son étude du Centenaire et de l'Expo 67 autant dans le Canada francophone qu'anglophone, car peu d'ouvrages dans l'historiographie abordent autant les deux solitudes et leurs interactions lorsqu'ils étudient ces événements[23]. D'ailleurs, il serait pertinent que des recherches ultérieures se concentrent davantage sur les relations et les interactions entre l'identité anglo-canadienne et celle canadienne-française durant les années 1960[24]. Les deux solitudes n'évoluent pas dans un vase clos et leurs mutations identitaires respectives à cette époque ont possiblement influencées celle de l'autre. La régionalisation des identités se produit du côté francophone et anglophone lors de la période étudiée, mais y a-t-il des liens entre celle-ci? Les Canadiens français ont-ils eu un impact sur la vitesse de l'abandon des symboles britanniques canadiens? Bref, plusieurs questions concernant l'impact des interactions entre ces groupes culturels sur l'évolution de leurs transformations identitaires mériteraient d'être explorées.

[22] Michel Bock a analysé les transformations identitaires des Franco-Ontariens lors des années 1960 à travers la presse. Voir Michel Bock, *Comment un peuple oublie son nom. La crise identitaire franco-ontarienne et la presse française de Sudbury (1960-1975),* Ottawa, Prise de parole, 2001, 119 p. Serge Miville aborde la réception des États généraux du Canada français dans la presse francophone canadienne. Voir Serge Miville, « Le Grand ″Schisme″? La ″première mémoire″ des États généraux et la presse francophone au Canada », dans Joseph Yvon Thériault et Jean-François Laniel (dir.), *Retour sur les États généraux du Canada français. Continuités et ruptures d'un projet national,* Québec, Presses de l'Université du Québec, 2016, p. 59 à 84.

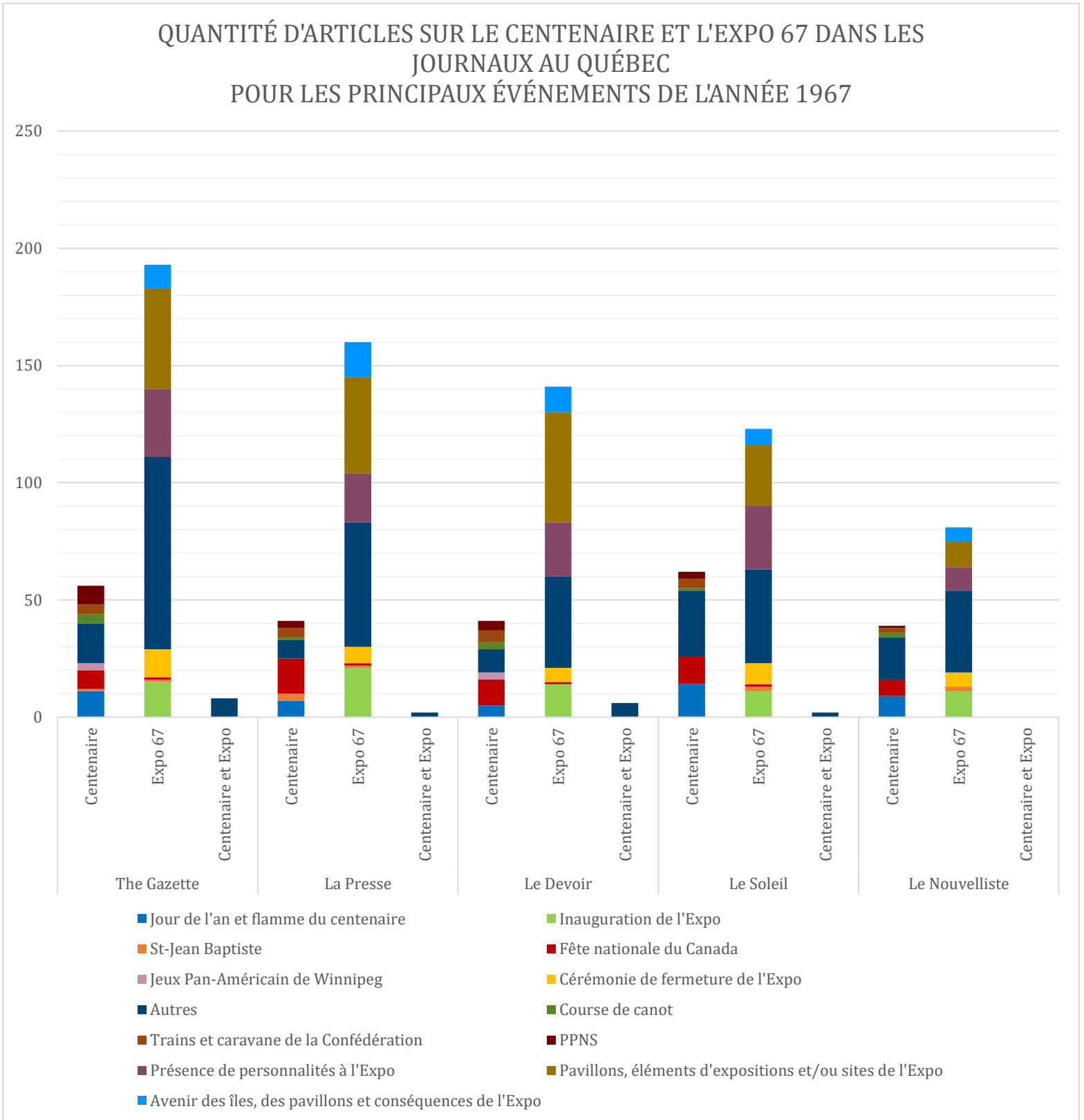
[23] Gary Miedema est l'un des rare à aborder les milieux francophones et anglophones lorsqu'il analyse le Centenaire. Voir Gary Miedema, *For Canada's Sake : Public Religion, Centennial Celebrations, and the Re-making of Canada in the 1960s,* Montréal, McGill-Queen's University Press, 2005, 308 p.

[24] David Meren étudie les relations entre le nationalisme canadien, québécois et français de 1945 à 1970. Toutefois, il ne se concentre pas sur les transformations identitaires canadiennes et québécoises et leurs relations. Voir David Meren, *With Friends Like These: Entangled Nationalisms and the Canada-Quebec-France Triangle, 1944-1970,* Toronto, UBC Press, 2012, p. 87 à 89.

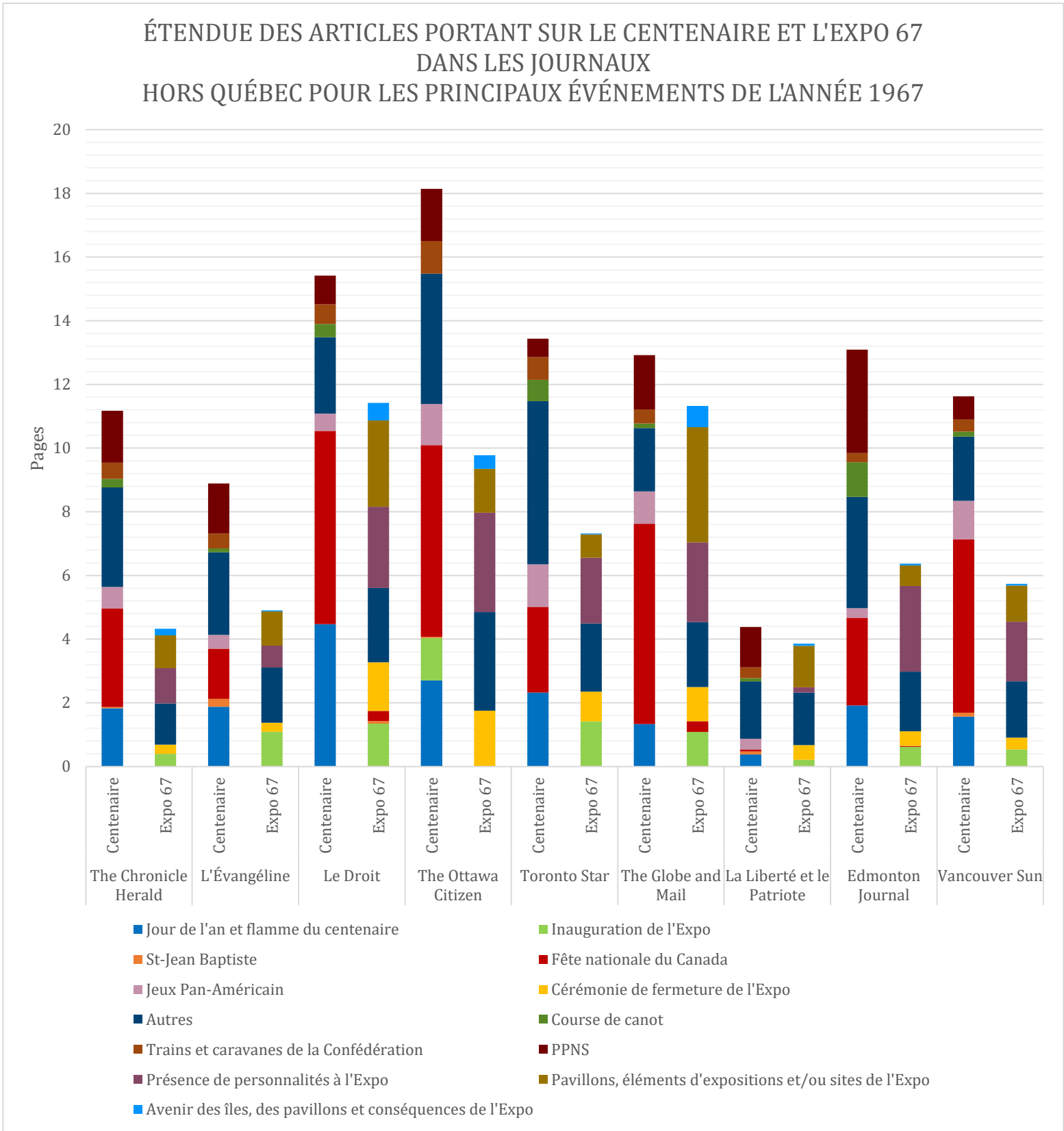
ANNEXE A


QUANTITÉ D'ARTICLES SUR LE CENTENAIRE ET L'EXPO 67 DANS LES JOURNAUX HORS QUÉBEC POUR LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1967
140
120
100
80
60
40
20
0
Centenaire
Expo 67
Centenaire et Expo
The Chronicle Herald
L'Évangéline
Le Droit
The Ottawa Citizen
Toronto Star
The Globe and Mail
La Liberté et le Patriote
Edmonton Journal
Vancouver Sun
Jour de l'an et flamme du centenaire
Inauguration de l'Expo
St-Jean Baptiste
Fête nationale du Canada
Jeux Pan-Américain de Winnipeg
Cérémonie de fermeture de l'Expo
Autres
Course de canot
Trains et caravane de la Confédération
PPNS
Présence de personnalités à l'Expo
Pavillons, éléments d'expositions et/ou sites de l'Expo
Avenir des îles, des pavillons et conséquences de l'Expo

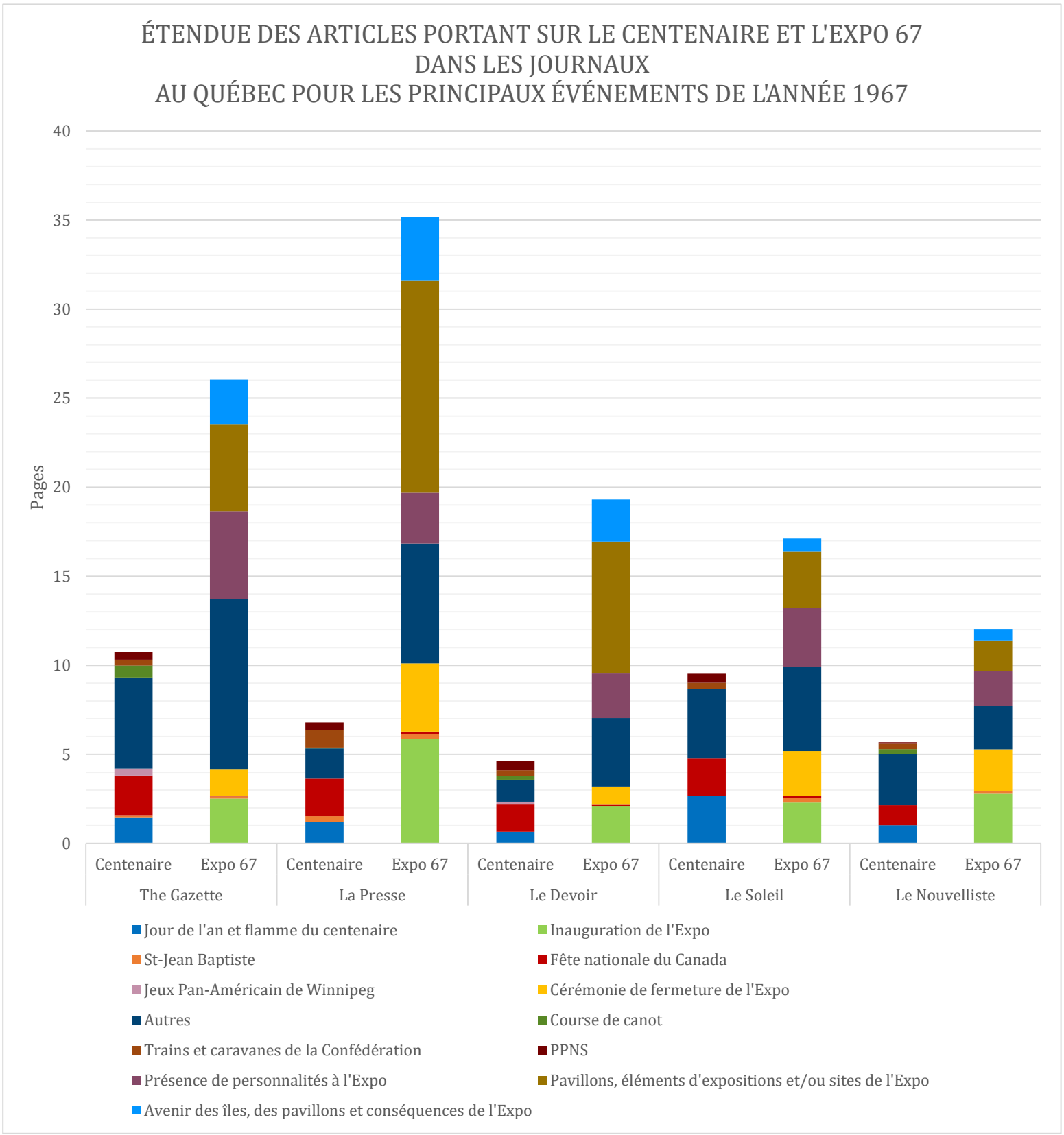
ANNEXE B


QUANTITÉ D'ARTICLES SUR LE CENTENAIRE ET L'EXPO 67 DANS LES JOURNAUX AU QUÉBEC
POUR LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1967
250
200
150
100
50
0
Centenaire
Expo 67
Centenaire et Expo
The Gazette
La Presse
Le Devoir
Le Soleil
Le Nouvelliste
Jour de l'an et flamme du centenaire
Inauguration de l'Expo
St-Jean Baptiste
Fête nationale du Canada
Jeux Pan-Américain de Winnipeg
Cérémonie de fermeture de l'Expo
Autres
Course de canot
Trains et caravane de la Confédération
PPNS
Présence de personnalités à l'Expo
Pavillons, éléments d'expositions et/ou sites de l'Expo
Avenir des îles, des pavillons et conséquences de l'Expo

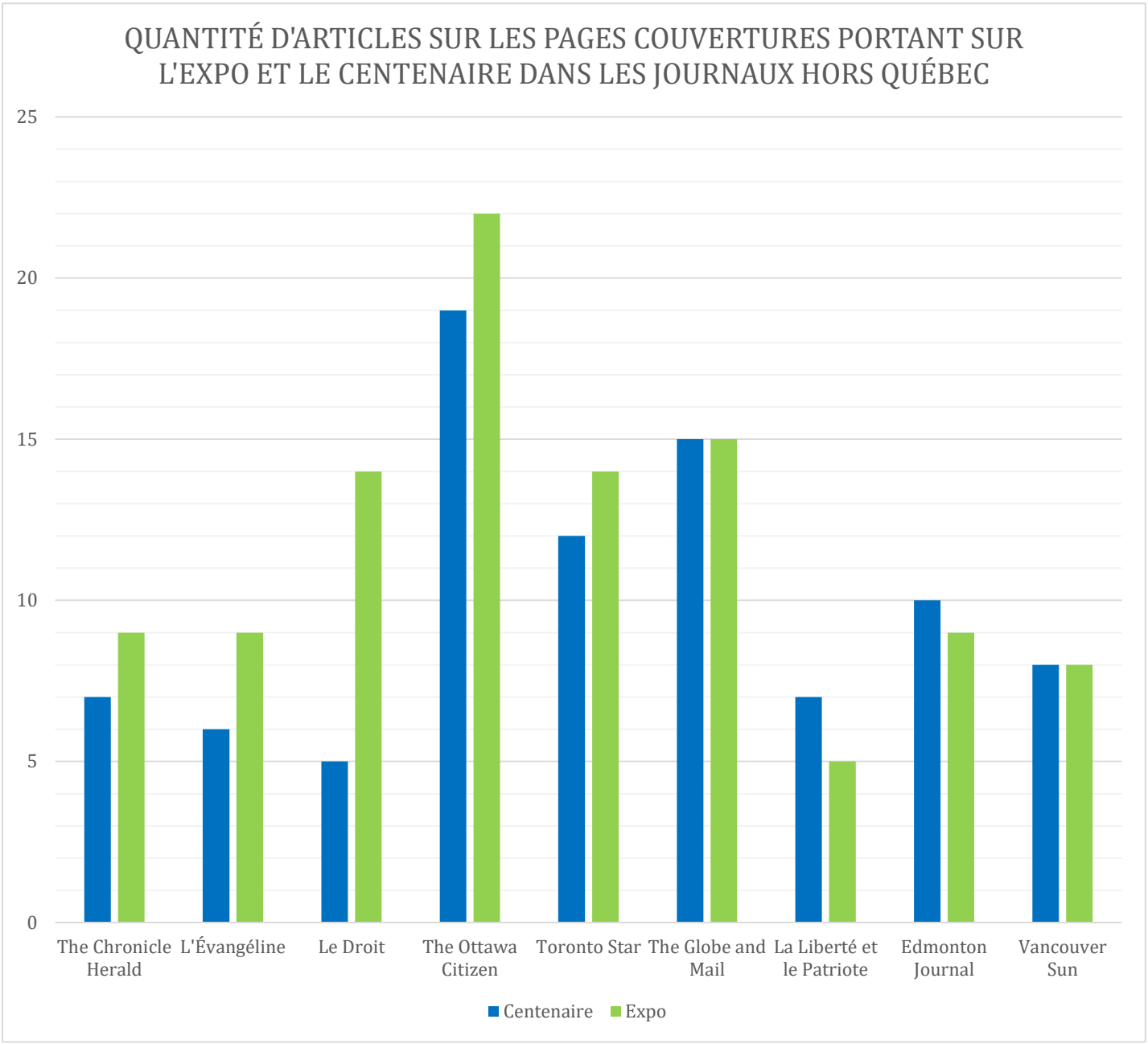
ANNEXE C


ÉTENDUE DES ARTICLES PORTANT SUR LE CENTENAIRE ET L'EXPO 67
DANS LES JOURNAUX
HORS QUÉBEC POUR LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1967
Pages
0
2
4
6
8
10
12
14
16
18
20
Centenaire
Expo 67
The Chronicle Herald
L'Évangéline
Le Droit
The Ottawa Citizen
Toronto Star
The Globe and Mail
La Liberté et le Patriote
Edmonton Journal
Vancouver Sun
Jour de l'an et flamme du centenaire
Inauguration de l'Expo
St-Jean Baptiste
Fête nationale du Canada
Jeux Pan-Américain
Cérémonie de fermeture de l'Expo
Autres
Course de canot
Trains et caravanes de la Confédération
PPNS
Présence de personnalités à l'Expo
Pavillons, éléments d'expositions et/ou sites de l'Expo
Avenir des îles, des pavillons et conséquences de l'Expo

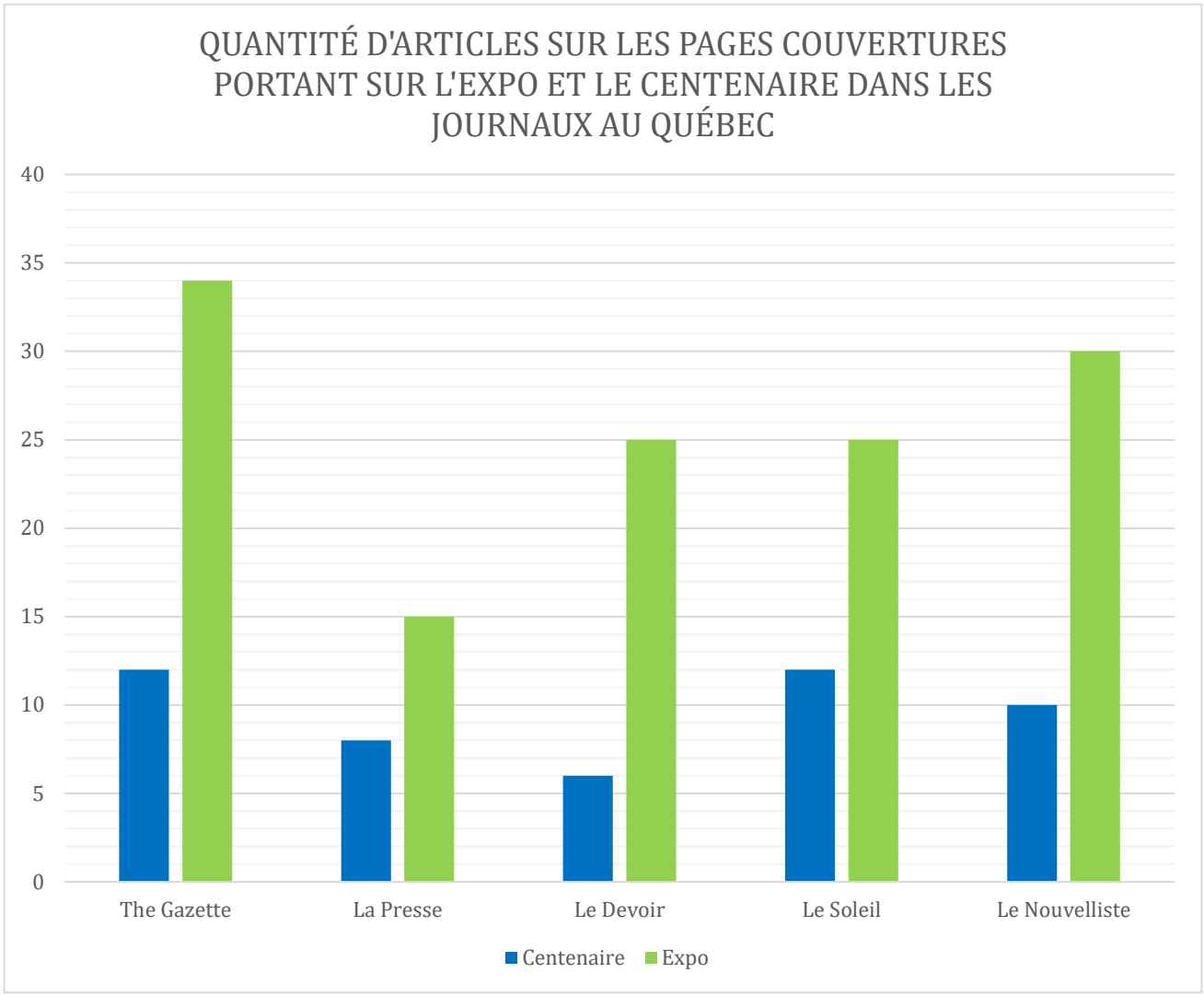
ANNEXE D


ÉTENDUE DES ARTICLES PORTANT SUR LE CENTENAIRE ET L'EXPO 67
DANS LES JOURNAUX
AU QUÉBEC POUR LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 1967
Pages
0
5
10
15
20
25
30
35
40
Centenaire
Expo 67
The Gazette
La Presse
Le Devoir
Le Soleil
Le Nouvelliste
Jour de l'an et flamme du centenaire
St-Jean Baptiste
Jeux Pan-Américain de Winnipeg
Autres
Trains et caravanes de la Confédération
Présence de personnalités à l'Expo
Avenir des îles, des pavillons et conséquences de l'Expo
Inauguration de l'Expo
Fête nationale du Canada
Cérémonie de fermeture de l'Expo
Course de canot
PPNS
Pavillons, éléments d'expositions et/ou sites de l'Expo

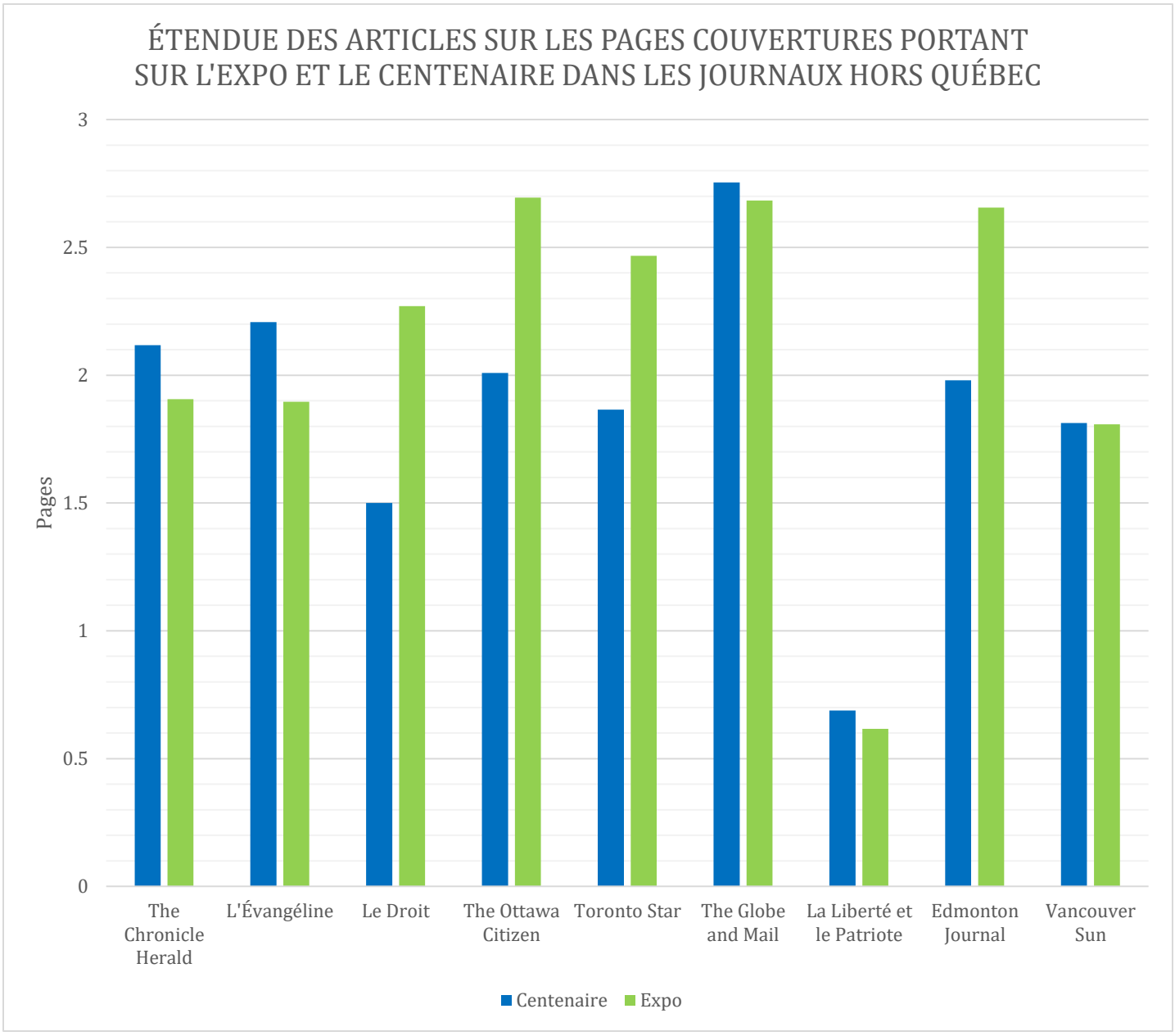
ANNEXE E


QUANTITÉ D'ARTICLES SUR LES PAGES COUVERTURES PORTANT SUR L'EXPO ET LE CENTENAIRE DANS LES JOURNAUX HORS QUÉBEC
25
20
15
10
5
0
The Chronicle Herald
L'Évangéline
Le Droit
The Ottawa Citizen
Toronto Star
The Globe and Mail
La Liberté et le Patriote
Edmonton Journal
Vancouver Sun
Centenaire
Expo

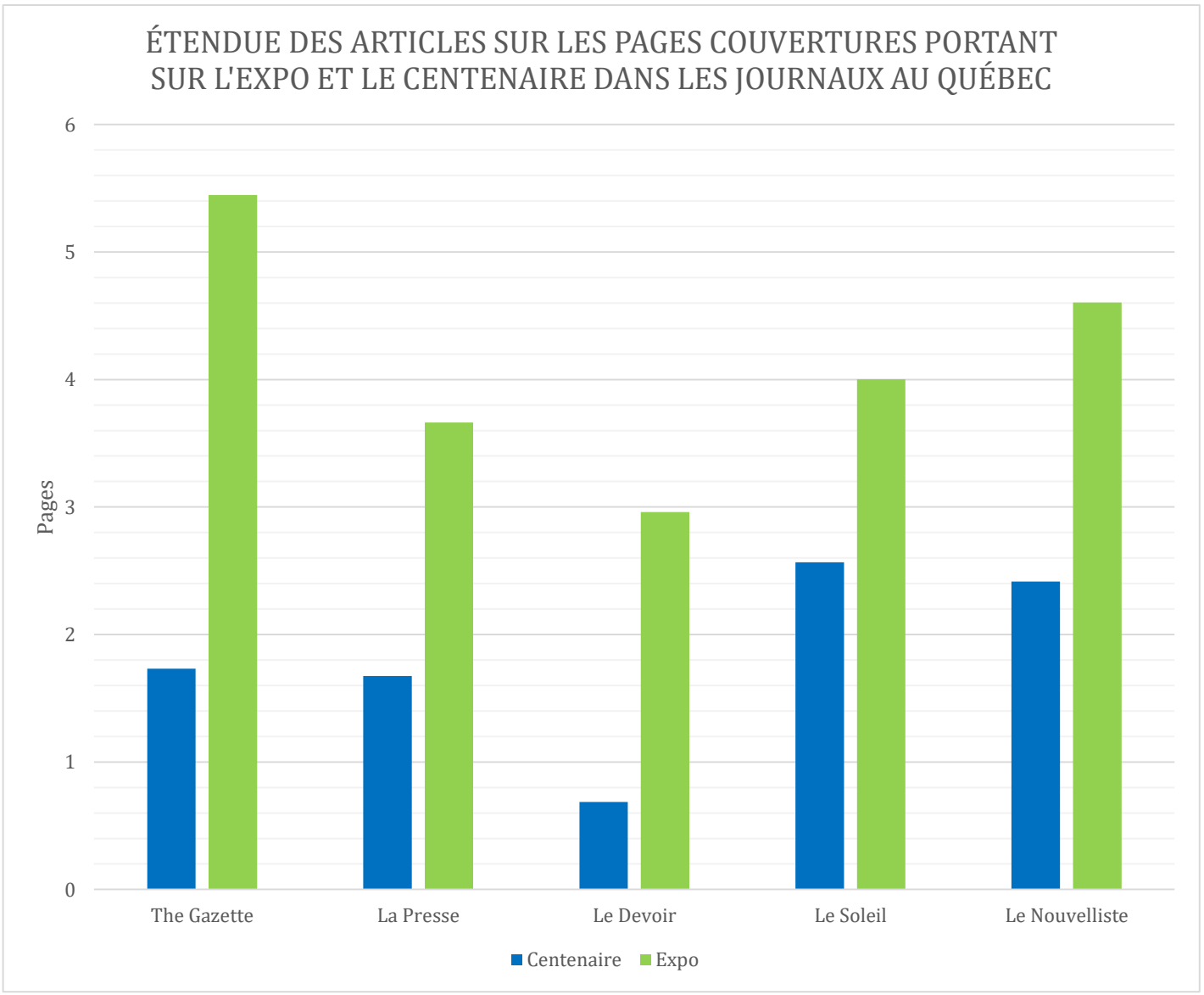
ANNEXE F


QUANTITÉ D'ARTICLES SUR LES PAGES COUVERTURES PORTANT SUR L'EXPO ET LE CENTENAIRE DANS LES JOURNAUX AU QUÉBEC
40
35
30
25
20
15
10
5
0
The Gazette
La Presse
Le Devoir
Le Soleil
Le Nouvelliste
Centenaire
Expo

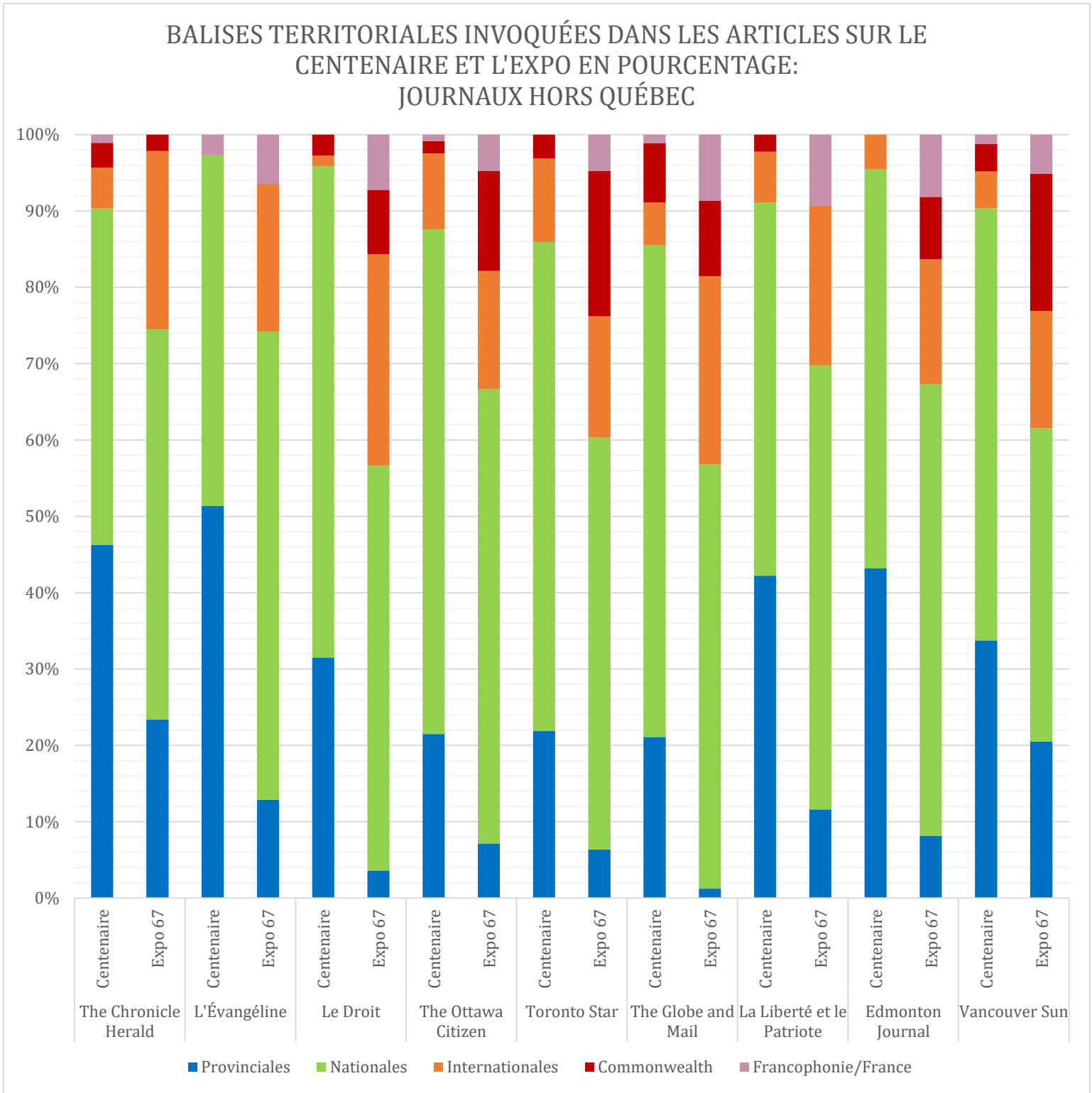
ANNEXE G


ÉTENDUE DES ARTICLES SUR LES PAGES COUVERTURES PORTANT SUR L'EXPO ET LE CENTENAIRE DANS LES JOURNAUX HORS QUÉBEC
Pages
3
2.5
2
1.5
1
0.5
0
The Chronicle Herald
L'Évangéline
Le Droit
The Ottawa Citizen
Toronto Star
The Globe and Mail
La Liberté et le Patriote
Edmonton Journal
Vancouver Sun
Centenaire
Expo

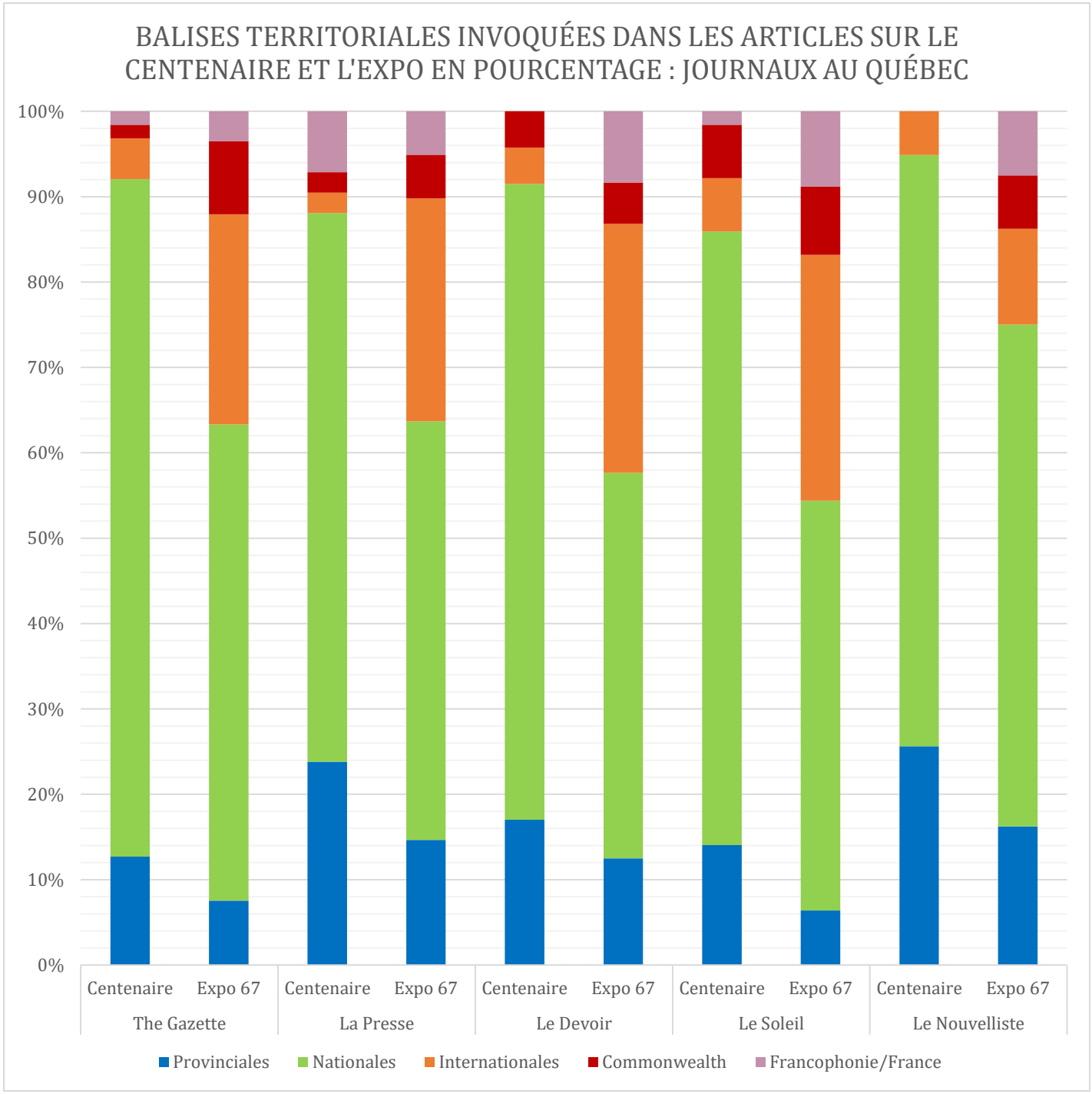
ANNEXE H


ÉTENDUE DES ARTICLES SUR LES PAGES COUVERTURES PORTANT SUR L'EXPO ET LE CENTENAIRE DANS LES JOURNAUX AU QUÉBEC
Pages
0
1
2
3
4
5
6
The Gazette
La Presse
Le Devoir
Le Soleil
Le Nouvelliste
Centenaire
Expo

ANNEXE I


BALISES TERRITORIALES INVOQUÉES DANS LES ARTICLES SUR LE CENTENAIRE ET L'EXPO EN POURCENTAGE: JOURNAUX HORS QUÉBEC
100%
90%
80%
70%
60%
50%
40%
30%
20%
10%
0%
Centenaire
Expo 67
The Chronicle Herald
L'Évangéline
Le Droit
The Ottawa Citizen
Toronto Star
The Globe and Mail
La Liberté et le Patriote
Edmonton Journal
Vancouver Sun
Provinciales
Nationales
Internationales
Commonwealth
Francophonie/France

ANNEXE J


BALISES TERRITORIALES INVOQUÉES DANS LES ARTICLES SUR LE CENTENAIRE ET L'EXPO EN POURCENTAGE : JOURNAUX AU QUÉBEC
100%
90%
80%
70%
60%
50%
40%
30%
20%
10%
0%
Centenaire
Expo 67
The Gazette
La Presse
Le Devoir
Le Soleil
Le Nouvelliste
Provinciales
Nationales
Internationales
Commonwealth
Francophonie/France

ANNEXE K

LISTES DES PRINCIPAUX JOURNALISTES ÉTUDIÉS ET LEURS AFFILIATIONS JOURNALISTIQUES

Cette liste inclut le nom des rédacteurs en chef des journaux québécois.

Journalistes québécois :

Roger Champoux – éditorialiste en chef à *La Presse*[1]

Guy Cormier – *La Presse*

Cyrille Felteau – *La Presse*

Renaude Lapointe – *La Presse*

Claude Ryan – éditorialiste en chef au *Devoir*[2]

Jean-Marc Léger – *Le Devoir*

P. S. (probablement Paul Sauriol) – *Le Devoir*

Vincent Prince – *Le Devoir*

Sylvio St-Amant – rédacteur en chef au *Nouvelliste*[3]

Laurent Laplante – *Le Nouvelliste*

Mamie – *Le Nouvelliste*

---

[1] André Beaulieu, Jean Hamelin *et al., La presse québécoise des origines à nos jours. Tome troisième, 1880-1895,* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1977, p. 117.

[2] André Donneur, Onnig Beylerian et Jessica Potter, « Le Devoir », *L'encyclopédie canadienne,* 4 mars 2015. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/devoir-le> (23 août 2020)

[3] André Beaulieu, Jean Hamelin *et al., La presse québécoise des origines à nos jours. Tome sixième, 1920-1934,* Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1984, p. 18.

Raymond Dubé – rédacteur en chef au *Soleil*[4]

Gilles Boyer – *Le Soleil*

Denis Harvey – rédacteur en chef à la *Gazette*[5]

Gordon Pape – *The Gazette*

John Meyer – *The Gazette*

Bill Bantey – *The Gazette*

Journalistes hors Québec :

Bernard Poirier – *L'Évangéline*

Marcel Pépin – *Le Droit*

Willie Chevalier – *Le Droit*

Marcel Gingras – *Le Droit*

Robert L'Heureux – *Le Droit*

Charles King – *The Ottawa Citizen*

Roger Appleton – *The Ottawa Citizen*

Tim Creery – *The Ottawa Citizen*

Richard J. Doyle – rédacteur en chef au *Globe and Mail*[6]

Dennis Braithwaite – *The Globe and Mail*

Scott Young – *The Globe and Mail*

---

[4] André Beaulieu, Jean Hamelin *et al., La presse québécoise des origines à nos jours. Tome troisième, op. cit.*, p. 12.

[5] André Beaulieu, Jean Hamelin *et al., La presse québécoise des origines à nos jours. Tome premier, 1764-1859,* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1973, p. 5.

[6] Commission royale sur les quotidiens, *Rapports,* Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1981, p. 114.

Bruce West – *The Globe and Mail*

Frank Underhill – *The Toronto Star*
Marvin D. Lipton – *The Toronto Star*
Peter G. Newman – *The Toronto Star*

J. R. L. (peut-être Joseph Roger Léveillé) – *La Liberté et le Patriote*
A. Passeron – *La Liberté et le Patriote*

Frank Hutton – *The Edmonton Journal*
Gordon Aalborg – *The Edmonton Journal*
Ruth Bowen – *The Edmonton Journal*
Germaine Caratozzolo – *The Edmonton Journal*
Charles Lynch – *The Edmonton Journal*

Ian MacDonald – *The Vancouver Sun*
Bruce Hutchison – *The Vancouver Sun*
Maurice Western – *The Vancouver Sun*
Gerald Waring – *The Vancouver Sun*

ANNEXE L

NOMBRE DE TIRAGE DES JOURNAUX À L'ÉTUDE SUR UNE PÉRIODE DE SIX MOIS, DE LA FIN DE 1967 AU DÉBUT DE 1968

Le nombre de tirage présenté dans le tableau ci-dessous est pour la période allant du 1 avril au 30 septembre 1967.

Journaux	Nombre de tirages	Journaux	Nombre de tirages
The Chronicle Herald	---	*Edmonton Journal*	---
L'Évangéline	---	*Vancouver Sun*	---
Le Droit	39 080	*The Gazette*	140 874
The Ottawa Citizen	---	*La Presse*	---
Toronto Star	1 131 310	*Le Devoir*	41 652
The Globe and Mail	779 050	*Le Soleil*	---
La Liberté et le Patriote	---	*Le Nouvelliste*	134 501

Source des données : *Canadian Advertising rates and data,* vol. 41, no. 7, (juillet 1968), *passim.*

Le nombre de tirage présenté dans le tableau ci-dessous est pour la période allant du 1 octobre 1967 au 31 mars 1968.

Journaux	Nombre de tirages	Journaux	Nombre de tirages
The Chronicle Herald	70 432	*Edmonton Journal*	145 203
L'Évangéline	7 776	*Vancouver Sun*	251 083
Le Droit	---	*The Gazette*	136 487
The Ottawa Citizen	250 952	*La Presse*	664 592
Toronto Star	1 174 693	*Le Devoir*	---
The Globe and Mail	762 827	*Le Soleil*	488 055
La Liberté et le Patriote	---	*Le Nouvelliste*	---

Source des données : *Canadian Advertising rates and data,* vol. 41, no. 11, (novembre 1968), *passim.*

BIBLIOGRAPHIE

Sources

1. Journaux

La Presse, Montréal, décembre 1966 à décembre 1967.

Le Devoir, Montréal, décembre 1966 à décembre 1967.

Le Soleil, Québec, décembre 1966 à décembre 1967.

Le Nouvelliste, Trois-Rivières, décembre 1966 à décembre 1967.

The Gazette, Montréal, décembre 1966 à décembre 1967.

The Chronicle Herald, Halifax, décembre 1966 à décembre 1967.

L'Évangéline, Moncton, décembre 1966 à décembre 1967.

La Liberté et le Patriote, Saint-Boniface, décembre 1966 à décembre 1967.

Edmonton Journal, Edmonton, décembre 1966 à décembre 1967.

Vancouver Sun, Vancouver, décembre 1966 à décembre 1967.

Le Droit, Ottawa, décembre 1966 à décembre 1967.

Ottawa Citizen, Ottawa, décembre 1966 à décembre 1967.

The Globe and Mail, Toronto, décembre 1966 à décembre 1967.

Toronto Star, Toronto, décembre 1966 à décembre 1967.

Études

1. Études théoriques et méthodologiques

ABRIC, Jean Claude, « La recherche du noyau central et de la zone muette des représentations sociales », dans Jean Claude Abric (dir.), *Méthodes d'étude des représentations sociales,* Ramonville Saint-Agne, Érès, 2003, p. 59-60.

ANDERSON, Benedict, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism,* New York, Verso, 2006 [1983], 240 p.

HALBWACHS, Maurice, *La mémoire collective,* Paris, Albin Michel, 1997 [1950], 295 p.

JODELET, Denise (dir.), *Les représentations sociales,* Paris, Presses universitaires de France, 1989, 447 p.

PÂQUET, Martin, « ″Amnistier le passé comme on enlève des bottes″. Des usages publics du passé au Canada et au Québec contemporains », dans Martin Pâquet (dir.), *Faute et réparation au Canada et au Québec contemporains. Études historiques,* Québec, Nota bene, 2006, p. 13-35.

2. Monographies et articles sur le Québec et le Canada

ALLAIRE, Gratien, « Le rapport à l'autre. L'évolution de la francophonie de l'Ouest », dans Joseph Yvon Thériault (dir.), *Francophonies minoritaires au Canada. L'État des lieux,* Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1999, p. 163 à 189.

BEAULIEU, André, Jean HAMELIN *et al., La presse québécoise des origines à nos jours. Tome premier, 1764-1859,* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1973, 268 p.

BEAULIEU, André, Jean HAMELIN *et al., La presse québécoise des origines à nos jours. Tome troisième, 1880-1895,* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1977, 421 p.

BEAULIEU, André, Jean HAMELIN *et al., La presse québécoise des origines à nos jours. Tome quatrième, 1896 à 1910,* Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1979, 417 p.

BEAULIEU, André, Jean HAMELIN *et al., La presse québécoise des origines à nos jours. Tome sixième, 1920-1934,* Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1984, 380 p.

BEHIELS, Michael D., *Prelude to Quebec's Quiet Revolution : Liberalism versus Neo-nationalism, 1945-1960,* Montréal, McGill-Queen's University Press, 1985, 366 p.

BOCK, Michel, « Tradition et territoire dans le projet national canadien-français », dans Martin Pâquet et Stéphane Savard (dir.), *Balises et références. Acadies, francophonies,* Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, p. 57 à 77.

BOCK, Michel, *Comment un peuple oublie son nom. La crise identitaire franco-ontarienne et la presse française de Sudbury (1960-1975),* Ottawa, Prise de parole, 2001, 119 p.

BOTHWELL, Robert, « Toronto Star », *L'encyclopédie canadienne,* 21 juillet 2009. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/toronto-star> (11 février 2021)

BOUCHARD, Gérard, « L'imaginaire de la grande noirceur et de la révolutiont tranquille. Fictions identitaires et jeux de mémoire au Québec », *Recherches sociographiques,* vol. 46, n° 3, septembre-décembre 2005, p. 411 à 436.

BRETON, Raymond, « From ethnic to civic nationalism: English Canada and Quebec », *Ethnic and racial studies,* vol. 11, n° 1, janvier 1988, p. 85 à 102.

BUCKNER, Philip, « The Long Goodbye », dans Philip Buckner et R. Douglas Francis (dir.), *Rediscovering the British World,* Calgary, University of Calgary Press, 2005, p. 181 à 207.

BUCKNER, Philip (dir.), *Canada and the End of Empire,* Toronto, UBC Press, 2005, 328 p.

CHAMPION, C. P., *The Strange Demise of British Canada: The Liberals and Canadian Nationalism, 1964-1968,* Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010, 347 p.

COMMISSION ROYALE SUR LES QUOTIDIENS, *Rapports,* Ottawa, Centre d'édition du gouvernement du Canada, 1981, 323 p.

DION, Léon, *La Révolution déroutée, 1960-1976,* Montréal, Boréal, 1998, 321 p.

DONNEUR, André, Onnig BEYLERIAN et Jessica POTTER, « Le Devoir », *L'encyclopédie canadienne,* 4 mars 2015. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/devoir-le> (23 août 2020)

FAHRNI, Magda et Robert RUTHERDALE, *Creating Postwar Canada, 1945-1975,* Toronto, UBC Press, 2008, 347 p.

FERRETTI, Lucia, « La Révolution tranquille », *L'action nationale,* vol. 89, n° 10, décembre 1999, p. 59-91.

FRENETTE, Yves, *Brève histoire des Canadiens français,* Montréal, Boréal, 1998, 211 p.

HÉBERT, Michel et Lyse ROY, « Amour scénarisé, amour vécu. L'entrée solennelle de Charles de Gaulle au Québec en juillet 1967 », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 14, n^{o} 1, automne 2005, p. 147 à 159.

HILLMER, Norman, « L'élan canadien vers le maintien de la paix », *L'encyclopédie canadienne,* 31 juillet 2008. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/en/article/the-canadian-peacekeeping-impulse-feature> (10 novembre 2019)

IGARTUA, José E., *The Other Quiet Revolution : National Identities in English Canada, 1945-1971,* Toronto, UBC Press, 2006, 278 p.

IGARTUA, José E., « 'Ready, Aye, Ready' No More? Canada, Britain, and the Suez Crisis in the Canadian Press », dans Philip Buckner (dir.), *Canada and the End of Empire,* Toronto, UBC Press, 2005, p. 47-65.

JONES-IMHOTEP, Edward et Tina ADCOCK (dir.), *Made Modern : Science and Technology in Canadian History,* Toronto, UBC Press, 2018, 388 p.

LAMONDE, Yvan, *Allégeances et dépendances. L'histoire d'une ambivalence identitaire,* Québec, Éditions Nota bene, 2001, 266 p.

LAMONDE, Yvan, *La modernité au Québec, tome 2. La victoire différée du présent sur le passé (1939-1965),* Montréal, Fides, 2016, 450 p.

LANDRY, Nicolas et Nicole LANG, *Histoire de l'Acadie,* Québec, Septentrion, 2001, 335 p.

LAPOINTE-GAGNON, Valérie, *Panser le Canada. Une histoire intellectuelle de la commission Laurendeau-Dunton,* Montréal, Boréal, 2018, 413 p.

LINTEAU, Paul-André, « Un débat historiographique : l'entrée du Québec dans la modernité et la signification de la Révolution tranquille », dans Yves

Bélanger, Robert Comeau et Céline Métivier (dir.), *La Révolution tranquille, 40 ans plus tard : un bilan,* Montréal, VLB éditeur, 2000, p. 21 à 41.

LITT, Paul, *Trudeaumania,* Toronto, UBC Press, 2016, 412 p.

LOO, Tina, « High Modernism, Conflict, and the Nature of Change in Canada : A Look at *Seeing Like a State* », *The Canadian Historical Review,* vol. 97, n° 1, mars 2016, p. 34-58.

MARTEL, Marcel, « Trois clés pour comprendre la rupture du Canada français, 1950-1965 », dans Benoît Cazabon (dir.), *Pour un espace de recherche au Canada français. Discours, objets et méthodes,* Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1996, p. 35 à 52.

MARTEL, Marcel, *Le Deuil d'un pays imaginé. Rêves, luttes et déroute du Canada français,* Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1997, 203 p.

MEREN, David, *With Friends Like These : Entangled Nationalisms and the Canada-Quebec-France Triangle, 1944-1970,* Toronto, UBC Press, 2012, 355 p.

MIVILLE, Serge, « Le Grand ″Schisme″? La ″première mémoire″ des États généraux et la presse francophone au Canada », dans Joseph Yvon Thériault et Jean-François Laniel (dir.), *Retour sur les États généraux du Canada français. Continuités et ruptures d'un projet national,* Québec, Presses de l'Université du Québec, 2016, p. 59 à 84.

MORIN, Rosaire, « Les États généraux du Canada français », *L'Action nationale,* vol. 80, n° 6, 1990, p. 799-815.

PALMER, Bryan D., *Canada's 1960 : The Ironies of Identity in a Rebellious Era,* Toronto, Unversity of Toronto Press, 2009, 605 p.

PÂQUET, Martin et Stéphane SAVARD (dir.), *Balises et références. Acadies, francophonies,* Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, 565 p.

PAQUIN, Stéphane, *L'invention d'un mythe. Le Pacte entre les deux peuples fondateurs,* Montréal, VLB éditeur, 1999, 171 p.

ROBERT, Marc-André, « ″Vive le Québec libre!″ : la moralité au cœur d'une polémique. Réactions publiques entourant la visite du général de Gaulle au Québec en juillet 1967 », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 21, n^{o} 3, printemps-été 2013, p. 134 à 149.

ROY, Patricia E. et Jessica POTTER, « The Vancouver Sun », *L'encyclopédie canadienne,* 8 août 2010. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/sun-the-vancouver> (11 février 2021)

SAVARD, Stéphane, « Une référence franco-ontarienne en mutation. Émergence de nouvelles composantes identitaires franco-ontariennes entre 1968 et 1984 sous le gouvernement Trudeau », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 15, n^{o} 3, printemps 2007, p. 277 à 291.

SAVARD, Stéphane, *Retour sur un projet du siècle. Hydro-Québec comme vecteur des représentations symboliques et identitaires du Québec, 1944 à 2005,* thèse de Ph.D. (histoire), Université Laval, 2010, 400 p.

SAVARD, Stéphane, *Hydro-Québec et l'État québécois, 1944-2005,* Québec, Éditions du Septentrion, 2013, 439 p.

SCOTT, James C.*, Seeing Like a State : How Certain Schemes to Improve the Human Condition Have Failed,* New Haven, Yale University Press, 1998, 445 p.

SEYMOUR, Michel, *La nation en question,* Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1999, 207 p.

THÉRIAULT, Joseph Yvon et Jean-François LANIEL (dir.), *Retour sur les États généraux du Canada français. Continuités et ruptures d'un projet national,* Québec, Presses de l'Université du Québec, 2016, 410 p.

THÉRIAULT, Joseph Yvon, Anne GILBERT et Linda CARDINAL (dir.), *L'espace francophone en milieu minoritaire au Canada. Nouveau enjeux, nouvelles mobilisations,* Montréal, Éditions Fides, 2008, 562 p.

WARREN, Jean-Philippe, « L'invention du Canada français. Le role de l'Église catholique », dans Martin Pâquet et Stéphane Savard (dir.), *Balises et références. Acadies, francophonies,* Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, p. 21 à 56.

WARREN, Jean-Philippe, « Petite typologie philologique du ″moderne″ au Québec (1850-1950). Moderne, modernisation, modernisme, modernité », *Recherches sociographiques,* vol. 46, n^{o} 3, 2005, p. 495 à 525.

3. Études sur les célébrations canadiennes et sur le Centenaire du Canada

AYKROYD, Peter, *The Anniversary Compulsion : Canada's Centennial Celebrations a Model Mega-Anniversary,* Toronto, Dundurn Press, 1992, 214 p.

BEATON, Meaghan Elizabeth, *The Centennial Cure: Commemoration, Identity and Cultural Capital in Nova Scotia during Canada's 1967 Centennial Celebrations,* Toronto, University of Toronto Press, 2017, 283 p.

BERTON, Pierre, *1967 : The Last Good Year,* Toronto, Doubleday Canada Limited, 1997, 391 p.

BERTON, Pierre, *1967 : Canada's Turning Point,* Toronto, Seal Books, 1998, 432 p.

DAVIES, Helen, *The Politics of Participation : A Study of Canada's Centennial Celebration,* thèse de Ph.D. (philosophie), Université du Manitoba, 1999, 254 p.

DEAN, Misao, « The Centennial Voyageur Canoe Pageant as Historical Re-enactment », *Revue d'études canadiennes,* vol. 40, n^{o} 3, automne 2006, p. 43-67.

HAMILTON, Melanie, *Centennial Celebrations in Toronto-Area Schools,* mémoire de M.A. (éducation), Université de Toronto, 2009, 102 p.

HAYDAY, Matthew et Raymond BLAKE (dir.), *Celebrating Canada : Holidays, National Days and the Crafting of Identities,* Toronto, University of Toronto Press, 2016, 450 p.

HAYDAY, Matthew et Raymond BLAKE (dir.), *Celebrating Canada : Commemorations, Anniversaries, and National Symbols,* Toronto, University of Toronto Press, 2018, 392 p.

LAMARSH, Judy, *Memoirs of a Bird in a Gilded Cage,* Toronto, McClelland and Stewart, 1969, 377 p.

MACKEY, Eva, *The House of Difference, Cultural Politics and National Identity in Canada,* Toronto, University of Toronto Press, 2002, 199 p.

MIEDEMA, Gary, *For Canada's Sake : Public Religion, Centennial Celebrations, and the Re-making of Canada in the 1960s,* Montréal, McGill-Queen's University Press, 2005, 308 p.

NELLES, H. V., *L'histoire spectacle. Le cas du tricentenaire de Québec,* Montréal, Boréal, 2003, 428 p.

REICHWEIN, Pearlann, « Expedition Yukon 1967 : Centennial and the Politics of Mountaineering in Kluane », *The Canadian Historical Review,* vol. 92, n^{o} 3, septembre 2011, p. 481-514.

RUDIN, Ronald, *Founding fathers : The Celebration of Champlain and Laval in the Streets of Québec, 1878-1908,* Toronto, University of Toronto Press, 2003, 290 p.

TURNER, Victor, *Celebration studies in festivity and ritual,* Washington, Smithsonian Institution Press, 1982, 320 p.

4. Études sur les expositions internationales et universelles

ALLWOOD, John, *The Great Exhibitions,* Londres, Studio Vista, 1977, 192 p.

BENEDICT, Burton, « Rituals of Representation : Ethnic Stereotypes and Colonized Peoples at World's Fairs », dans Robert Rydell et Nancy Gwinn (dir.), *Fair Representations,* Amsterdam, Vu University Press, 1994, p. 28-58.

CLOUTIER, David, « Le Canada aux expositions universelles de la première moitié du XX^{e} siècle », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 17, n^{o} 1, 2008, p. 25-34.

DEMEULENAERE-DOUYÈRE, Christiane et Liliane HILAIRE-PÉREZ, (dir.), *Les expositions universelles. Les identités au défi de la modernité,* Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, 232 p.

FINDLING, John E. et Kimberly D. PELLE, *Historical Dictionary of World's Fairs and Expositions, 1851-1988,* New York, Greenwood Press, 1990, 443 p.

FOREST, Pierre-Gerlier et Brigitte SCHROEDER-GUDEHUS, « La science à tout faire. À propos des représentations scientifiques et techniques dans les expositions universelles », *Protée,* vol. 16, n° 3, automne 1988, p. 49-56.

GALOPIN, Marcel, *Les expositions internationales au XX^e siècle et le bureau international des expositions,* Montréal, Harmattan, 1997, 361 p.

GREENHALGH, Paul, *Fair World : A History of World's Fairs and Expositions, from London to Shanghai, 1851-2010,* Berkshire, Papadakis Publisher, 2011, 282 p.

MACDONALD, Bryan, « La participation canadienne aux expositions universelles et internationales (1958-2000) », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 17, n° 1, 2008, p. 35-48.

NYE, David E., « Electrifying Expositions, 1880-1939 », dans Robert Rydell et Nancy Gwinn (dir.), *Fair Representations,* Amsterdam, Vu University Press, 1994, p. 140-156.

PINOT DE VILLECHENON, Florence, *Fêtes géantes. Les expositions universelles, pour quoi faire?,* Paris, Éditions Autrement, 2000, 159 p.

RUBENS, Lisa, « Re-presenting the Nations : The Golden Gate International Exposition », dans Robert Rydell et Nancy Gwinn (dir.), *Fair Representations,* Amsterdam, Vu University Press, 1994, p. 121-139.

RYDELL, Robert W., *World of Fairs : The Century-of-Progress Expositions,* Chicago, University of Chicago Press, 1993, 269 p.

SCHROEDER-GUDEHUS, Brigitte et Anne RASMUSSEN, *Les fastes du progrès. Le guide des Expositions universelles, 1851-1992,* Paris, Flammarion, 1992, 255 p.

SCHROEDER-GUDEHUS, Brigitte et David CLOUTIER, « Popularizing Science and Technology During the Cold War », dans Robert Rydell et Nancy Gwinn (dir.), *Fair Representations,* Amsterdam, Vu University Press, 1994, p. 157-180.

5. Monographies et articles sur l'Expo 67

AIRD, Robert, « L'Expo 67 à travers la caricature », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 17, n^{o} 1, 2008, p. 113-120.

CURIEN, Pauline, *L'identité nationale exposée. Représentations du Québec à l'Exposition universelle de Montréal 1967 (Expo 67),* thèse de Ph.D. (science politique), Université Laval, 2003, 411 p.

DUPUY, Pierre, *Expo 67 ou la découverte de la fierté,* Montréal, Les Éditions de la Presse, 1972, 237 p.

EL-FITYANI, Tamzin Melinda, *Pesticide Use at Expo 67 : Can we Find the Evidence 40 Years Later?,* mémoire de M.A. (étude environnemental), Université Queen's, 2010, 172 p.

GRAHAM, Anna, *Stories in the Sediment : DDD Use at Expo 67,* mémoire de M.A. (étude environnemental), Université Queen's, 2012, 109 p.

HELLMAN, Michel, *Art, identité et Expo 67. L'expression du nationalisme dans les œuvres des artistes québécois du Pavillon de La Jeunesse à l'Exposition universelle de Montréal,* mémoire de M.A. (histoire de l'art), Université McGill, 2005, 76 p.

JASMINS, Yves, *La petite histoire d'Expo 67,* Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1997, 462 p.

KIRKMAN, Emily, *Fashioning Identity : The Hostesses of Expo 67,* mémoire de M.A. (histoire de l'art), Université Concordia, 2011, 82 p.

LOWNSBROUGH, John, *The Best Place to Be : Expo 67 and Its Time,* Toronto, Allen Lane, coll. « The History of Canada », 2012, 293 p.

MACDONALD, Bryan, *La conception de l'Expo 67. Le projet de la Compagnie canadienne de l'exposition universelle de Montréal,* mémoire de M.A. (histoire), Université du Québec à Montréal, 2005, 113 p.

MACDONALD, Sonja, *Expo 67, Canada's National Heteropia : A Study of the Transformative Role of International Exhibitions in Modern Society,* mémoire de M.A. (art), Université de Carleton, 2003, 164 p.

MARCOUX, Alain, *Expo 67, vitrine de l'expressionnisme formel en architecture : Investigations sur son contenu, son contexte et son impact,* thèse de Ph.D. (histoire de l'art), Université du Québec à Montréal, 2007, 356 p.

MASSICOTTE, Isabelle, *The Architecture of Expo 67 : National Identities and the Signs of Time,* mémoire de M.A. (architecture), Université de Carleton, 2003, 109 p.

MESLI, Samy, « L'Expo 67 dans la presse française, la vision du Québec dans l'Hexagone », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 17, n^{o} 1, 2008, p. 63-78.

ROGERS, Randal Arthur, *Man and his World : An Indian, a Secretary and a Queer Child. Expo 67 and the Nation in Canada,* mémoire de M.A. (histoire de l'art), Université Concordia, 1999, 108 p.

SARRA-BOURNET, Michel, « Les retombées politiques d'Expo 67 à travers le triangle Paris-Ottawa-Québec », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 17, n^{o} 1, 2008, p. 135-146.

SCHROEDER-GUDEHUS, Brigitte, « Progrès et fierté. Les expositions universelles », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 17, n° 1, 2008, p. 15-24.

VANLAETHEM, France, « Architecture et urbanisme. La contribution d'Expo 67 à la modernisation de Montréal », *Bulletin d'histoire politique,* vol. 17, n° 1, 2008, p. 121-134.

WHITNEY, Allison, *Labyrinth : Cinema, Myth and Nation,* mémoire de M.A. (art), Université McGill, 1999, 102 p.